

La fascination de l'islam suivi de *Le seigneur bourguignon et l'esclave sarrasin*

Publié pour la première fois en 1980 (dans la « Petite collection Maspéro »), *La Fascination de l'islam* réunit deux études : l'une sur les étapes du regard occidental sur le monde musulman, du Moyen Âge au XX^e siècle, et l'autre sur les études arabes et islamiques en Europe, particulièrement précieuses pour en comprendre les évolutions récentes.

Cette édition comporte une préface complétée par une étude consacrée à une pièce peu connue d'Alexandre Dumas (père), *Charles VII chez ses grands vassaux*, écrite en 1831 : elle met les rapports mouvements de Charles de Savoisy, seigneur bourguignon du début du XV^e siècle, et de Yagoub, un esclave sarrasin qu'il avait ramené d'une croisade. Par un remarquable travail d'érudition, Maxime Rodinson a reconstitué les faits authentiques dont Dumas s'était librement inspiré. Cette recherche lui permet d'établir un surprenant parallèle entre les perceptions du monde islamique au Moyen Âge — où le Sarrasin était l'« ennemi de service », mais respecté — et à l'époque romantique, montrant ainsi comment une fascination présente trouve à se nourrir des fascinations du passé : une leçon d'histoire aux implications très actuelles...

« Dans un livre remarquable, *La Fascination de l'islam*, Maxime Rodinson articule avec clarté les critiques et les reproches qu'on peut faire à certains "orientalistes" : un eurocentrisme persuadé de la supériorité du modèle européen sur tous les autres, un idéalisme souvent religieux qui "explique" tout par les idées religieuses, un essentialisme fréquemment raciste. Rodinson refuse à juste titre le point de vue de ceux qui voudraient réserver aux "Orientaux" l'étude de l'"Orient". »

Claude Roy, *Le Nouvel Observateur*

*Maxime Rodinson, né à Paris en 1915, est l'un des maîtres contemporains des études islamiques et de la sociologie des religions. Il a été directeur d'études à l'École pratique des hautes études, où il a enseigné l'éthiopien et le sudarabique anciens et l'ethnologie du Moyen-Orient. Il est notamment l'auteur de *Islam et capitalisme* (Seuil, 1966), *Peuple juif ou problème juif ?* (Maspéro, 1981 ; *La Découverte*, 1997), *Mahomet* (Seuil, 1994), *Les Arabes* (PUF, 1991, 2002), *L'islam, politique et croyance* (Fayard, 1993) et *De Pythagore à Lénine : des activistes idéologiques* (Pocket, 2000).*



9 782707 141750

Éditions La Découverte,
9 bis, rue Abel-Hovelacque, 75013 Paris
www.editionsladecouverte.fr
7,50 € • ISBN 2-7071-4175-5

Illustration de couverture : mosquée au coucher de soleil © Simon Wood Burton

La fascination de l'islam

162

Maxime Rodinson

297

ROD

Maxime Rodinson

La fascination

suivi de *Le seigneur
bourguignon et
l'esclave sarrasin*



3 2272 05591 449 0

DU MÊME AUTEUR

- Islam et capitalisme*, Seuil, Paris, 1966.
Israël et le refus arabe, Seuil, Paris, 1968.
Marxisme et monde musulman, Seuil, Paris, 1972.
Mahomet, Seuil, Paris, 1979 ; nouv. éd. : coll. « Points essais », 1994.
Les Arabes, PUF, Paris, 1979 ; nouv. éd. : coll. « Quadrige », 2002.
Peuple juif ou problème juif ?, François Maspero, « Petite collection Maspero », Paris, 1981 ; nouv. éd. : La Découverte, coll. « Poches / Sciences humaines et sociales », Paris, 1997.
L'Islam, politique et croyance, Fayard, Paris, 1993 ; nouv. éd. : Presses Pocket, coll. « Agora », Paris, 1995.
De Pythagore à Lénine : des activismes idéologiques, Fayard, Paris, 1993 ; nouv. éd. : Presses Pocket, coll. « Agora », Paris, 2000.
Entre Islam et Occident, entretiens avec Gérard Khoury, Belles Lettres, Paris, 1998.

Maxime Rodinson

La fascination de l'Islam
suivi de *Le seigneur
bourguignon et
l'esclave sarrasin*

297
R07

Bibliothèque

Mouffetard-Courtescarpe

74-76, rue Mouffetard

75005 PARIS

Tél : 01 43 53 96 54



La Découverte / Poche

9 bis, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

Cet ouvrage a été précédemment publié en 1980 aux Éditions François Maspero, en 1989 aux Éditions La Découverte dans la collection « Armillaire » et en 1993 chez Presses Pocket dans la collection « Agora ».

ISBN 2-7071-4175-5

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse aux Éditions La Découverte, 9 bis, rue Abel-Hovetacque, 75013 Paris. Vous recevrez gratuitement notre bulletin trimestriel *À La Découverte*. Vous pouvez également nous contacter sur notre site www.editionsladecouverte.fr.

© Éditions François Maspero, Paris, 1980.
© Éditions La Découverte, Paris, 1989, 2003.

Introduction

Ce volume réunit trois esquisses de dimensions inégales et de dates différentes, de contenu également dissemblable. Il a pourtant une unité.

La première de ces esquisses, la plus longue, nourrie surtout de données de fait, est aussi celle qui a attendu le plus longtemps une édition complète. Elle risque le plus d'être mal comprise des lecteurs plus ou moins spécialisés. En effet, elle ne veut être ni une compilation érudite, ni un essai alerte et léger, deux genres littéraires auxquels ils sont habitués, pour estimer le premier, pour vilipender ou plus souvent mépriser et négliger le second.

On trouvera ailleurs — je renvoie ci-dessous à ces travaux — des détails bibliographiques et autres en plus grande abondance sur l'histoire des études et des visions de l'Orient musulman en Occident. Je n'ai voulu retenu de cette masse de données que ce qui m'a semblé pertinent, typique, parlant, pour illustrer les grandes tendances que je croyais pouvoir déceler. Mon objectif essentiel — tout en essayant d'écrire un texte lisible par un public large — a été justement de déterminer ces grandes tendances, de tenter d'en comprendre la causalité. Au départ, une de mes motivations avait été aussi d'apercevoir ce qu'avaient de fondé les dénonciations des uns et la bonne conscience satisfaite des autres et ce qu'elles recélaient d'extrapolation idéologique.

Dépassant ce point de vue qui a pour racine une réaction à des représentations polémiques courantes, qui veut s'orienter à travers les problèmes de fait qu'elles soulèvent (« qu'elles se jettent à la figure » serait plus vulgaire, mais plus juste), qui accorde une importance primordiale aux relations vécues (ou à vivre) entre

« musulmans » (ou, plus largement, colonisés) et « Occidentaux », au-delà aussi d'un simple tableau descriptif condensé que les premiers destinataires de cet exposé attendaient de moi, il y a une autre orientation à laquelle je pense que mon essai peut apporter une contribution et que je n'ai jamais perdue de vue. Je vise un problème bien plus large, qui est un problème sociologique, que je trouve plus important que ceux posés par les polémiques entre « Orientaux », « islamophiles » et orientalistes. Plus important et plus durable du point de vue scientifique, même s'il est jugé également négligeable par les deux catégories opposées de lecteurs (au moins potentiels) auxquelles j'ai fait allusion : les spécialistes des études orientales et les gens ayant pris parti pour un groupe de peuples ou un autre dans le conflit qui les oppose, au moins idéologiquement.

Scientifiquement, il est de premier intérêt d'étudier la façon dont se forment, se déterminent, se développent les attitudes, les conceptions d'un vaste groupe de peuples de culture analogue envers un autre groupe de même type. Les idées, avancées souvent à ce sujet, sous le nom d'ethnocentrisme ou de « racisme » sont plus ou moins exactes, mais bien trop vagues¹. Il ne peut s'agir non plus — quoiqu'en pensent (pratiquement) le grand public conformiste et les orientalistes de même optique malgré leur science — d'une vue strictement objective des réalités. J'ai essayé de montrer que les grands facteurs étaient, d'une part, la situation respective (et changeante) des deux mondes en présence, d'autre part les tendances internes du spectateur-acteur qui porte les jugements (elles aussi changeantes et en grande partie en fonction de facteurs internes également). Ces tendances ont normalement vocation à se constituer en idéologies. Le résultat en est, non pas une image comme le présupposent le plus souvent tant d'analystes, mais plusieurs, suivant les milieux, les couches sociales, la place que les membres de ces derniers tiennent dans les relations avec l'autre univers, le rôle qu'ils jouent, leur degré d'engagement dans les idéologies de leur monde, etc. Ces images sont souvent opératoires, actives, elles introduisent au moins à des attitudes qui ont des conséquences importantes, au maximum à des actions qu'elles orientent.

1. J'ai essayé d'aller plus loin dans la typologie des attitudes et la recherche de leurs sources, notamment dans mes articles « Racisme et ethnisme », in *Plural*, Paris, n° 3, 1975, p. 7-27 ; « Nation et idéologie », in *Encyclopaedia universalis*, vol. 11, 1971, p. 571-575.

Un des vices principaux, je crois, des analyses du sujet a été la croyance « naïve » à la prédominance d'une image, naturellement l'image la plus théorique, celle que s'efforcent d'imposer les idéologues « organiques » de la culture qui porte les jugements. La réalité est tout autre comme, je l'espère, cela se dégage de mon analyse. Dans un autre sens, alors que beaucoup — et notamment les militants — proclament que toute image est idéologique — ce qui permet de dire qu'elles se valent toutes, et que, par conséquent, on peut choisir celle que l'on chérit sans fournir de justification —, j'ai essayé de montrer que l'idéologisation la plus poussée d'une population n'excluait pas la préservation de zones d'objectivité, parfois très réduites, mais que les circonstances peuvent développer, même si ce n'est pas sans contre-coups qui font parfois perdre d'un côté ce qu'on gagne de l'autre.

C'est à ces deux perspectives d'examen critique des arguments polémiques et de construction d'un modèle sociologique que j'ai attaché le plus d'intérêt, même si j'ai été loin d'être insensible, comme on le verra, à la saveur vécue de l'anecdote.

Le premier texte, dont il vient d'être question, a eu des vicissitudes que je crois nécessaire de retracer pour justifier les quelques compléments qui vont suivre, dans cette introduction, et leurs limites. L'essentiel en a été écrit en 1968. On m'avait demandé de traiter le sujet pour un recueil collectif anglais sur le legs de la civilisation islamique à la culture universelle². Passionné par ce thème, je me laissais entraîner à écrire une contribution beaucoup trop étendue pour le volume auquel elle était destinée. Le responsable de la publication à cette date était un grand savant, Joseph Schacht, qui a renouvelé l'étude du droit musulman (sans préjudice d'autres travaux)³. Avec beaucoup de dévouement, il

2. Il s'agissait d'une édition totalement nouvelle d'un volume qui avait eu un grand renom en son temps, *The Legacy of Islam* édité par sir Thomas ARNOLD et Alfred GUILLAUME. Londres, Oxford University Press, 1931, paru dans une collection où, de même, était inventorié par des groupes de spécialistes le « legs » de la Grèce, de Rome, d'Israël, de la Chine, du Moyen Âge, de l'Égypte antique, etc.

3. Joseph Schacht, né en 1902 à Raibor (aujourd'hui Rachiörz) en Silésie alors allemande, mort en 1969, a été un des très rares Allemands qui s'est désolidarisé de son pays pour de pures raisons de principes (il n'était pas juif et n'avait pas d'engagement politique affirmé) dès l'avènement de Hitler. Professeur d'université réputé, il quitta l'Allemagne en 1934 pour toujours et n'écrivit plus jamais en allemand, collabora à la BBC pendant la guerre et devint citoyen anglais en 1947. Voir ses néologies par R. BRUNSCHWIG, in *Studia Islamica*, Paris, n° 31, 1970, p. V-IX ; Ch. PELLATI, *Arabica*, Leyde, vol. 17, 1970, p. 1-2, etc.



entreprit lui-même de faire à la fois la condensation et la traduction anglaise de mon texte. Ce travail fut fait avec beaucoup d'intelligence, de respect de mes opinions (que J. Schacht ne partageait pas toujours) et d'ingéniosité. Cependant, évidemment, bien des données devaient être sacrifiées et même des développements entiers, pour obtenir un texte de la longueur convenable. La mort de J. Schacht (le 1^{er} août 1969) et bien d'autres facteurs retardèrent la parution du volume qui contenait ce « condensé » jusqu'en 1974.⁴

Le texte français complet servit de base à quelques conférences et exposés⁵. Je le communiquai à divers amis intéressés dont certains ont, depuis, écrit des ouvrages sur le thème. Il finit même par paraître mais sous une forme qui en empêchait toute diffusion⁶. Enfin, cette édition en assure une publication de type normal.

Depuis sa rédaction initiale, il y a eu, comme toujours, bien des avances dans l'accumulation des données de base. Ces données, ce sont surtout des textes. Quand il s'agit du Moyen Âge, des textes restés manuscrits ont été rendus accessibles par leur impression, d'autres déjà imprimés ont eu de meilleures éditions, plus correctes et plus étendues. Pour les périodes postérieures, l'attention a été attirée par l'un ou par l'autre sur des ouvrages ou des documents négligés.

D'autre part, plusieurs ouvrages synthétiques ont paru sur le sujet, reprenant le même projet sous des formes différentes, avec un point de vue différent, utilisant souvent les mêmes documents mais parfois aussi d'autres que je n'avais pas connus ou que j'avais délibérément négligés. Ces ouvrages ont surtout avancé d'autres idées à côté de certaines que je partageais. De mon côté, toujours attentif à ce thème, j'ai naturellement noté au cours de mes lectures de nouvelles données de base et ma réflexion a progressé sur certains points à la lumière notamment des événements récents.

4. Maxime RODINSON, « The Western Image and Western Studies of Islam », in *The Legacy of Islam*, 2^e édition, édité par Joseph SCHACHT et C.E. BOSWORTH, Oxford, Clarendon Press, 1974, p. 9-62.

5. En premier lieu, une conférence donnée le 27 décembre 1969 au Caire, dont des résumés (non revus par moi) ont paru en arabe dans le journal *Al-Ahram* du 29 décembre et dans la revue *al-Talif*, Le Caire, 6^e année, n° 2, février 1970, p. 48-83, avec extraits des discussions qui ont suivi.

6. Avec le deuxième texte publié ici, dans Maxime RODINSON, *La Fascination de l'Islam, étapes du regard occidental sur le monde musulman*, Nijmegen, Association néerlandaise pour l'étude du Moyen-Orient et de l'Islam, 1978. Cette publication, que je ne puis revoir, comporte un grand nombre d'erreurs de reproduction, mastics, lacunes, etc. Non mise dans le commerce, elle fut distribuée aux participants à un Congrès International d'études islamiques.

Je ne puis maintenant récrire entièrement mon texte initial et je ne crois pas que cela soit utile. J'ai ajouté la mention ou la citation de quelques textes particulièrement intéressants ainsi que quelques références. La bibliographie n'a pu qu'en partie être mise à jour. Mais je n'ai jamais entendu être exhaustif et, d'ailleurs, cela m'était impossible. Nul n'a lu tous les textes pertinents et je ne prétends pas être celui qui en a lu le plus. J'avais procédé à une sorte d'échantillonnage qui me paraît toujours assez significatif pour permettre l'analyse.

Cette analyse d'ensemble était et reste ma principale préoccupation comme elle est, je suppose, ce que recherche la plupart de mes lecteurs. Je ne crois pas devoir en modifier les grandes lignes. Tout au plus ai-je nuancé certaines formulations. (Voir aussi, en dernier lieu, le supplément ajouté à cette introduction pour cette édition.)

J'ai essayé, ici comme ailleurs, de tenir une voie moyenne entre deux tendances qui me semblent, l'une et l'autre, aberrantes, mais qui sont les plus répandues par la force des choses. D'un côté, les connaisseurs en la matière, les spécialistes ont souvent tendance à apprécier exclusivement l'accumulation des informations de base, à s'intéresser uniquement à la présence d'un texte qu'ils ne connaissent pas, par exemple. D'un autre côté, un public plus large, les « généralistes » (philosophes, sociologues, etc.), les spécialistes d'autres disciplines, tous ceux qui comptent trouver là des lumières éclairant, mettant en cause ou surtout susceptibles de fortifier un engagement fondamental (politique, social, existentiel) ne s'intéressent qu'aux idées émises. En poussant à la limite dans un sens ou dans l'autre (ce qui est heureusement loin de devoir être toujours le cas), on obtient d'un côté l'érudit borné, incapable de mettre un lien entre deux données, n'ayant même aucun intérêt pour les idées générales, de l'autre le jongleur qui construit avec virtuosité des théories avec le plus grand dédain des faits. J'essaie ici, comme je l'ai fait ailleurs, de montrer qu'une démarche est possible qui procède avec prudence à l'abstraction, toujours prête d'ailleurs à la réviser, en s'éclairant de la connaissance des faits au maximum possible et sans chercher l'exhaustivité. C'est ce qu'on appelle, je crois, la démarche scientifique.

J'ai pensé qu'il serait utile que je signale ici et que je caractérise rapidement les essais synthétiques publiés depuis la rédaction

de mon texte de base, du moins les plus importants à mon sens de ceux qui sont parvenus à ma connaissance.

Un grand spécialiste des études islamiques, supérieurement informé de première main, W. Montgomery Watt, a publié une étude d'ensemble sur l'influence de l'Islam sur l'Europe médiévale⁷. Ce n'est pas exactement le sujet que j'ai entendu traiter ici, quoique je m'y sois intéressé ailleurs⁸ et que j'aie critiqué, dans ce domaine aussi, les idées les plus courantes dans le milieu orientaliste. Mais W.M. Watt y traite aussi forcément de l'image européenne médiévale de l'Islam. Ses conclusions me paraissent en partie converger avec les miennes sur ce sujet. Je ne sais s'il adhérerait entièrement à ma façon de voir les choses.

Ce n'est pas non plus sur le même plan que moi que se place l'abbé Youakim Moubarac, comme l'indique d'ailleurs le titre même de son livre, publié en 1977, *Recherches sur la pensée chrétienne et l'Islam dans les temps modernes et à l'époque contemporaine*⁹. Mais, dans ce livre très érudit et très détaillé, constitué de plusieurs sections juxtaposées, on trouvera beaucoup de pages où sont traités des problèmes que j'aborde. Les analyses d'auteurs particuliers et les multiples citations rendent l'ouvrage très attrayant et très instructif. Les vues synthétiques sont le plus souvent orientées par la perspective du dialogue entre croyants chrétiens et musulmans, ce qui est évidemment fort loin de mes intentions, même si ce dialogue, vu de l'extérieur, entre jusqu'à un certain point dans le champ de mon analyse.

Au contraire, du fait qu'il ne prend pas pour axe exclusif de sa démarche le point de vue religieux, le talentueux historien et essayiste tunisien Hichem Djait aborde dans une perspective parallèle à la mienne le problème de la vision européenne de l'Islam ou

7. W. MONTGOMERY WATT, « L'influence de l'Islam sur l'Europe médiévale », in *Revue des études islamiques*, Paris, vol. 40, 1972, p. 7-41, 297-327 ; vol. 41, 1973, p. 127-156.

8. Maxime RODINSON, « Les influences de la civilisation musulmane sur la civilisation européenne dans le domaine de la consommation et de la distraction » in *Convegno Internazionale, 9-15 Aprile 1969, Tema: Oriente e Occidente nel Medioevo: Filosofia e scienza*, Rome, Accademia nazionale dei Lincei, 1971, p. 479-499 ; et « Dynamique de l'évolution interne et des influences extérieures dans l'histoire culturelle de la Méditerranée », in *Attes du premier Congrès d'études des cultures méditerranéennes d'influence arabo-berbère* [Malte, 1972], Alger, SNED, 1973, p. 21-30.

9. Avec préface d'Edmond Rabhat. Beyrouth, 1977 (Publications de l'Université libanaise, section des études historiques, n° 22).

plutôt du monde musulman¹⁰. Il y consacre la première partie d'un livre intitulé *L'Europe et l'Islam* où l'analyse de ces deux univers culturels et historiques en eux-mêmes tient aussi une grande place. C'est un ouvrage brillant, fort intelligent et sagace où peut se déployer la grande culture de l'auteur, aussi bien dans le domaine arabe que dans celui de l'histoire et de la pensée européennes. J'en conseille fortement la lecture. Je ne suis que rarement en désaccord avec les propos de cet auteur, au moins dans cette section de son ouvrage. Simplement, il ne cherche pas à dresser un tableau aussi également détaillé pour toutes les époques que j'ai tenté de le faire, il concentre son attention sur un certain nombre de points et d'auteurs, ce qui lui permet d'ailleurs des jugements spécialement pénétrants et d'une netteté tranchée.

J'engage aussi mes lecteurs à lire le livre d'Edward W. Said, *Orientalism*, dont la traduction française, parue à peu près en même temps que la première édition de mon petit livre, a eu un grand succès¹¹.

L'ouvrage de ce Palestinien devenu professeur de littérature anglaise et comparée à l'université Columbia à New York, d'une grande culture littéraire en anglais et en français, a eu un large succès dans le monde anglo-saxon. Il a suscité dans le milieu professionnel des orientalistes quelque chose comme un traumatisme. Ils avaient certes l'habitude de voir critiquer leurs travaux comme « ethnocentristes » et de se voir dénoncer eux-mêmes par les publications « indigènes » comme des agents, conscients ou inconscients, de l'impérialisme euro-péo-américain. Mais ces ouvrages ne touchaient pas le milieu propre où ils s'ajoulaient. Voici tout à coup les mêmes accusations reprises en anglais par un professeur d'une valeur reconnue, familier de Flaubert et de Coleridge, invoquant les idées de Michel Foucault ! Les orientalistes ont réagi en critiquant le style de Said, en relevant les lacunes et les erreurs de cet auteur qui n'est pas de la partie, qui connaît mal les problèmes d'histoire événementielle ou culturelle auxquels se confrontent ces spécialistes. Prévenons que, tout en ayant aux vues générales, en parlant le cas échéant des études sur l'Inde et la Chine, E. W. Said

10. Hichem DJAIT, *L'Europe et l'Islam*, Paris, Seuil, 1978 (collection « Esprit »).

11. Edward W. SAID, *Orientalism*, Londres et Henley, Routledge and Kegan Paul, 1978. La traduction française a été publiée par les Éditions du Seuil sous le titre de *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, préface de T. Todorov, trad. C. Malamoud, 1980.

s'attaque surtout à celles qui visent le Proche-Orient et le Maghreb musulmans, en premier lieu le monde arabe.

Certaines des critiques des orientalistes sont justifiées et j'en aurais moi-même quelques autres à formuler. Le relativisme total de l'auteur ne me paraît pas fondé ni d'ailleurs maintenu de façon cohérente. Mais l'essentiel n'est pas là. Il y a toujours à tirer parti du regard d'un non-spécialiste sur l'activité dans le champ d'une spécialité, du moins quand ce regard vient de quelqu'un ayant un minimum de connaissances sur ce domaine (ce qui est largement le cas). Le mérite de Saïd est d'avoir contribué à définir mieux l'idéologie de l'orientalisme européen (en fait, surtout anglo-français) au XIX^e et au XX^e siècle et son enracinement dans les objectifs politiques et économiques européens d'alors. L'analyse qu'il en donne est intelligente, sagace, souvent pertinente. Il me paraît s'égarer quelquefois dans l'interprétation qu'il fait de certains textes d'orientalistes, avoir parfois sa perception troublée par sa naturelle *over-sensitiveness* aux réactions des autres, des Européo-Américains installés. D'où quelques formulations excessives. Mais une large part de ses critiques à l'orientalisme traditionnel sont valides et l'effet de choc de son livre se révélera très utile s'il pousse les spécialistes à comprendre qu'ils ne sont pas si innocents qu'ils le disent et même qu'ils le croient, à essayer de détecter les idées générales dont inconsciemment ils s'inspirent, à en prendre conscience et à porter sur elles un regard critique.

Le danger seulement serait qu'en poussant à la limite certaines analyses et, encore plus, certaines formulations d'Edward Saïd, on tombe dans une doctrine toute semblable à la théorie jdanovienne des deux sciences. C'est d'ailleurs la tentation naturelle de toute idéologie qui, en s'appuyant sur un mouvement contestataire et en s'en faisant le porte-parole, critique les conclusions scientifiques, ou se donnant pour telles, émanant des membres d'une classe, d'une couche sociale ou ethnique, d'une catégorie au pouvoir. Il y a toujours des fondements réels à cette attitude puisqu'il est bien vrai que la pensée scientifique porte toujours la marque de ceux qui l'ont produite, donc, entre autres facteurs, de leur situation sociale ou nationale.

Mais les conséquences d'une telle théorie peuvent être très dangereuses. Pousée à l'extrême, comme tentent toujours de le faire les idéologues contestataires qui y ont un grand intérêt pour établir ou affermir leur position, elle donne des Lyssenko. Il était tout à fait vrai que les conclusions des savants bourgeois étaient, par-

tiellement, dans une proportion plus ou moins grande selon les disciplines, les personnalités, les conjonctures, les cas spécifiques, influencées par leur situation de classe. Mais cela ne signifiait pas qu'elles étaient totalement sans rapport avec ce qu'il faut bien appeler la réalité. Surtout, cela ne signifiait pas que les prolétaires, fussent-ils ignorants, aient, par nature, le privilège exclusif d'accéder totalement à cette réalité. Il est exact que la non-hérédité des caractères acquis et l'hérédité des autres sont de nature à encourager une vision raciste et hiérarchique de l'histoire et de la société. Mais cette vision n'est pas la conclusion nécessaire. Cela ne signifie, nullement, avant tout, que seuls les antiracistes militants aient le droit d'étudier la biologie de l'hérédité ou le privilège d'en tirer des leçons valables. Cela ne signifie nullement que les expériences des savants d'idéologie raciste consciente ou inconsciente soient toutes sans valeur et que celles de militants antiracistes soient toutes à admettre sans critique.

Le jdanovisme, conçu comme doctrine à fondement d'analyse sociale, n'est pas resté sans émules. Beaucoup d'intellectuels du tiers monde (ou encore d'adeptes des nationalismes contestataires régionaux d'Europe) ont eu la tentation au moins d'aller dans le même sens. On a entendu parler d'une science noire et d'une science blanche, d'une science des colonisés et d'une science des impérialistes. Jusqu'à présent, les structures des mouvements de lutte n'ont pas permis à de telles doctrines de se développer beaucoup. Quelle que soit l'importance des déviations entraînées par la situation coloniale dans le choix des données et dans le raisonnement, quelle que soit la nécessité de les combattre, quelle que soit l'importance de l'entrée en scène du jugement des colonisés ou ex-colonisés compétents, utilisant leur sensibilité normale à ces déviations, il est indispensable de ne pas se laisser aller à un dérapage vers la doctrine en question, celle des deux sciences.

Le deuxième texte qu'on pourra lire dans ce livre exprime justement mes idées sur ce point. Il est significatif que les milieux orientalistes m'aient demandé de traiter ce problème comme le montre ce texte, celui d'une conférence faite aux Pays-Bas, à Leyde en juin 1976, pour les membres de l'Association néerlandaise pour l'étude du Moyen-Orient et de l'Islam, qui est l'organisme pour

ainsi dire corporatif des orientalistes islamisants des Pays-Bas 12. La répercussion du livre d'Edward Saïd a encore avivé l'inquiétude et l'intérêt des orientalistes au sujet du conditionnement social, ethnique et culturel de leur discipline. Aussi n'ai-je pas trop été étonné d'être invité en mars 1980 par le XXI^e Congrès des orientalistes allemands à Berlin à prononcer dans ce cadre une conférence dont on me fixait le thème : Ethnocentrisme et orientalisme.

Je ne sais pas si les réponses que j'apporte aux questions ainsi posées sont entièrement satisfaisantes. Non, sans doute. En tout cas, il est certain qu'elles ne seront pas jugées telles par tous. Cela vaut mieux d'ailleurs. Mais j'ai fait mon possible pour fournir des matériaux propres à éclairer le lecteur et pour lui offrir les conclusions d'une réflexion honnête. Le reste n'est pas de mon ressort, ni en mon pouvoir.

Revoyant les pages qui précèdent en vue d'une nouvelle édition et neuf ans s'étant écoulés, je désespère de pouvoir rendre justice à tous les travaux qui ont été publiés sous forme de livres ou d'articles pendant ce laps de temps et qui touchent plus ou moins au thème dont j'ai traité. On en conclura, au strict minimum, que le débat est reconnu comme étant d'une importance primordiale, qu'il correspond à des problèmes capitaux pour notre temps.

Je me suis exprimé et m'exprimerai ailleurs avec plus de détails, par exemple sur les livres de Thierry Hentsch¹³ et de Georges Corm¹⁴ pour ne citer que des ouvrages en français et publiés en France. J'ai apprécié avec beaucoup d'intérêt tout ce qu'ils apportent et, notamment, en grande partie, certaines des idées qu'ils proposent, certaines des pistes qu'ils suggèrent. Mais j'ai aussi, sur ces idées, beaucoup de critiques, parfois graves, à formuler. J'y ferai allusion dans les lignes qui suivent au cours de cette introduction.

Cela, au préalable, m'engage à une observation générale dont, je crois, ceux qui suivent ces controverses devraient mieux tenir compte. La diffusion extraordinaire d'éléments de culture par la radio, la télévision, les hebdomadaires, journaux et magazines largement répandus a eu des effets immensément bénéfiques. Mais il faut aussi prendre en considération certains effets pervers de cette culture de masse. Des millions de gens sont intéressés ainsi à des domaines dont ils n'eussent pas soupçonné l'existence. Admirable

12. Un autre exposé sur les mêmes lignes a paru sous le titre de « Situation, acquis et problèmes de l'orientalisme islamisant » in *Le Mal de voir, ethnologie et orientalisme*, Paris, UGE, 1976, coll. 10/18, n° 1101, p. 242-257.

13. Thierry HENTSCH, *L'Orient imaginaire, la vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, Ed. de Minuit, 1987.

14. Georges CORM, *L'Europe et l'Orient, de la balkanisation à la libéralisation : histoire d'une modernité inaccomplie*, Paris, La Découverte, 1989.

perspective qui ne doit susciter que les plus chaleureux des applaudissements ! Mais une grande partie de ce nouveau public n'est pas préparée à faire le départ entre publications sérieuses et valables, voire savantes, et exposés de seconde ou de troisième main, insuffisamment ou partiellement informés, à la limite élucubrations purement fantaisistes.

Certes, il en a toujours été plus ou moins ainsi. Dans la course à la renommée, dès l'Antiquité, ce ne sont pas toujours les meilleurs qui se sont classés les premiers et, par conséquent, ont été les plus écoutés. Comme, au temps des manuscrits, les « retardataires » subissaient la terrible sanction de la non-copie, donc de la disparition pure et simple de la liste des auteurs, bien des œuvres de grande valeur ont disparu alors que de bien plus médiocres productions ont survécu et ont eu une influence souvent énorme. Plus près de nous, on doit souvent remettre en lumière des auteurs injustement dédaignés. Mais les contemporains ont très souvent mal placé leur confiance et ont persisté dans ces méprises toute leur vie.

Aujourd'hui, l'inflation énorme des publications, la concurrence entre de multiples éditeurs, les choix faits en fonction de leur propre culture, de leur propre information, de leurs passions, de leurs préoccupations, de leurs manies même, par ceux qui jouent un rôle clé dans la diffusion de masse — animateurs d'émissions de télévision, journalistes renommés, etc. —, sans oublier leurs amitiés et leurs connexions intéressées ou non, ont porté ce phénomène à un niveau jusqu'ici jamais atteint. Ajoutons que les mêmes facteurs ont encouragé à écrire de multiples personnes qui eussent été, autrement, fort loin d'y penser. A côté de souvenirs ou d'œuvres d'imagination souvent intéressants, ils ont cru pouvoir aussi traiter de sujets qui demandent toute une préparation dont ils sont dépourvus pour être abordés de façon un tant soit peu valable. *Et in Arcadia ego !* A défaut d'être né dans l'Arcadie idéalisée d'un fantomatique parthéon, combien veulent s'entasser dans le wagon de tête de la renommée — ce qui est tout à fait légitime —, mais sans se fatiguer par trop et trop longtemps à acquérir des compétences dont ils ne voient pas la nécessité, dont même souvent ils ne soupçonnent pas l'existence.

Des conséquences de ce phénomène de masse évident, je retiendrai seulement ici que le grand public, et pas seulement lui, met sur le même plan des ouvrages d'inégale valeur. Par une illusion compréhensible, toute une discipline paraît représentée par

quelques auteurs dont on a beaucoup parlé dans le milieu que l'on fréquente, où l'on se meurt, au cours des derniers mois et des dernières années. Pour le milieu qui me concerne, cela signifie le microcosme parisien que tant de gens croient équivaloir à l'avancée maximale de la science ou de la pensée.

Dans les tableaux présentés ici qui doivent recouvrir une bonne dizaine de siècles, on me permettra d'essayer au moins de me libérer de ces déformations d'optique. Il est clair que je ne puis prétendre à être entièrement dégagé d'influences de ce genre sur ma propre vision, mais ce n'est pas une raison pour me laisser porter sans réagir par les vagues déferlantes de l'opinion commune, de la *doxa*, dont la critique devrait (qu'on en est loin !) précéder tout effort de pensée.

En particulier, il est amèrement amusant de voir combien peu ceux qui ont écrit les pages les plus vibrantes sur les études dites orientales connaissent l'ensemble des productions qu'ils décrivent et que, souvent, ils attaquent. Les études savantes sur l'histoire et les sociétés des peuples situés à l'est de l'Europe — c'est ainsi qu'il faut définir pour en traiter de façon rationnelle la masse des travaux que l'usage des termes « orientalisme », « orientalistes » contribue à porter à un niveau mythique —, cela signifie, dans l'état actuel des spécialisations, des milliers d'articles de revues et de livres publiés chaque année, beaucoup accessibles seulement à ceux qui ont déjà une connaissance approfondie des domaines traités. Dans l'*Index islamicus* de J.D. Pearson qui énumère les articles de revues ou de recueils parus dans les langues à alphabet latin ou cyrillique seulement, pour les cinq années 1971 à 1975, environ 13 000 articles sont cités. C'est l'ensemble de ces articles sur des points de détail — et des livres tout aussi spéciaux ou un peu plus synthétiques — qui fait le progrès de la science, et non les survols plus ou moins compétents, plus ou moins approfondis que tel animateur ou tel journaliste proposera à l'information de millions de lecteurs ou de téléspectateurs. Faire un tableau sur la base uniquement de ces survols — je n'excepte pas ceux qui sont dus à ma plume — est exécrablement fallacieux.

Livrons-nous pourtant encore une fois à l'exercice périlleux du tableau d'ensemble puisqu'il est indispensable. Laissant de côté justement ce pain quotidien des études de détail sur le monde musulman qui devrait, en fait, requérir l'attention en première

ligne, mais où les grandes tendances me paraissent n'avoir pas beaucoup changé par rapport à l'esquisse que j'en traçais, dédaignant les innombrables « essais » qui n'apportent ni un fait ni une idée et ceux qui répètent inlassablement les errements du passé, que voit-on de nouveau, ces dernières années, dans l'ensemble des publications plus ou moins généralisantes portant sur le domaine considéré ?

La Révolution iranienne de 1979 a pesé très lourdement sur la perception de l'Islam dans la masse du public au-dehors du monde musulman. Par conséquent, comme l'ensemble de mon livre le montre, sur les conceptions des spécialistes eux-mêmes, si indirecte, si partielle, si intangible parfois qu'en ait été la manifestation. Insistons pourtant encore une fois, car cela ne saurait être absolument superflu, sur le fait que certains des chercheurs travaillant et méditant sur les poèmes de tel auteur arabe ou persan, sur les structures de l'Empire abbasside ou mongol, sur les idées astronomiques ou héliologiques de tel penseur de cet univers, sur les conditions d'existence de telle tribu ou de telle population, ont pu n'être que peu affectés par ces courants ou pas du tout.

Un effet favorable a été l'attention accrue portée à l'Islam et à tout son contexte. Sans sondage à ma disposition immédiate, je crois pouvoir dire que les écrits de toutes sortes et les émissions de mass media sur le sujet se sont multipliés et, si trompeurs, erronés, fallacieux qu'ils aient été souvent les éléments qu'ils ont recélés, ils ne peuvent pas n'avoir aussi convoqué des données exactes, apporté une plus grande familiarité avec un univers largement inconnu.

Mais il est bien vrai aussi que les informations inexactes ont pulvé et surtout que l'image d'ensemble du monde de l'Islam a été vue à travers un prisme en bonne partie au moins déformant.

L'image qui a frappé primordiallement l'esprit des Occidentaux, et même sans doute de tous ceux qui vivent en dehors du monde musulman, a été celle du type de fanatisme qu'on appelle, suivant les cas, les pays, les tendances, fondamentalisme (musulman), intégrisme (musulman) ou islamisme¹⁵. C'est une image menaçante,

15. Les discussions sur ces termes sont d'un curieux « réalisme » au sens scolaire du mot. Les mots sont des étiquettes qui ne devraient pas — dans l'usage intellectuel — peser par trop sur les concepts qu'ils doivent recouvrir. La polysémie habituelle du langage courant leur donne des nuances multiples et parfois contradictoires. Mon objection au terme « islamisme » est purement pratique. Il offre un danger de confusion avec la dénomination de la religion en elle-même. C'est d'ailleurs le sens que Luridé donnait au mot.

effrayante, liée à un cléricalisme repoussant que l'Occident a particulièrement en horreur, pour avoir souffert pendant des siècles de la tendance chrétienne parallèle. D'où, au moins, une disposition à réduire l'Islam, tout ce qui est, tout ceux qui sont plus ou moins islamiques à un épouvantail. Tous les peuples, toutes les sociétés ont leur épouvantail. Ce n'est pas une maladie mentale condamnable, mais une constante des mécanismes éternels de l'esprit humain, utilisable évidemment pour des visées plus ou moins louables ou coupables.

Cette image de l'Islam qui tend à largement s'imposer aux esprits les plus divers, elle est tout aussi fautive que l'image idéalisée d'un monde de justice et d'harmonie suprême que présentent les apologistes musulmans, notamment les récents convertis intellectuels, fort ignorants en général, d'ailleurs, de l'histoire et du contexte social de leur nouvelle foi. Les deux sont fausses parce que partielles. Comme dans la plupart des mouvements idéologiques, des formations religieuses ou non de ce type, on trouve réunis le meilleur et le pire, aussi bien dans les idées que chez les hommes.

Il existe d'autres aspects de l'Islam, d'autres types de musulmans (ou d'individus du monde musulman) que des fanatiques dénués de tout respect pour la vie et les souffrances humaines ou que des dirigeants chez qui l'ambition associée à la confiance aveugle accordée à un credo simplifié, que des foules chez qui l'adhésion passionnée au groupe, à la communauté, supplantent toute autre considération. Il existe aussi des masses de musulmans modérés, scrupuleux envers les moyens dont ils usent, bienveillants et charitables, en bref humains. Ils s'inspirent de préceptes qui se trouvent dans les textes de référence de la foi commune, tout comme on peut y découvrir d'autres directives qui peuvent être utilisées pour guider vers des voies perverses.

Il faut surtout comprendre que la plupart ne sont pas irréremdiablement, totalement engagés dans une voie ou dans l'autre. Comme dans bien d'autres cas de l'histoire idéologique, les conditions, les circonstances, les péripéties de l'histoire poussent continuellement dans un sens ou dans l'autre. Normalement une guerre ou une révolution transforment bien des êtres pacifiques en des loups déchaînés. A la fin, ils retournent parfois à leur naturel. Non seulement les guerres et les révolutions, mais les menaces réelles ou supposées sur la collectivité à laquelle on appartient, sur sa foi, ses mœurs, sa structure. Qu'on se souvienne des

délires qui se saisirent des foules des capitales européennes dans les semaines précédant les derniers conflits internationaux.

Mais l'action suscite la réaction. En face des visions de plus en plus dominantes d'un monde islamique soumis entièrement à la barbarie obscurantiste, des protestations n'ont pas manqué de s'élever. Elles ont émané naturellement des musulmans eux-mêmes — parfois sous une forme maladroitement engendrée par une méconnaissance plus ou moins profonde des mentalités européennes —, mais aussi de tous ceux qui ont contracté une sympathie quelconque pour au moins certains aspects, certaines régions, certains secteurs du monde musulman. Ces islamophiles sont parfois regroupés en associations, souvent utiles, mais développant aussi les phénomènes intellectuels que suscite toute activité militante. Parmi ceux-ci, on relèvera des constantes universelles particulièrement caractéristiques et très difficilement évitables : l'absolutisation et l'essentialisation des siens — absolument et perpétuellement « bons » — comme des adversaires et même des autres en général — absolument et perpétuellement « mauvais »¹⁶. L'idéologisation de la réaction à la critique procède comme l'idéologisation de cette même critique : par focalisation et extrapolation. On aboutit vite à de purs délires. Sont particulièrement remarquables l'apologétique systématique et le fantasme de la conspiration maléfique universelle.

La critique vigoureuse des dénigrement et des attaques injustifiées ne devrait pas impliquer — rationnellement parlant — l'admission totale et perpétuelle pour tout ce qui ressortit à l'univers islamique. Toutes les sociétés, toutes les collectivités, tous les systèmes d'idées et tous les codes de conduite ont leurs failles, leurs secteurs malsains, leurs propensions, au moins sur certains points, à aller dans une direction dangereuse. On trouve partout des individus égarés, dangereux, malfaisants. Rien ne garantit contre des tendances vicieuses du point de vue de l'effort de connaissance comme de celui de l'éthique. Surtout pas une doctrine qu'on fait profession d'adopter et de révéler, qu'elle soit religieuse ou laïque. Les plus admirables sont couramment interprétées, transformées, manipulées pour excuser, voire pour sacrifier les pires aberrations.

16. Je me permets de renvoyer aux analyses sur ce thème en général que j'ai données dans mon article « Sociologie marxiste et idéologie marxiste » (*Diogenes*, n° 64, 1968, p. 70-104 ; éd. anglaise *Diogenes*, n° 64, hiver 1968, p. 57-90 ; réédité dans *Marx and Contemporary Scientific Thought/Marx et la pensée scientifique contemporaine*, La Haye et Paris, Mouton, 1969, p. 67-92).

Toute l'histoire et toute l'étude des sociétés nous le confirment de la façon la plus éclatante quoique l'humanité dans son ensemble s'obstine à ne tenir aucun compte de cette évidente leçon. Les déguisements philosophiques les plus admirables dans leur virtuosité intellectuelle de ce refus de l'expérience ne peuvent être que des masques fascinants recouvrant de lamentables égarements auxquels poussent de très profonds ressorts psychologiques et sociaux.

Le fantasme de la conspiration naît, non moins inévitablement, de la compétition et de la lutte. C'est une forme collective de la paranoïa. A défendre son existence et ses valeurs, à combattre des ennemis multiples, on aboutit aisément, lorsque surgissent d'autres contradicteurs et d'autres adversaires, à voir derrière eux un mécanisme maléfique acharné à vous nuire. Assurément, il se trouve souvent des noyaux réels qui tentent d'organiser une lutte contre un individu, un groupement, un ensemble social. Mais ce n'est pas toujours le cas, dans tous les horizons, et surtout le thème du complot permet trop aisément d'oublier les raisons réelles et justifiées qu'on a pu donner à une critique ou à une opposition. On est ainsi entraîné sur une voie narcissique d'adoration de soi-même, de refus total des visions de l'autre sur soi particulièrement maléfique.

L'idée de la conspiration universelle contre l'Islam a des antécédents dès le Moyen Âge. Naturellement toute opposition réelle, toute attaque factuelle la renforce. Encore plus lorsqu'il s'agit de deux ou plusieurs attaques venant d'horizons différents qui semblent converger.

Mais les attaques réelles sont insérées dans un système interprétatif qui prend souvent des dimensions fantastiques. Tout système de ce genre a pour effet d'effacer toute trace de responsabilité, de provoquer l'oubli des initiatives de l'attaqué lui-même, qui ont été aussi des attaques ou en tout cas des mouvements (justifiés ou non) de nature à provoquer l'hostilité. La bonne conscience totale résulte de ce mécanisme et c'est une mauvaise conseillère.

Le fantasme de la conspiration universelle et permanente, puisant ses racines uniquement dans la haine perverse conçue par l'autre contre les siens, a entraîné même des esprits intelligents et informés (et combien plus les autres !) à des conceptions excessives. Toute critique, même minimale et partielle, toute relativisation de ce qui ressortit à l'univers islamique leur est devenue insupportable et surtout inspirée par la haine, le mépris, la volonté de nuire. C'est là un phénomène universel qu'on peut relever à propos des

groupements et des idéologies les plus divers, en particulier de type ethnico-national. Ceux qu'on a constitués en ennemis des musulmans sont bien loin d'en être indennes et, là aussi, des exemples impressionnants peuvent être allégués (je l'ai fait ailleurs). Mais ce n'est pas une excuse pour tomber dans le même travers.

Ainsi toute étude sur l'intégrisme (ou islamisme, etc.) est devenue suspecte à certains. Pourtant tout phénomène doit pouvoir être l'objet d'un examen scientifique. Quand on le fait remarquer, on vous répond en alléguant les défauts (souvent très réels) des études en question (mais nulle étude n'est sans défaut) ou le parti qu'on peut en tirer dans de mauvaises intentions et contre lesquels l'auteur n'a pas suffisamment prévenu. Ce sont là des procédés universels pour décourager toute critique et constituer un tabou envers une collectivité ou une doctrine. Tous ceux qui ont considéré d'un peu près l'univers stalinien ont reconnu des configurations familières. Mais, en vérité, il s'agit de mécanismes dont on peut reconnaître des exemples depuis les plus anciennes attestations de l'existence historique de l'homme et dans les sociétés les plus diverses. Seul varie le degré de systématisation de ces phénomènes.

Maintenons d'abord qu'aucun tabou n'est admissible, que toute conception et tout groupement doivent pouvoir être étudiés, et cela éventuellement de façon critique. La qualité de victime (réelle ou non) des individus qui incarnent ces idées ou qui adhèrent à ces groupements ne doit pas les mettre à l'abri de l'étude et de la critique. Tout tabou est nocif au plus haut point, à commencer pour ceux qu'il est censé protéger. Il les confirme dans une autosatisfaction qui débouche aisément sur l'arrogance et le mépris des droits des autres. Comment les autres ne s'indigneraient-ils pas aussi de voir les « taboués » protégés des critiques pour des actes strictement analogues à ceux qu'on condamne chez eux ? Et l'indignation a de redoutables conséquences.

Il importe donc de ne pas céder au chantage permanent qui vise à décourager l'étude et éventuellement la critique de quelque catégorie, de quelque groupement humain que ce soit, quels que soient leurs mérites, leurs malheurs, ou les attaques injustifiées qu'ils subissent. C'est valable pour le monde de l'islam comme pour toute autre formation.

Il y a donc eu, depuis une dizaine d'années, abondance d'études sur l'intégrisme musulman, et peut-être surabondance. Peut-être surtout les études et les productions de tous ordres concernant le monde musulman ont-elles subi des infléchissements, des

polarisations dues à l'obnubilation excessive par ce facteur. Certains des textes concernés peut naturellement être critiqué. Mais la préoccupation en question n'est pas en elle-même critiquable. Elle a pu être utilisée dans des buts intéressés de dénigrement haineux. Mais l'intégrisme musulman s'est imposé à l'attention par des actions et des proclamations légitimement haïssables qui n'ont rien de mythique. L'étude est donc nécessaire, la critique légitime et même exigible, en prenant garde d'écarter toute généralisation, toute extrapolation à l'ensemble des individus ou des idées.

Il est bien vrai aussi que ce phénomène est dangereux dans le monde musulman comme ses parallèles dans d'autres univers. Dangereux d'ailleurs d'abord pour les musulmans eux-mêmes. Mais un péril concernant une collectivité qui réclame l'adhésion de près d'un milliard d'individus ne saurait être sans danger pour l'humanité dans son ensemble.

Tout danger nécessite et provoque des résistances. Il faut seulement veiller à maintenir la réaction moins dangereuse elle-même que l'action. Qu'on se souvienne à chaque instant que les musulmans sont bien loin d'être tous intégristes, que beaucoup souffrent les premiers des démarches intolérantes et cruelles que l'intégrisme suscite, que, si beaucoup ne s'en désolidarisent pas de façon plus éclatante et plus massive, c'est là encore un phénomène très regrettable, mais très constant qui retient les uns et les autres — à tort certes — de paraître renier, voire trahir ceux qui sont considérés comme les leurs. Que ceux qui n'ont jamais péché dans ce sens jettent la première pierre. Pour avoir bravé ce tabou tribal et en avoir subi d'importants préjudices, je me crois le droit de prévenir à l'égard de toute faiblesse sur ce plan, mais aussi de signaler la généralité du phénomène.

Je noterais, en guise d'appendice, que la dénonciation fréquente d'une sorte de « racisme » (que ce terme est ambigu, équivoque et recouvre de démarches différentes¹) dans les injures chrétiennes ou autres à l'égard du fondateur de l'islam résulte d'une erreur d'optique fondée sur beaucoup d'ignorance. Toute idéologie qui prétend incarner la seule Vérité est soupçonneuse, malveillante, calomnieuse à l'égard de ceux qui la contestent, notamment des chefs de file d'une tendance qui la met en question. Les insultes chrétiennes du passé concernant Mahomet n'ont pas été plus accentuées que celles qui ont visé tous les grands hérésiarques. Si

Je ne craignais de laisser la patience du lecteur, il me serait facile d'aligner des pages d'injures écoeuvrantes de publications catholiques encore assez récentes qui traînent dans la boue Arius, Nestorius ou Luther. Tous avaient commis le crime d'avancer des idées sur le dogme différentes de celles qui ont triomphé à la suite de débats passionnés dans les conciles, par votes à la majorité n'excluant pas — presque tous en conviennent maintenant — de ténébreuses manipulations et des influences très temporelles. Mais l'Esprit saint veillait, paraît-il.

La dénonciation d'un « racisme » supposé dans les injures envers le Prophète de l'islam illustre bien un phénomène très général caractéristique de notre époque. On pourrait l'appeler la nationalisation de la vérité. La notion de vérité s'efface et les vagues les plus modernes de la théorisation de haut niveau contribuent encore à l'estomper. Mais bien avant ces démarches théoriques, les débats intellectuels ont de plus en plus perdu de leur intérêt, au niveau des masses et même des élites, par rapport à la revendication d'appartenance. Lorsqu'on guerroyait, dans l'Europe du XVI^e siècle, entre catholiques et protestants, une part importante était laissée à la discussion théorique ou idéologique. Des polémiques ardentes essayaient de démontrer la fausseté ou la vérité des dogmes des deux partis. Au cours des trêves, on organisait même des colloques pour en débattre.

Rien de tel maintenant. En Ulster, on naît catholique ou protestant et on le demeure. Au Liban, il en est de même pour un éventail bien plus large de confessions. On se tue réciproquement pour une foi dont on ignore très souvent les doctrines. On n'attache même plus d'importance ou d'intérêt à celles-ci.

Le concept d'erreur a fait place à celui de trahison. On n'a pas le droit de douter d'une croyance de la communauté où le hasard vous a fait naître. La conversion suscite le scandale. Autrefois, on accusait le converti de s'engager dans la voie de l'erreur. Aujourd'hui on lui reproche de trahir les siens. Quoi de plus naturel que de changer d'opinion, surtout quand vos premières opinions vous ont été imposées par votre parenté, par votre généalogie ? Mais, aujourd'hui, c'est souvent un crime et de vastes organisations ecclésiastiques se croient obligées de se défendre de vouloir persuader les autres de la vérité des idées qu'elles professent. Quelle admirable évolution dans le sens tribal ! *Right or wrong my country*, proclamait Kipling. Quoi qu'on en ait pensé, c'était encore du chauvinisme mou. Maintenant, il devrait dire : *Always right my country !* (variante : *my people*).

En Islam, le phénomène s'est produit de façon souterraine, rampante, au cours des tout derniers siècles. Peu en ont eu conscience. Cela se reflète bien dans les biographies de Mahomet au XX^e siècle. Autrefois, on célébrait celui qui, porteur d'un message céleste, avait enseigné aux hommes la vérité sur Dieu et le cosmos, le moyen de gagner le paradis et d'éviter l'enfer. Désormais, ses mérites sont ceux d'un créateur d'empire, d'un fondateur de doctrine sociale bénéfique, d'un unificateur de son ethnie. Dieu est à peine mentionné. C'est là une forme de sécularisation de type nationaliste que les esprits religieux, même d'une autre confession, ont été à peu près les seuls à déceler¹⁷. Ce « désenchantement » d'un certain monde mythique n'a pas encore vu ses causes réellement étudiées, car on ne peut le réduire entièrement au phénomène parallèle dans le monde chrétien ou à un simple emprunt à celui-ci.

Tout cela dit — et je crois qu'il fallait le dire —, je ne voudrais pas que les pages consacrées ici à ces problèmes donnent l'impression qu'ils monopolisent ou qu'ils doivent monopoliser l'attention des chercheurs ou constituer à eux seuls l'image que les non-musulmans se donnent de l'Islam. De multiples travaux se poursuivent modestement dans le cadre des grandes tendances que j'ai essayé de définir ci-dessus. Des discussions théoriques intelligentes et animées se déroulent constamment sans nécessairement aborder les zones sensibles touchées par les querelles dont il a été question. Naturellement elles utilisent les problématiques générales récentes. Ce n'est pas toujours à bon escient ni avec des résultats en tout point heureux, mais c'est ainsi que progresse la connaissance.

Il eût été intéressant pour moi comme pour mes lecteurs — même en désaccord — de traiter ici plus en détail et avec plus de profondeur de ces orientations des dernières années, orientations théoriques ou ayant des répercussions théoriques. L'enrichissement des données de fait par l'étude historique ou anthropologique échappe en effet aux possibilités de vision synthétique à moins d'entrer dans des détails qui ne sont pas de mise ici.

17. Cf. notamment E. S. SABANEH, *Muhammad b. Abdallah « le Prophète »*, portraits contemporains : Égypte 1930-1950, Paris, Vrin et chez l'auteur, 1981.

J'y renonce en partie à cause des lacunes dans mon étude des publications, mais aussi par suite du manque d'un recul indispensable. J'ai pu voir, au cours des décennies qui m'ont été accordées, un bon nombre de théorisations surgir et dominer le champ intellectuel pendant un temps assez long, puis en disparaître sans laisser beaucoup de traces souvent. Les critiques que j'adressais aux orientations de Claude Lévi-Strauss en 1951-1955 n'eurent pour ainsi dire aucune influence et cela pas seulement à cause de la malodorante saute stalinienne où mon engagement d'alors les laissait baigner. Aujourd'hui, elles paraîtraient à beaucoup du domaine de l'évidence et du lieu commun. On peut en dire autant des années autour de 1968 où les jeunes générations lui adjoignaient Louis Althusser, Roland Barthes et Jacques Lacan pour saluer les « capitaines » d'une percée révolutionnaire supposée irrésistible. Pour faire bonne mesure, les jeunes contestataires enthousiastes prêtaient de confiance à tous des idées révolutionnaires en politique, ce dont plusieurs de ces chefs de file au moins étaient tout à fait « innocents ».

La seule conclusion raisonnable est qu'il faut étudier avec beaucoup d'attention les dernières phases de la pensée généraliste, mais ne pas croire que la doctrine la plus récente soit destinée à en être le stade définitif. Il n'y a pas de stade définitif. Vers 1935, mon maître Marcel Mauss, faisant allusion évidemment à des phases plus anciennes — parfois revenues à la mode après éclipse mais en bonne partie complètement oubliées —, préconisait devant nous la combinaison d'une large ouverture d'esprit et d'un esprit critique en éveil. On ne peut dire mieux.

Je renvoie donc sur ces démarches nouvelles à ce que j'en ai déjà dit dans mes « thèses » finales de 1976 (ci-dessous, p. 129 ss). J'y faisais allusion aux doctrines récentes, notamment aux structuralismes de dérivation saussurienne ou né-saussurienne, auxquels il faudrait ajouter la tendance « déconstructionniste » dans la lignée de Jacques Derrida. Je m'épargnerai des critiques de fond pour lesquelles je renverrai en attendant au pamphlet très intelligent et très bien informé de Malcolm Bradbury¹⁸. Outre qu'il a eu le mérite admirable de lire à fond les auteurs les plus abstrus en réus-

issant à les traduire en un langage accessible à la discussion rationnelle, ce critique britannique qui connaît sur le bout du doigt les lubies françaises du Quartier latin a le grand avantage d'être très amusant.

J'ajouterai seulement qu'à côté du primat accordé au langage de façon convergente, à côté de tout ce qui aboutit à la concentration exclusive sur des structures intemporelles avec effacement du problème primordial du pouvoir, il y a très souvent négligence à l'égard de la diachronie, soulignée par des sarcasmes et par l'ostentation d'une ignorance affichée de l'histoire, dont on se glorifie. Les résultats sont catastrophiques pour les jeunes générations qui se pressent aux leçons de maîtres ainsi orientés.

Plus généralement, dans les plus récents systèmes en matière d'études sociales — je vise bien plus large que ce que le pédantisme sophistiqué et professionnalisé appelle maintenant restrictivement, bien loin des ambitions des créateurs du terme, la sociologie —, on tend à abandonner la recherche des causalités diachroniques. Pourtant, le mérite des grands maîtres comme Marx et Weber était précisément de ne jamais les avoir oubliées à côté d'analyses plus « synchroniques » et structurelles. D'où d'amusants étournements et déphasages lorsque l'événement faisait irruption dans un paysage très soigneusement aplati.

Cette ignorance voulue de l'histoire peut sembler sympathique, opportune, entre autres, aux éléments contestataires de nos sociétés hégémoniques et aux intellectuels des sociétés qui pâtissent de cette hégémonie. Elle permet de dénoncer un facteur et un seul, un ennemi et un seul, de le porter à un niveau de pérennité et d'unicité qui confine à la mythologie. Il ne s'agit plus que d'un objet bien délimité et circonscrit. Encore un effort et on pourra l'abattre pour entrer dans le monde de l'harmonie et de la concorde suprêmes. Surtout, ceux qui acceptent cette vision manichéenne ne se jugent entraînés en rien par des facteurs de ce genre dans leur passé ou leur présent, ne se croient en rien susceptibles d'en dévalopper dans l'avenir. L'innocence absolue par essence combat le mal absolu.

Il peut être de bonne tactique au service de causes qui peuvent être bonnes ou receler des éléments louables de favoriser une telle optique. Mais nous sommes beaucoup à avoir compris par une douloureuse expérience combien cher on payait les replis du raisonnement rationnel et scientifique devant les suggestions de la tac-

18. Malcolm Bradbury, *Mensonge: Structuralism's hidden hero, a novel*, Londres, A. Deutsch, 1987; trad. française, *À la recherche de Mensonge, héros caché du structuralisme*, avec une préface/postface de Michel Tardieu, professeur de narratologie structuraliste à l'université de Paris, Paris, Presses de la Renaissance, 1988.

Les problématiques en question ont d'immenses mérites. Mais, je vais essayer de le formuler encore plus nettement, elles ont aussi un vice fondamental et dangereux au plus haut point.

C'est qu'elles mettent à l'arrière-plan, qu'elles éludent les problèmes qui sont les premiers, les problèmes capitaux qui déterminent en priorité le destin des sociétés et, par là, celui de tous les individus.

Il s'agit du problème du pouvoir, de son accaparement, de son partage, et cela ne se réduit pas au rôle du symbolisme et du langage si important soit-il. Le jeu des ambitions les utilise, mais se fonde sur un soubassement bien plus fondamental et qui perce sous tous les habillements symboliques et langagiers. Les intérêts (terme à définir plus précisément certes) d'individus ou de groupes et catégories (pas seulement de classes) s'expriment à travers ces luttes pour le pouvoir, aussi bien lorsqu'ils sont forcés de se dissimuler et même, pour un temps, de s'effacer. Ils sont en relation évidemment, mais de façon bien moins simple et univoque que les marxistes ne le pensaient, avec les conditions dans lesquelles sont satisfaits les besoins primaires et en partie secondaires de leur société. Je maintiens là-dessus pour l'essentiel ce que j'en ai dit dans mon livre *Islam et capitalisme* (Seuil, 1966, p. 200 ss.), pour tant à réviser profondément en de nombreux points. Il en sera ainsi tant que les données fondamentales de la condition humaine ne seront pas modifiées.

Ainsi sont éludés d'un même coup ou mis à l'arrière-plan les facteurs d'évolution générale, structurelle des sociétés globales puisque les dérivations des luttes pour le pouvoir intérieur et extérieur jouent là un rôle capital.

Ces tendances à placer les facteurs primordiaux au second plan ou à les éluder tout à fait se manifestent dans les études visant les sociétés historiquement islamiques comme dans d'autres domaines de la recherche. Malgré le caractère néfaste en général de ce renversement des priorités, on retiendra que les résultats des innombrables travaux réalisés sont d'un immense intérêt. Simplement, ici, je ne me sens pas capable de faire un tri valable parmi eux pour en proposer certains à l'attention privilégiée du lecteur.

Le dernier texte qui constitue l'essentiel des modifications faites aux précédentes éditions — un ajout substantiel — se justifie de lui-même. Il est bâti, on le verra, sur une anecdote, une péri-

peté historique du xv^e siècle avec sa répercussion littéraire au xix^e. Recherche qui a eu des motivations occasionnelles, elle apporte une illustration ponctuelle et, je pense, instructive, aux thèmes dont il est traité dans ce livre. J'y ai apporté un soin que d'aucuns trouveront excessif. Mais toute étude exige quelque conscience et je n'ai pu me résigner à laisser dans le vague les données que je présentais et leur contexte. On a souvent aujourd'hui l'habitude de déconsidérer ce qu'on appelle, avec une tonalité péjorative, l'érudition et qui n'est que le scrupule dans l'exposé historique. J'ai peut-être été un peu loin dans ce sens, mais tout approfondissement dans une recherche apporte son lot de lumières nouvelles. On peut taxer — stupidement — cela de positivisme comme il est de mode. Mais la démarche apporte plus que bien des jongleries de manipulateurs de figures conceptuelles dans l'air raréfié des idées pures, quels que soient les effets de profondeur ou de scientificité apparentes qu'on obtient ainsi.

1. Le Moyen Age : deux univers en lutte

Bien longtemps, pour l'Occident chrétien, les musulmans furent un danger avant de devenir un problème. Il y avait eu déplacement de pouvoir dans les régions lointaines de l'Orient et un peuple turbulent et pillard, non chrétien au surplus, avait envahi et saccagé d'immenses contrées, les avait enlevées au domaine de la chrétienté. Ainsi en parle, trente ou quarante ans après l'événement, un chroniqueur bourguignon. « Les *Agareni*, nommés aussi Sarrasins, comme l'atteste le livre d'Orose, nation circonscise et habitant du côté du mont Caucase, au-dessus de la mer Caspienne, dans le pays nommé Ercolia, étant devenus trop nombreux, prirent les armes et se jetèrent sur les provinces de l'empereur Aetraglia [Heracilius]... Les Sarrasins, selon leur coutume, s'avancèrent en ravageant sans relâche les provinces de l'empire¹. » Sous les empereurs Constantin, puis Constant qui suivirent Heracilius, « les Sarrasins commirent d'effroyables ravages. Après avoir pris Jérusalem et renversé d'autres cités, ils envahirent l'Égypte supérieure et inférieure, prirent et pillèrent Alexandrie, dévastèrent toute l'Afrique et s'en emparèrent... » L'empereur fut réduit à leur payer un tribut².

Le fléau devait atteindre l'Espagne, les côtes de l'Italie, la Gaule. Mais il s'agissait toujours de la même vague de pillards barbares.

1. *Chronique dite de Frédégaire*, IV § 66 (éd. et trad. J.-M. Wallace-Hadrill, Londres, 1960, p. 53 s.).

2. *Ibid.*, § 81 (p. 68 s.), trad. Guizot revue.

Révisant peu avant sa mort en 735 son *Histoire ecclésiastique de la nation des Angles*, le vénérable Bède, moine anglo-saxon, résume les derniers événements : « A cette époque, une terrible plaie de Sarrasins ravagea les Gaules avec un déplorable carnage ; mais peu après, dans ce pays, ils reçurent le châtement dû à leur perversité³. » Il s'agit de la fameuse bataille dite de Poitiers (732).

On se posait apparemment peu de questions sur ce peuple. C'était un fléau pour les nations chrétiennes d'Occident comme bien d'autres populations barbares. A la date de 793, les annales carolingiennes dites faussement d'Eginhard consignent : « duo valde displicentia de diversis terrarum partibus adlata sunt » « [pendant que l'empereur était ainsi occupé], deux graves épreuves vinrent de deux territoires différents⁴ ». Il s'agit de la révolte saxonne et de l'incursion sarrasine en Septimanie.

Les campagnes sur les marches d'Espagne avec leurs alternatives de succès et de revers, les alliances même avec les émirs omeyyades dissidents qui viennent chercher appui parfois à Aix-la-Chapelle, la lutte contre les razzias en Gaule, contre la piraterie sur les côtes de Provence, de Corse, de Sardaigne, d'Italie, des opérations comme le débarquement de Boniface de Lucques en Tunisie aghlabide en 828, tout cela ne changea guère l'attitude fondamentale des Francs. Chez les chroniqueurs, la relation restait vague entre les Sarrasins d'Occident, avec les « Maures » qui participaient parfois à leurs prédérations, les Sarrasins « d'Afrique » (Ifrīqiyā, Tunisie) et ceux de Perse que gouvernait l'*amir al-mu'minin* (pour prendre l'orthographe la plus correcte attestée dans les manuscrits), *rex Persarum*, « roi des Persans » (alleurs *rex Saracenorum*, « roi des Sarrasins »)⁵.

Les Sarrasins ou Arabes étaient connus depuis longtemps, bien avant l'islam, et d'abord leur changement de religion fut à peine noté. Une description du monde remontant au IV^e siècle, par exemple, énonçait qu'ils se procuraient « par l'arc et la rapine tout ce dont ils ont besoin pour vivre⁶ ». Il n'était pas besoin d'en savoir plus. Seuls les savants ratiocinaient sur leur nom, qu'ils croyaient

3. *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, V, 23 (éd. et trad. B. Colgrave et R. A. B. Mynors, Oxford, 1969, p. 556-557).

4. *Annales regni Francorum*, éd. F. Kurze, Hanovre, 1895 (*Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum*), p. 94 s.

5. *Ibid.*, p. 114, 131, etc.

6. *Expositio totius mundi et gentium*, § 20, éd. J. Rougé, Paris, 1966.

dérivé de Sarah, femme d'Abraham, alors que ces gens descendaient (comme le disait leur autre nom *Agarenī*) de Hagar, la servante chassée dans le désert avec son fils Ismaël. Cela posait un problème.

Les chrétiens d'Espagne musulmane, les Mozarabes, allaient seuls plus loin pour des raisons évidentes. Soumis à la domination politique des musulmans qui donnait libre cours à une influence culturelle arabe dévastatrice pour la foi des chrétiens, ils durent se faire quelque image, plus précise sinon plus exacte, de leurs dominateurs et des idées de ceux-ci. Comme dans les pays conquis d'Orient, des légendes dépréciatives et injurieuses circulèrent dans les masses chrétiennes et juives, mêlées à des impressions plus justes tirées des contacts quotidiens. Comme chez les chrétiens soumis d'Orient également (évoquons Jean Damascène), les intellectuels essayèrent de pousser un peu plus loin l'analyse de l'idéologie musulmane à seule fin d'en combattre l'influence possible. Mais l'ardeur militante d'Euloge, d'Alvar et de leurs partisans dans la courte période de 850 à 859, leurs efforts (vains) pour convaincre la hiérarchie et les masses chrétiennes, leur soir du martyre enfin les préparèrent mal à un effort intellectuel profond pour connaître et comprendre l'adversaire⁷.

Au XI^e siècle, l'image du monde sarrasin se précise un peu pour des raisons assez claires. Les Normands, les Hongrois, une partie des Slaves s'étaient convertis. Le monde musulman restait l'ennemi principal. Les batailles qu'on menait contre lui en Espagne, en Italie du Sud, en Sicile n'étaient plus de simple résistance. L'avance chrétienne, lente et fluctuante, commençait à impliquer plus fréquemment des rapports politiques et même des rapports culturels avec les populations soumises. Il ne s'agissait plus de guerres locales, mais toute l'Europe se mobilisait pour combattre au côté des Espagnols de la *Reconquista*. Les Normands passaient d'Angleterre en Italie. L'extrême morcellement des États était transcendé par le mouvement clunisien lié à la création et à l'ascension de l'idéologie papale. A l'idéologie impériale carolingienne centrée sur l'Europe continentale succède cette idéologie papale essentiellement fondée sur les valeurs religieuses. Le pape humilie symboliquement

7. Cf. résumé des faits in E. LEVI-PROVENÇAL, *Histoire de l'Espagne musulmane*, 2^e éd., I, Paris et Leyde, 1950, p. 225 ss. Sur l'image de l'islam chez les chrétiens orientaux, cf. A. DUCCELLIER, *Le Miroir de l'Islam, Musulmans et chrétiens d'Orient au Moyen Âge (VII^e-XI^e siècles)*, Paris, Julliard, 1971, coll. « Archives », n° 46.

l'empereur à Canossa en 1077. L'unité chrétienne exaltée par les papes doit se consolider par des projets grandioses poursuivis en commun sous leur direction. Quelle œuvre commune serait plus stimulante que la *Reconquista* étendue à tout ce monde méditerranéen vers lequel se tournent justement les villes commerçantes italiennes avec un succès croissant dans le domaine économique ?

Ce n'est pas tant — comme on l'a dit — la Croisade qui fait naître une image de l'islam, que l'unité idéologique lentement forgée du monde chrétien latin qui aboutit à la fois à préciser le visage de l'ennemi et à diriger les énergies vers la Croisade. Le modèle fourni par les pèlerinages en Terre sainte, de plus en plus nombreux et de mieux en mieux organisés au cours du XI^e siècle, passant déjà à l'action armée contre les bédouins pillards, la valeur eschatologique de Jérusalem et du saint Sépulchre souillés par la présence infidèle, la valeur de purification du pèlerinage, l'idée du devoir d'aide aux chrétiens d'Orient humiliés font de l'expédition en Terre sainte la tâche sacrée à proposer aux fidèles.

La lutte ainsi concentrée et polarisée devait se fixer un ennemi lui aussi doté de traits bien marqués, spécifiques, avec une image plus ou moins unifiée. Si les Sarrasins sont, pour les pèlerins, des sortes de figurants sans visage, des infidèles sans intérêt, des autorités de fait à peine mentionnées au milieu desquels ils se déplacent, si le fabuleux et satirique *Pèlerinage de Charlemagne*, au XI^e ou au début du XII^e siècle, nous montre encore l'empereur se déplaçant à Jérusalem sans aucun contact avec eux, la *Chanson de Roland*, vers la même date, nous montre, dans un style prestigieux aussi fabuleux, un Islam puissant et riche, aux divers potentiels qui se prêtent mutuellement main-forte, disposant de contingents « païens » multiples, avec des Nubiens, des Esclavons, des Arméniens et des Nègres, des Avars et des Prussiens, des Huns et des Hongrois⁸, mais unifié autour du culte de Mahomet, de Tervagan et d'Apollon.

Roger d'Hauteville commence la reconquête de la Sicile en 1060, Alphonse VI entre à Tolède en 1085, Godfrey de Bouillon à Jérusalem en 1099. Sur ces trois fronts, le contact avec les musulmans devient étroit. L'image de l'islam va se constituer et devenir plus précise et plus exacte peu à peu. Mais elle va être affectée pendant

de longs siècles par la rivalité idéologique qui lui imposera ses déformations habituelles.

En réalité, l'Europe chrétienne n'a pas, comme on le présuppose habituellement, une image mais plusieurs de cet univers hostile auquel elle se heurte. On a surtout étudié les idées des Européens sur la religion musulmane. Mais c'est tout le monde musulman qui s'offre à eux comme un objet d'étonnement ou de scandale. On peut sommairement distinguer trois aspects à cette appréhension. Le monde de l'islam est avant tout une structure politico-idéologique ennemie. Mais c'est aussi une civilisation différente et une zone économique étrangère. Ces divers aspects suscitent des curiosités et des réactions de différentes sortes, souvent chez les mêmes individus.

On connaît — et souvent de toute première main — les divisions politiques des musulmans. Mais on sait aussi qu'une solidarité globale est latente derrière ces divisions, que l'unité peut à tout moment se nouer à nouveau contre la chrétienté et que l'âme de cette solidarité, c'est l'idéologie, la foi commune.

Les États musulmans forment un système hostile. On peut jouer de leurs rivalités. On peut s'allier temporairement à l'un d'eux, on peut l'utiliser, on peut aussi se mettre à son service parfois, comme le raconte même l'épopée à propos du jeune Charlemagne, Mainet, qui sert fidèlement le roi sarrasin de Tolède, Galfre, et épouse sa fille Galienne, laquelle se convertit évidemment (*Mainet*). Des épisodes de ce genre furent fréquents en Espagne et en Orient. Mais l'hostilité est latente et peut toujours resurgir.

Comme l'ont relevé plusieurs auteurs, il est frappant de constater combien l'attitude du monde chrétien à l'égard du monde musulman en tant que structure politico-idéologique ressemble à celle du monde capitaliste occidental aujourd'hui vis-à-vis du monde communiste. Structuellement, les analogies sont évidentes. Dans les deux cas, deux systèmes groupant, chacun, des États divisés et rivaux, mais unis par l'idéologie, s'affrontent.

Les hommes politiques, leurs fonctionnaires, leurs informateurs et leurs espions avaient assurément leur vision du monde musulman sur laquelle nous sommes très mal renseignés. Elle était certainement plus nuancée que celle des idéologues et des masses. Les plus proches, les seigneurs de Terre sainte, devaient savoir beaucoup de choses sur les divisions internes des États musulmans.

8. *Chanson de Roland*, 3220 s.

Ainsi seulement peuvent s'expliquer les coalitions fréquentes de certains gouvernants francs avec des souverains musulmans contre d'autres. Il en transparait quelque chose, par exemple dans l'*Histoire* de Guillaume de Tyr, écrite sur la demande du roi de Jérusalem, Amaury, dans les années 1180. Cet archevêque, qui fit un chancelier du royaume de Jérusalem, chargé souvent de missions diplomatiques, connaît bien et met en relief la lutte entre sunnites et chiites, les différences entre Arabes et Turcs. Il connaît les rivalités entre gouvernants musulmans de même origine ethnique eux-mêmes. Lorsque Mawdûd, atabek de Mossoul, est assassiné en 1113 à Damas, il sait que « l'on crut que Dodequins (Tughtegin), le roi de Damas, l'avait fait frapper ou au moins qu'il en était d'accord ; car il redoutait beaucoup celui-ci qui était habile et puissant et il avait grand peur qu'il ne lui enlevât son royaume⁹ ».

On apprend, dans ces milieux, à connaître les rapports de forces entre puissances, les relations entre elles, non sans assimiler inconsciemment cette situation à la situation européenne. Le calife (ce qui signifie « héritier ») est le pape des musulmans (*apostoles des Sarrazins*) et en même temps leur « souverain prince », leur « grand capitaine » (*chevalier*). Vers 1200, la *Devotion de la terre de oultre-mer* écrit que Bagdad est la capitale (*chies, chief*) de toute la « païenne », comme Rome est la capitale de toute la chrétienté¹⁰. Joinville au XIII^e siècle sait, d'expérience directe, beaucoup de choses sur l'organisation de l'Empire mamelouk avec son étrange coutume de confier la direction de l'État aux esclaves qui avait déjà frappé le traducteur et continuateur français de Guillaume de Tyr¹¹. Mais ce trésor de connaissances des hommes politiques d'Orient ne se diffusait guère en dehors de leur milieu. Les chancelleries occidentales n'en tiraient que le strict nécessaire pour leur politique orientale. Il n'y avait pas encore de public en Occident pour un exposé détaillé de l'histoire politique de l'Islam non plus qu'un intérêt un peu étendu pour les querelles politiques qui divisaient les « infidèles ».

9. GUILLAUME DE TYR, XI, 20 (*Recueil des historiens des Croisades. Historiens occidentaux*, I/1, 1844, p. 487 ; trad. Française, éd. Paulin Paris, I, Paris, 1879, p. 413) ; cf. R. GROSSSET, *Histoire des Croisades*, I, Paris, 1934, p. 275 s. ; J. L. LA MONTÉ, « Crusade and Jihad » in *The Arab Heritage*, éd. N. A. Farris, Princeton, 1944, p. 168 s.

10. Références ap. E. DREESBACH, *Der Orient in der altfranzösischen Kreuz- zugsliteratur*, Dissertation, Breslau, 1901, p. 10.

11. JOINVILLE, *Histoire de saint Louis*, chap. LVI, § 280 s., cf. aussi E. DREESBACH, *op. cit.*, p. 34 ; GUILLAUME DE TYR, XXI, 23 (*Recueil... Historiens occidentaux*, I/2, 1849, p. 1043 s. ; trad. Française, t. II, p. 395).

La Croisade, cependant, créa un vaste public avide d'une image globale, synthétique, distractive et satisfaisante pour lui de l'idéologie adverse en tant que système d'idées. Les doctrines paraissent toujours, vues du dehors, ce qu'elles veulent être pour leurs fidèles : l'essentiel. Mais le grand public avait besoin que l'image proposée, tout en lui montrant le caractère détestable de l'Islam, en le lui expliquant grossièrement, soit de nature à satisfaire aussi ses goûts littéraires pour le merveilleux, si remarquables dans toute la production de l'époque, qu'elle implique les caractéristiques exotiques les plus marquantes qui avaient pu frapper les croisés dans leurs relations avec les musulmans. De plus, de même que tout mouvement idéologique se constitue une histoire sainte qui explique aux maux du siècle, comme tirant son autorité de facteurs surnaturels ou au moins privilégiés, comme aboutissement fatal de l'histoire humaine, qui pose son fondateur comme doté de dons exceptionnels, le glorifiant jusqu'à parfois le déifier, de même tout mouvement adverse déchiffre l'essence du caractère nocif de son rival dans cette histoire sainte devenue diabolique et dans l'activité néfaste du fondateur.

Ainsi les auteurs latins qui entreprirent entre 1100 et 1140 de répondre à ce besoin du grand public concentrèrent-ils leur effort sur la vie de Muhammad sans se soucier beaucoup d'exactitude, dominant libre cours, comme l'a dit R. W. Southern, à « l'ignorance de l'imagination triomphante ». Mahomet était un magicien qui avait détruit l'Église en Afrique et en Orient par magie et fourberie et confirmé son succès en autorisant la promiscuité sexuelle. Des légendes provenant du folklore général, de la littérature classique, des textes byzantins sur l'Islam, de récits musulmans haineusement déformés par les chrétiens d'Orient agrémentaient cette image¹². Guibert de Nogent (mort vers 1124-1130), comme le relève Southern, admettait ne pas disposer de sources écrites, mais donner seulement la *plebeia opinio* (l'opinion populaire), sans moyen de distinguer le vrai du faux. Mais, dévoilant naïvement le vrai fondement de toute critique de type idéologique, il conclut : « On peut sans hésitation dire du mal de celui dont la nature néfaste dépasse tout ce qu'on peut dire de mal¹³. »

12. R. W. SOUTHERN, *Western Views of Islam in the Middle Ages*, Cambridge, Mass., 1962, p. 28 s.

13. *Gesta Dei per Francos*, I, cap. III (*Patrologia Latina*, t. 156, col. 689) ; cf. SOUTHERN, p. 31.

Cette vision de la littérature pour le grand public devait, comme il est constant, informer beaucoup plus l'image conservée par la postérité que des travaux plus savants et plus scrupuleux. Elle devait être encore embellie par de multiples œuvres littéraires. La fabulation pure, ayant pour seul but de piquer l'intérêt du lecteur, s'y mêlait dans des proportions variables aux déformations idéologiques qui attisaient la haine pour l'ennemi. Les chansons de geste portent au maximum les inventions fabularices. On attribue aux musulmans un culte idolâtre comme d'ailleurs eux-mêmes taxaient les chrétiens d'« associationnisme » (*shirk*). Leur principale idole est Mahomet que, sauf exceptions, les trouvères croient le dieu principal des Sarrasins. Ses statues sont de riche matière et énormes. On lui ajoute des acolytes en nombre variable, allant jusqu'à 700 chez un auteur allemand du XIII^e siècle, le Stricker¹⁴. Sans doute, par assimilation au christianisme, on voit parfois à leur tête une trinité où Tervagan et Apollon se joignent à Mahomet, adorés dans des *synagogues* (ce qui rapproche l'islam de la croyance également réprouvée des juifs) ou *mahometes*¹⁵.

Une attitude objective ne se rencontrait encore que dans un tout autre domaine qui ne touchait que très indirectement à la religion musulmane. Il s'agit des sciences au sens le plus large du mot. Dès le début du X^e siècle, des milieux restreints avaient cherché à accroître le trésor de connaissances théoriques sur le monde et l'homme que constituaient quelques livres latins sauvés du naufrage de la civilisation antique. On avait appris, dans ces quelques cercles, que les musulmans possédaient en arabe les traductions des ouvrages fondamentaux de l'Antiquité et disposaient de manuels complets des sciences jugées fondamentales. Certains se mettent en quête de ces ouvrages, des sciences et des pratiques dont disposaient leurs possesseurs. On a souvent cité, par exemple, les études faites en Catalogne par Gerbert d'Aurillac, né vers 938, devenu pape sous le nom de Sylvestre II de 999 à sa mort en 1003. Il en rapporta bien des connaissances techniques et scientifiques qu'il s'attacha à diffuser. On voit peu à peu des traductions latines se faire des ouvrages arabes et l'acquis de la science du monde

musulman se diffuser : en Angleterre, en Lorraine, à Salerne et surtout en Espagne où les contacts sont plus faciles. L'œuvre de traduction se développe et s'organise dans ce dernier pays après la prise de la grande ville de Tolède, centre intellectuel entre autres, en 1085¹⁶. Sans doute, ce qu'on cherchait dans les manuscrits arabes, ce n'était nullement l'image de l'islam ou du monde musulman, mais un savoir objectif sur la nature. Pourtant, par la force des choses, on finissait par apprendre quelques données sur le véhicule musulman de ce savoir. On prenait aussi un contact étroit avec les traducteurs utilisés qui étaient quelquefois peut-être des musulmans, mais en tout cas des convertis, des Mozarabes ou des juifs ayant une connaissance étendue et directe du monde musulman¹⁷.

Il était inévitable que des connaissances plus exactes sur cet univers se diffusent par ce canal. C'est sans doute par là que s'expliquent quelques notations de la première moitié du XII^e siècle qui tranchent par leur précision objective sur le déluge fabulateur de la littérature distractive. Nous en avons la preuve pour Pedro de Alfonso, juif espagnol, baptisé à Huesca en 1106, devenu médecin du roi d'Angleterre Henri I^{er} (et mort en 1110), traducteur d'ouvrages d'astronomie, mais aussi rédacteur du premier ouvrage contenant des données de quelque valeur objective sur Mahomet et l'islam.

Au confluent du courant de l'intérêt intellectuel pour le patrimoine scientifique du monde musulman et du courant populaire de curiosité pour l'islam se situe l'effort exceptionnel de Pierre le Vénéral, abbé de Cluny (né vers 1094, mort en 1156), pour acquérir et communiquer une connaissance scientifique, objectivement fondée, de la religion musulmane. On aperçoit plusieurs

16. Cf. U. MONNERET DE VILLARD, *Lo studio dell' Islam in Europa nel XII e nel XIII secolo*. Cité du Vatican, 1944 (*Studi e Tesi*, n° 110), p. 2 s.

17. La transmission n'était pas que livresque. Selon le moine historien anglo-normand Orderic Vital (mort après 1143), le prince Louis, futur Louis VI, fut empoisonné par sa marâtre Bertrade d'Anjou vers l'an 1100. « Les médecins français étant tous impuissants à le guérir, arriva de Barbarie [Afrique du Nord, plutôt ici l'Espagne musulmane] un individu hirsute [quidam hirsutus, cheveu et barbu] qui se mit à pratiquer sur le jeune homme dans un état désespéré une expérience d'art médical. Grâce à Dieu, cela réussit malgré le dépit des médecins indigènes [français]. Cet homme, ayant vécu longtemps parmi les païens [les Musulmans], avait étudié avec précision auprès de leurs maîtres les secrets les plus profonds de la physique [mṭk]. En effet, la recherche philosophique prolongée les avait élevés au-dessus de tous les savants barbares dans la connaissance des choses. Alors, le prince se rétablit... » (*Historia ecclesiastica*, XI, 9, éd. A. Le Prévost, Paris, 1836-1855, t. IV, p. 196-197 ; cf. la traduction de tout le récit dans A. ZELLER et P. LUCHAIRE, *Les Premiers Capétiens*, Paris, 1883, p. 140 s. ; je traduis plus librement ici).

14. Der STRICKER, *Karl der Grosse*, éd. K. Bartsch, Quedlinburg et Leipzig, 1857, vers 4205, p. 111 ; cf. H. ABOUR, « Christendom and Islam in the Middle Ages : New Light on "Grail Stone" and "Hidden Host" » (*Speculum*, vol. 32, 1957, p. 103-115), p. 105.

15. Cf. Y. et Ch. PELLAT, « L'idée de Dieu chez les "Sarrasins" des chansons de geste », in *Studia Islamica*, vol. 22, 1965, p. 5-42.

raisons à cette initiative étonnante : la connaissance acquise au moins indirectement des problèmes musulmans et de l'activité des traducteurs lors de ses visites aux maisons de son ordre en Espagne, la préoccupation de combattre les hérésies, le judaïsme, l'islam avec des arguments intellectuellement fondés, sérieux et avec charité envers la personne des individus « dans l'erreur » qui vient du caractère même de l'abbé de Cluny et dont il donna maints exemples dans d'autres cas. Il avait aussi la conscience aiguë des dangers que courrait l'Église entrant dans un âge de turbulence intellectuelle, de schismes menaçants, de contestation généralisée. Par conviction personnelle et comme chef d'un ordre voué à cet objectif, il voulait armer l'Église contre ces périls. Par caractère et aussi comme reflet, peut-être, des nouvelles manières de voir encore très limitées, il voulait ne l'armer que d'armes solides, sans trahir la charité que le chrétien idéal doit à toute âme sincère. Il est bien possible aussi qu'il ait été mû, à son insu, par une curiosité désintéressée dont il avait honte et qu'il se dissimulait à lui-même.

Il savait que son initiative serait peu comprise et l'attitude qui l'accueillit, notamment celle de son ami et parfois adversaire Bernard de Clairvaux, le confirma dans cette conviction. Il s'en excuse par les arguments mêmes qu'il avait toujours employés, à l'égard des purs « militants », les intellectuels théoriciens, apparemment ou réellement éloignés des luttes présentes, les considérant du moins avec un certain recul. « Si ce travail semble superflu parce que l'ennemi ne peut être vulnérable à de telles armes, je réponds que, dans la république d'un grand roi, certaines choses sont faites pour la protection, d'autres pour l'ornement, d'autres enfin pour l'une et l'autre. Salomon le Pacifique a fait des armes pour la protection qui n'étaient pas nécessaires à son époque. David a préparé des ornements pour le Temple quoiqu'ils ne pussent être d'aucun usage de son temps... Ce travail non plus, me semble-t-il, ne peut être qualifié d'inutile. Si les musulmans égarés ne peuvent être convertis par lui, du moins les savants zélés pour la justice ne peuvent négliger de prémunir les faibles dans l'Église, si aisément scandalisés et inconsciemment émus par des causes minimes¹⁸. »

En Espagne, Pierre le Vénérable finançait donc un groupe de

18. MIGNE, *Patrologia Latina*, t. 189, col. 651-2 ; cf. R. W. SOUTHERN, *op. cit.*, p. 38 s. ; Dom J. LECLERCO, *Pierre le Vénérable*, Abbaye Saint-Wandrille, 1946, p. 242 s.

traducteurs travaillant en équipe. L'Anglais Robert de Ketton acheva sa traduction du Coran en 1143. L'équipe traduisit une série de textes arabes et en compila d'autres. C'est ce qu'on appelle le corpus clunisien qui comprenait une synthèse faite par Pierre le Vénérable lui-même. Il fut assez abondamment diffusé. Mais il ne fut pas aussi utilisé qu'il aurait pu l'être. Ce furent les parties les plus directement et rapidement utiles à la polémique qui servirent et furent citées telles quelles. On ne partit pas des matériaux de ce recueil pour une étude sérieuse et approfondie de l'islam. Une telle étude n'intéressait personne. Elle ne paraissait pas utile pour les luttes en cours, d'autant plus que la polémique religieuse ne s'adressait qu'à des musulmans fictifs, aisément pulvérisés sur le papier. En fait, on semble avoir visé plutôt à donner aux chrétiens de bonnes raisons de raffermir leur propre foi. D'autre part, l'état d'esprit de l'Occident latin le préparait mal à s'intéresser aux idéologies en elles-mêmes comme on le faisait dans l'Orient musulman¹⁹.

Dans un domaine au confluent lui aussi de plusieurs courants d'intérêts, les Latins découvraient encore une autre image de l'islam qui contrastait violemment avec celle qu'ils s'étaient forgée dans le cadre religieux. Il s'agit de la philosophie. Elle apparut d'abord comme un simple appendice de la science. Les manuels autorisés sur les sciences de la nature devaient se compléter par des ouvrages de méthodologie scientifique comme nous dirions, de logique, de théorie du Cosmos et de l'homme. Les mêmes auteurs encyclopédiques en avaient traité : Aristote et, bien plus tard, le philosophe de langue arabe Avicenne (Ibn Sîna, mort en 1037) en tout premier lieu. L'Occident latin cherchait à compléter sa connaissance d'Aristote. Au XII^e siècle, des textes du maître grec, il ne connaissait, grâce aux vieilles traductions latines de Boèce, que le bref traité des *Catégories* et le *De interpretatione*. Le reste de l'encyclopédie aristotélicienne devenait lentement accessible, grâce à de nouvelles traductions faites directement sur l'original grec, mais seulement à une poignée de lecteurs. Gérard de Crémone (né vers 1114, mort en 1187) alla à Tolède rechercher des versions arabes des traités du maître pour les traduire et ajouter ainsi

19. Cf. surtout M.-Th. D'ALVERNY, « Deux traductions latines du Coran au Moyen Âge », in *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, vol. 22-23, 1947-1948, p. 69-131 ; J. KRITZECK, *Peter the Venerable and Islam*, Princeton, 1964 ; résumé du même, « Robert of Ketton's Translation of the Qur'ân » (*The Islamic Quarterly*, vol. 2, 1955, p. 309-312).

au trésor philosophique occidental ²⁰. Vers la même époque on aborda la traduction du *Shifâ*, la grande encyclopédie philosophique d'Avicenne. Vers 1180, un premier corpus des Œuvres philosophiques d'Avicenne devait être achevé et mis en circulation en Europe ²¹. L'influence en fut énorme. Des traductions d'autres philosophes suivirent rapidement.

L'œuvre d'Avicenne fournissait aux Latins un modèle de synthèse originale. Celle-ci paraissait dépasser en les englobant les tendances rivales qui s'affrontaient dans les milieux philosophiques chrétiens, à la fin du XII^e siècle, dérivées de saint Augustin, du pseudo-Denis l'Aréopagite et d'Aristote. L'explication totale du monde et de l'homme qu'elle fournissait ajoutait à la synthèse aristotélicienne — véritable conception scientifique du monde — la dimension de la recherche du salut et l'affirmation d'une divinité créatrice nécessaires à la pensée chrétienne. Au-delà, elle donnait un exemple et une stimulation à repenser de façon originale les rapports de Dieu, du monde et de l'homme en intégrant, sur le plan de la connaissance et de sa théorie, la démarche aristotélicienne. On ne saurait s'étonner de son succès. Roger Bacon (vers 1214-1292), esquissant en quelques mots l'histoire de la philosophie, proclamait : « Deinde renovata est [philosophia] principaliter per Aristotelem in lingua graeca, deinde principaliter per Avicennam in lingua arabica » (« Ensuite la philosophie fut renouvelée principalement par Aristote en langue grecque, puis principalement par Avicenne en langue arabe ») ²².

L'image du monde musulman comme berceau de philosophes d'une envergure gigantesque qui se constituait ainsi chez les penseurs contredisait violemment son image comme structure politique dominée par une idéologie ennemie et erronée, suivant les idées populaires fondées sur des fables ridicules et odieuses. Il était malaisé de concilier ces deux images. Les philosophes-théologiens

pouvaient adapter à la chrétienté les références d'Avicenne à la civilisation musulmane, comme Roger Bacon encore, appliquant à l'exaltation du rôle du pape ce qu'Avicenne dit de l'imâm ²³. A certains égards, les Sarrasins apparaissaient comme une nation philosophique. Parfois, comme déjà chez Abélard (mort en 1142 et — notons-le — ami de Pierre le Vénéral), « philosophe » semble signifier pratiquement « musulman » ²⁴ et, un siècle plus tard, c'est en fait aux Sarrasins qu'est adressée la *Summa contra Gentiles* de Thomas d'Aquin, ce traité qui veut prouver les thèses chrétiennes à la seule lumière de la raison « quia quidam eorum [gentilium], ut machomestitae et pagani non conveniunt nobiscum in autoritate aliquid scripturae » (« car certains d'entre les Gentils, comme les Mahométans et les païens, ne s'accordent avec nous sur l'autorité d'aucune Écriture ») ²⁵. On sait que l'ouvrage a été écrit vers 1261-1264 sur la demande de saint Raymond de Peñafort, « zelator fidei propagandae inter Saracenos » (« zélé propagandiste de la foi parmi les Sarrasins ») ²⁶, pour les besoins de ses campagnes missionnaires en Espagne.

On se tira de ce dilemme en supposant que les philosophes étaient, d'une façon ou d'une autre, en désaccord avec la religion officielle de leur pays, opinion trop sommaire et trop générale mais qui pouvait s'appuyer sur certaines informations exactes. Les philosophes pouvaient avoir admis certains dogmes ou prescriptions comme utiles à un peuple ignorant et barbare. On alla plus loin et on fit écho en l'exagérant au conflit entre la raison et la foi en Islam. On affirma que les philosophes se moquaient en secret du Coran et étaient persécutés par les autorités ²⁷.

Cette acquisition de connaissances plus objectives et plus nuancées sur le monde politique et idéologique auquel l'Occident chrétien était confronté ne provenait pas seulement (et peut-être pas du

23. *Opus majus*, éd. Bridges, II, p. 227 s. cité par R. DE VAUX, *op. cit.*, p. 60, n. 3.

24. Cf. J. JOURNET, « Abélard et le Philosophe (Occident et Islam au XII^e siècle) », in *Revue de l'histoire des religions*, vol. 164, 1963, p. 181-189. Il est frappant de voir Abélard, exaspéré par ses difficultés avec les théologiens de son pays, rêver de s'installer en pays musulman où il pourrait au moins gagner sa vie en jouissant d'un statut légal quoique au milieu d'ennemis du Christ : ABÉLARD, *Historia calamitatum*, éd. J. Monfrin, Paris, 1959, p. 97 s.; cf. R. ROQUES, *Structures théologiques, de la Glose à Richard de Saint-Victor*, Paris, 1962, p. 261.

25. Thomas d'AQUIN, *Summa contra gentiles*, I, 2.

26. U. MONNET DE VILLARD, *op. cit.*, p. 36, cf. p. 37, n. 5.

27. Cf. N. DANIEL, *Islam and the West, the Making of an Image*, Edimbourg, 1960, p. 65 s.

20. Cf. L. MINO-PAURELLO, « Aristotele dal mondo arabo a quello latino », in *L'Occidente e l'Islam nell'alto Medioevo*, 2-8 avril 1964, Spolète, 1965 [Settimane di studio del Centro italiano sull'alto Medioevo, XIII], t. II, p. 603-637.

21. Cf., entre autres, M.-Th. D'ALVERNY, « L'introduction d'Avicenne en Occident », in *Millénaire d'Avicenne, Revue du Caire*, n° 141, juin 1951, p. 130-139; et ses « Notes sur les traductions médiévales d'Avicenne », in *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, vol. 19, 1952, p. 337-358; M. STEINSCHEIDER, *Die europäischen Übersetzungen aus dem Arabischen bis Mitte des 17. Jahrhunderts*, 1904-1905, réimpr. Graz, 1966, n° 46, p. 16-32.

22. *Opus tertium*, éd. Brewer, p. 32, cité par R. DE VAUX, « Notes et textes sur l'arabisme latin aux confins des XII-XIII^e siècles », Paris, 1934 (*Bibliothèque thomiste*, n° 20), p. 58, n. 9.

tout) d'un approfondissement automatique de données en nombre croissant, mais devait répondre aussi à la lente transformation de la mentalité occidentale. Les disciples occidentaux d'Avicenne — et encore plus ceux d'Averroès (le philosophe arabe d'Espagne Ibn Roshd, mort en 1198) par la suite — eurent des difficultés avec les théologiens conservateurs, même quand ils intégraient le *stimulus* reçu de l'extérieur dans des synthèses du type de ce que E. Gilson a appelé l'augustinisme avicennisant. A plus forte raison quand certains allaient jusqu'à fonder un « avicennisme latin » (R. de Vaux) et d'autres un averroïsme. Cela devait les préparer à percevoir dans le monde musulman des clivages plus ou moins analogues. Bien des facteurs internes dans le monde occidental poussaient à nuancer les images et les attitudes reçues sur le monde musulman. Mais ce n'est pas à nous de les analyser.

Ce monde étranger n'intéressait pas seulement pour des raisons politiques et militaires ou dans une orientation idéologique ou savante. Il éveillait aussi bien des curiosités chez les esprits avides de récits curieux pimentés par l'exotisme. Là aussi, la multiplication des contacts, à la suite de la *Reconquista* espagnole, de la conquête de la Sicile musulmane et de l'établissement d'États latins en Orient, rendait des informations plus détaillées et plus nuancées nécessaires. Cela sans oblitérer les jugements simplistes sur l'Islam en tant que religion, ni même toujours les récits fabuleux transmis par la littérature distractive à grande diffusion. On apprenait quand même beaucoup de choses, en bonne partie exactes, sur la géographie du monde musulman, sur son climat, sur ses villes, sur son organisation, sur les plantes et les animaux, sur les productions agricoles et industrielles. On connut aussi bien des coutumes des Sarrasins et des Bédouins, plus tard des Tatars, c'est-à-dire des Mongols. Les Sarrasins portaient la barbe, y attachaient beaucoup de prix, prétaient serment par elle et étaient inconsolables de la perdre. Ils se coiffaient d'un turban qui les protégeait des coups dans la lutte. Ils croisaient leurs mains sur la poitrine en signe de respect. Ils mangeaient assis sur des nattes, enterraient leurs morts importants avec des joyaux et des objets somptueux, avec aussi une image de Mahomet (?). Les lois de l'hospitalité étaient sacrées pour eux et on était assuré de sa sécurité quand on avait mangé avec eux le pain et le sel. Ils respectaient les vieillards. Ils aimaient les couleurs criardes. On admirait leur richesse en or, en argent, en pierres précieuses, en belles étoffes, les palais de leurs souverains ornés d'or, d'argent, de marbre, agréablement de fon-

taines rafraîchissantes. Des oiseaux multicolores amenés de tout l'Orient s'y ébattaient et on pouvait, dans des ménageries, admirer toutes sortes d'animaux²⁸. Aux Sarrasins sont soumis les Bédouins nomades, adonnés au commerce et à l'élevage, sans logement fixe, mauvais soldats, évitant le combat et attendant de voir lequel des deux adversaires sera vaincu pour piller son camp²⁹.

Les mêmes motivations poussaient sur le plan historique aux premières tentatives sérieuses. Au XII^e siècle, Godefroi de Viterbe, secrétaire des empereurs allemands, insérait dans sa *Chronique universelle* un aperçu très bien informé sur la vie de Mahomet³⁰. Au début du siècle suivant, le cardinal Rodrigo Ximenez, archevêque de Tolède, rédigeait la première *Histoire des Arabes* occidentale, partant de Mahomet et des premiers califes, mais centrée essentiellement sur l'activité des Arabes en Espagne³¹.

On oublie souvent qu'une autre impulsion encore poussait à la connaissance du monde musulman. Il s'agit de la motivation économique, de la recherche du profit commercial. Le monde musulman était aussi un domaine économique et même d'une importance primordiale pour un grand nombre de marchands européens.

Les Occidentaux commercent d'abord avec l'Orient musulman par l'intermédiaire d'étrangers : Grecs et Syriens ou de semi-étrangers : les juifs. Mais, dès le VIII^e siècle, ce trafic est pris en main partiellement par des cités italiennes sous domination byzantine : Venise, Naples, Gaète, Amalfi, qui deviendront peu à peu indépendantes. Les Scandinaves aussi commencent à jouer un rôle important comme intermédiaires et leur conversion en fera des membres du monde chrétien d'Occident. Puis les autres peuples de ce monde chrétien entreront dans le circuit. Cela implique un minimum d'institutions communes qui rapprochent les deux monts : monnaies sarrasines en circulation ou imitées en Occident, types de contrats commerciaux³². Des Sarrasins, les marchands occidentaux ont d'abord connu et craint les pirates. Mais les Italiens en premier ont eu vite assez de force pour leur échapper ou leur répondre en attendant de devenir eux-mêmes les agresseurs.

28. Références ap. E. DREIBACH, *op. cit.*, p. 36 s., 67 s.

29. *Ibid.*, p. 40 s.

30. Cf. E. CERULLI, « Il libro della Scala » e la questione delle fonti arabo-spagnole della *Divina Commedia*, Cité du Vatican, 1949, p. 417 s.

31. Éditée par Thomas Erpenius, *Historia saracenicæ*, Lugduni Batavorum, 1625, à la suite de la Chronique d'al-Makin (Arabe chrétien).

32. Cf. A. UDOVICH, « At the origins of the Western Commenda : Islam, Israel, Byzantium », in *Spectulum*, vol. 37, 1962, p. 198-207.

Ils ont très vite mis le pied en pays sarrasin, quelquefois pour se livrer à des actes discutables comme le rapt des reliques de saint Marc à Alexandrie en 828 commis par les Vénitiens. Mais bien plus souvent, pourvus de passeports (*amân*), ils entrent directement en rapport avec leurs homologues musulmans ou chrétiens orientaux. Cela implique des contacts avec les douaniers, les fonctionnaires de rang inférieur, puis ceux d'une autorité de plus en plus éminente au fur et à mesure que le volume des échanges s'accroît et que la force occidentale s'affirme. Très tôt, le commerce impose des rapports à l'échelle gouvernementale. C'est à ce niveau que s'est située forcément, par exemple, l'alliance des cités campaniennes, principalement d'Amalfi, avec les Sarrasins au IX^e siècle, malgré les menaces et les offres du pape, malgré les lamentations de l'empereur Louis II pour qui Naples est devenue une seconde Palerme ou une seconde Mahdiyya³³. Il fallait de pareilles relations aux Amalfitains au début du XI^e siècle en Palestine pour restaurer à Jérusalem l'église Santa Maria de Latina détruite par le calife fâtimide Hâkim ou pour y tenir, chaque année le 14 septembre, un marché où chacun pouvait exposer sa marchandise contre paiement de deux pièces d'or³⁴. Ils devaient déjà avoir un quartier à Antioche avant la première Croisade. Naturellement ces rapports limités devinrent bien plus nombreux et importants après les Croisades. On sait comment ces comptoirs italiens se multiplièrent et jouèrent un rôle de plus en plus important.

Le monde musulman apparaissait à ces commerçants d'une zone sous-développée comme une source de produits de luxe, parfois venus de plus loin : papyrus, ivoire, tissus précieux, épices, quelquefois déjà de produits de grande consommation comme l'huile d'olive. C'était aussi un marché pour des « matières premières » ou produits bruts européens comme le bois, le fer et d'autres métaux, la poix, les esclaves, les fourrures. Peu à peu les relations se renversèrent, l'Europe exportant des produits manufacturés comme les épées scandinaves et surtout les tissus en quantité croissante³⁵.

Bien évidemment, si attachés à leur foi chrétienne qu'aient pu

33. A. SCHAUBE, *Handelsgeschichte der romanischen Völker des Mittelmeergebietes bis zum Ende der Kreuzzüge*, Munich et Berlin, 1906, p. 30 s.

34. *Ibid.*, p. 36.

35. Je suis l'admirable synthèse de R.-S. LOPEZ, « L'importanza del mondo islamico nella vita economica europea », in *L'occidente e l'Islam nell'alto Medioevo*, t. I, p. 433-460.

être les marchands européens en relations d'affaires avec le monde musulman, ils ne pouvaient partager les idées sommaires qu'on se faisait de ce monde dans d'autres milieux d'Europe. Nous avons des témoignages sporadiques, mais significatifs de relations amicales entre commerçants chrétiens et musulmans³⁶. L'impression générale d'un des meilleurs connaisseurs de ces problèmes, Roberto Lopez, est que « les deux communautés ne s'aimaient pas, mais ne se méprisaient pas non plus comme les anciens Grecs et Romains avaient méprisé les barbares ou les chrétiens triomphants les païens ». La « silencieuse complicité » des commerçants faisait surgir une estime réciproque³⁷.

Cette estime pouvait naître aussi dans un tout autre contexte, au milieu des combats entre croisés et Sarrasins en Orient. Malgré toutes les haines, on savait reconnaître à l'occasion chez l'ennemi les valeurs que l'idéologie de la chevalerie avait apprises à exalter. Un croisé italien anonyme, qui rédigea immédiatement ses impressions au cours de la première Croisade, admire très fort le courage, la sagacité et les dons guerriers des Turcs à la bataille de Dorylée à laquelle il participa en 1097. D'après lui, ceux-ci partagent cette estime, « se disent de la race des Francs et prétendent que nul, à part les Francs et eux, n'a le droit de se dire chevalier ». Avec le sentiment de la hardiesse qu'il y a à écrire de telles paroles (*veritatem dicam quam nemo audebit prohibere* « je dirai la vérité et nul ne pourra oser l'écarter »), il expose que, si seulement ils avaient « gardé fermement la foi du Christ³⁸ », « on ne trouverait personne qui puisse leur être égal en puissance, en courage, en science de la guerre³⁹ ». Un siècle plus tard, le grand adversaire Saladin (le sultan Salâh al-dîn, 1138-1193) excitait une admiration débordante chez les Occidentaux. Il avait mené la guerre avec humanité et de façon chevaleresque, bien peu payé de retour

36. A. SCHAUBE, *op. cit.*, p. 33, 296 s. Cf. J. LE GOFF, *Marchands et banquiers du Moyen Âge*, Paris, 1956, p. 75.

37. R.-S. LOPEZ, *op. cit.*, p. 460.

38. *Si in fide Christi et Christianitate sancta semper firmi fuisset...* R. GROSSMATT, *Histoire des Croisades*, Paris, 1934-1936, tome I, p. 36, n. 1, s'interroge sur le sens de cette référence. Comment le croisé aurait-il su que les ancêtres des Seldjouks avaient penché vers le nestorianisme ? Ne s'agirait-il pas plutôt de l'idée vague que tout le domaine de l'Islam avait jadis appartenu à la chrétienté et que, par conséquent, tous ceux qui n'étaient pas de purs Arabes de souche devaient être des descendants de renégats ?

39. *Histoire anonyme de la première Croisade*, éditée et traduite par Louis Bréhier, Paris, 1924 (« Les Classiques de l'histoire de France au Moyen Âge »), p. 50-53.

par les croisés d'ailleurs, notamment par Richard Cœur de Lion. Au siège d'Acce (1189-1191), dans les intervalles des combats, on voyait les adversaires fraterniser, danser, chanter et jouer de concert, sans parler des femmes libres d'Europe venues reconforter les croisés et dont certains musulmans partageaient les faveurs également⁴⁰. Dans cette atmosphère devaient prendre racine les récits qui, après une époque plutôt défavorable au sultan ayyoubide (il s'agit de récits originaires sans doute du milieu chrétien du Levant qui manifestent une bonne connaissance des conditions de la région), prolifèrent à la gloire de celui-ci. Au XIV^e siècle, on en était venu à écrire sur lui en Flandre un immense poème représentant tous les épisodes accumulés autour de lui par les fabulations précédentes.

On racontait comment, déguisé en âne⁽¹⁾, il avait pris Le Caire, on détaillait sa conduite chevaleresque à maintes occasions. Il serait parti en voyage en France, passant par Rome où l'audition des confessions au pape des chevaliers français qui l'accompagnaient ne l'avait pas particulièrement édifié; il remarque aussi à Paris que, si la cour donne à manger à douze pauvres en souvenir des apôtres, on prend soin de ne leur donner que des restes⁴¹. La reine de France, femme de Philippe Auguste, en tombe amoureux et leurs amours se poursuivent sous le couvert de conversations théologiques. Un si parfait chevalier doit évidemment être rattaché au christianisme. On lui donne pour mère une comtesse de Ponthieu jetée en Egypte par une tempête et aussi on raconte qu'il s'est converti sur son lit de mort⁴². On lui attribuait aussi d'avoir séduit Aliénor d'Aquitaine, venue en Palestine une vingtaine d'années avant son règne⁴³! On donna son nom à maints enfants dont les descendants figurent en nombre sur nos annuaires téléphoniques.

40. Cf. R. GROSSSET, *op. cit.*, t. III, Paris, 1936, p. 28 s.

41. Dès la seconde moitié du XIII^e siècle, le *Novellino* donne en modèle « Saladin... soldano, nobilissimo signore, prode e largo » « Saladin... sultan, très noble seigneur, preux et généreux » qui fait la leçon aux chrétiens au cours d'une trêve et, écarté de leur dédain des pauvres et de leur irrévérence pour leur propre religion, reprend les armes, alors qu'il se fût fait chrétien autrement; § XXV, éd. E. Sicardi, Strasbourg, s.d., p. 52 s. L'histoire est plus ancienne d'ailleurs.

42. S. DUPARC-QUOC, *Le Cycle de la Croisade*, Paris, 1955, p. 128-130. Cf. G. PARIS, « La légende de Saladin » (*Journal des savants*, 1893, p. 284 s., 364 s., 428 s., 486 s., et édition à part, Paris, 1893); N. DANIEL, *Islam and the West*, p. 199 s.; *Saladin, suite et fin du deuxième Cycle de la Croisade*, éd. critique par Larry S. CRIST, Genève et Paris, 1972 (« Textes littéraires français », n° 185).

43. G. PARIS, *op. cit.*, p. 34. Cf. aussi G. PARIS, *La Littérature française au Moyen Âge*, 5^e éd., Paris, 1913, § 87 s.

De même, de grands musulmans, Zengi, Qilidj Arslân, furent supposés d'origine chrétienne et plus tard on attribua à Thomas Becket (mort en 1170) une mère sarrasine⁴⁴. Effectivement, d'ailleurs, des projets matrimoniaux avaient été ébauchés entre monarques européens et musulmans⁴⁵.

2. Croissance et déclin d'une vision moins polémique

L'accumulation de connaissances exactes sur l'Islam et ses origines ainsi que sur les peuples musulmans, les rapports pratiques multipliés aussi bien dans le domaine politique que dans celui du commerce, l'estime réciproque qui en naissait dans certains cas, la grande appréciation de doctrines scientifiques ou philosophiques dont la source était implantée en terre d'Islam, tout cela, s'ajoutant à la lente évolution interne de la mentalité occidentale, amenait à changer peu à peu l'angle sous lequel on voyait ce monde étranger.

Mais le facteur essentiel dans cette évolution était la transformation du monde latin. Le christianisme avait été un mouvement idéologique triomphant⁴⁶, utilisant dans son triomphe la structure de l'État romain pour se donner un centre double de direction, idéologique et politique. L'unité idéologique demeurait (pour la partie latine de la chrétienté) tandis que s'écroulait l'unité politique, reconstruite momentanément et partiellement par Charlemagne. Le mouvement pour la suprématie papale, lié à l'expédition commune en Terre sainte décidée au concile de Clermont, avait rétabli une certaine unité autour d'un projet commun sans centre politique spécifique et indépendant. Les facteurs politiques centrifuges avaient vite réaffirmé leur force, jusque dans ce domaine des expéditions orientales marquées du sceau de l'unité idéologique.

44. Cf. D. C. MUNRO, « The Western Attitude toward Islam during the Period of the Crusades » (*Speculum*, 6, 1931, p. 329-343), p. 339.

45. *Ibid.*; cf. R. GROSSSET, *op. cit.*, III, p. 83 s.

46. Sur ce concept, cf. Maxime RODINSON, « Problématique de l'étude des rapports entre Islam et communisme » (*Colloque sur la sociologie musulmane, Actes, 11-14 septembre 1961*, Bruxelles, s.d., p. 119-149); reproduit et nuancé dans *Marxisme et monde musulman*, Paris, Seuil, 1972, p. 130 s.; « Sociologie marxiste et idéologie marxiste », in *Diogenes*, n° 64, 1968, p. 70-104, et dans *Marx et la pensée scientifique contemporaine...*, La Haye-Paris, Mouton, 1969, p. 67-92.

Les monarchies se développaient, donnant des cadres à des sentiments nationaux dont on voit poindre progressivement des manifestations de plus en plus affirmées. Les discordances internes gagnaient peu à peu, au détriment de l'unité idéologique qui se réduisait très lentement au pur domaine du spirituel. Quand un mouvement idéologique unifié à l'origine sur le plan de la direction politique (nous le voyons nettement aujourd'hui en Europe de l'Est et surtout en Chine) est déchiré par les tensions internes, on en vient lentement à approcher du seuil où le conflit avec l'ennemi idéologique apparaît à beaucoup d'adeptes moins important que les luttes entre fidèles d'une même foi, surtout quand un élément idéologique d'abord secondaire — dans les deux cas, la conscience pré nationale ou nationale — vient les renforcer.

De la vision polémique brutale, de la « diabolisation » manichéenne de l'ennemi politico-idéologique, on passait doucement à des conceptions plus nuancées — tout au moins dans certains cercles, car l'image implantée dans les esprits au haut Moyen Âge et répandue par la littérature à grande diffusion continuait d'influencer les masses d'esprits simples. On n'en était certes pas parvenu encore à la conception de la relativité des idéologies, sauf dans des cas peu nombreux comme celui de l'empereur islamophile et arabisant, Frédéric II de Hohenstaufen (1194-1250), discutant en arabe de philosophie et de logique, de médecine et de mathématiques avec des musulmans, influencé par les moeurs musulmanes, implantant à Lucera, en Italie, une colonie sarrazine à son service avec une mosquée et tous les agréments de la vie à l'orientale⁴⁷. On connaît l'histoire de l'étonnante « croisade » de l'empereur excommunié, ses tractations avec le sultan al-Malik al-Kāmil, son amitié avec l'émir Fakhr ad-dīn ibn ash-Shaykh, le pacte de 1229 par lequel le sultan restituait au royaume franc divers territoires et en premier lieu les villes saintes de Jérusalem, Bethléem, Nazareth, avec continuation du culte musulman à la Qubbat as-Sakhra⁴⁸, la mosquée très sainte élevée sur l'emplacement de l'ancien Temple de Salomon et d'Hérode.

Le pape Grégoire IX, excommuniant Frédéric II en 1239, l'accuse, entre autres méfaits et à côté de manifestations d'islamo-

philie, d'avoir affirmé que l'univers avait été trompé par trois imposteurs : Moïse, Jésus et Mahomet. L'accusation peut être fautive, comme le prétendit l'empereur, mais elle prouve au moins que ce thème, qui semble avoir eu son origine dans le monde musulman, était répandu à l'époque en Europe chrétienne. D'ailleurs, on aurait accusé un chanoine de Tournai, peu avant Frédéric II, d'avoir proféré le même blasphème⁴⁹.

Quand, à diverses reprises, des musulmans sont donnés en exemple à des chrétiens pour leur piété dans l'exercice de leur culte ou pour leurs vertus pratiques⁵⁰, cela peut être une astuce de moraliste ou une pointe qui s'insère dans le courant anticlérical médiéval bien connu, mais cela de toute façon renforce la tendance à voir dans les musulmans des hommes comme les autres, qui adorent Dieu à leur façon, même si c'est dans une direction erronée.

À l'époque même de Frédéric II, on voit cette attitude illustrée au maximum dans l'œuvre du trouvère bavarois, Wolfram d'Eschenbach (1170-1220?). Dans son *Willehalm*, il démarque une chanson de geste française sur la prise d'Orange. Mais la lutte entre Sarrazins et Francs, également pourvus de vertus chevaleresques, est marquée par un effort de compréhension et la belle musulmane Arabele (Orable) devenue chrétienne sous le nom de Gyburg (Gülbουργ) lance un appel à la tolérance. Le poète commente : « N'est-ce pas péché d'assommer comme du bétail des gens qui n'ont jamais entendu parler du christianisme ? Je dirais même un grand péché, car tous les hommes qui parlent les soixante-douze langues sont des créatures de Dieu. » Le *Parzival* de Wolfram transforme de même l'atmosphère de son modèle Chrétien de Troyes. Ici nous voyons le père de Parzival, Gahmuret partir pour l'Orient mais nullement dans le cadre de la croisade. Il se met au contraire au service du baruc (*imbārak*, « béni » ?) de Bagdad (Baldag) qui est, Wolfram le sait, le chef spirituel, le pape des musulmans. « Il reçut la vie en Anjou, il la perdit devant Bagdad pour le baruc⁵¹. » Il

47. Cf. E. KANTOROWICZ, *Kaiser Friedrich der Zweite*, Berlin, 1927-1931, réimpr. Düsseldorf et Munich, 1963, t. I, p. 122, 170 s., 321 s., etc. On peut maintenant consulter une traduction française de cette œuvre capitale : *L'Empereur Frédéric II*, Paris, Gallimard, 1987.

48. *Ibid.*, p. 154 s.; cf. R. GROSSSET, *op. cit.*, III, p. 271 s.

49. Cf. E. KANTOROWICZ, *op. cit.*, p. 455; L. MASSIGNON, « La légende de *tribus impostoribus* et ses origines islamiques », in *Revue de l'histoire des religions*, vol. 82, 1920, p. 74-78; réimprimé dans L. MASSIGNON, *Opera Minora*, t. I, Beyrouth, 1963, p. 82-85; R. W. SOUTHERN, *op. cit.*, p. 75, n. 16. Le pendant positif de l'histoire des trois imposteurs est celle des trois anneaux (les trois religions) donnés par un père à ses trois fils sans qu'on puisse savoir lequel est l'authentique, le précieux. Elle se trouve dans le *Novellino* (seconde moitié du XIII^e siècle) ou Frédéric II et Saladin sont tant exaltés, chap. LXXXIII, éd. E. Steardi, p. 94 s.; et, à travers Boccace, *Décameron*, I, 3, attendra Lessing, *Nathan der Weise*, 1779.

50. Cf. N. DANIEL, *Islam and the West*, p. 195 s. et passim.

51. Wolfram d'ESCHENBACH, *Parzival*, strophe 108, trad. M. Wilmoite, Paris, Renaissance du Livre, 1933 (coll. « Les cent chefs-d'œuvre étrangers »).

est inhumé dans la capitale de l'islam, aux frais du baruc, dans une tombe somptueuse où les Sarrasins le vénèrent et le pleurent. Le chevaleresque Sarrasin Feirefliz est, par suite des succès amoureux de Gahmuret, le demi-frère de Parzival. On s'est perdu en conjectures, parfois fort audacieuses, sur les sources orientales de Wolfram. Quoi qu'il en soit de celles-ci, il faut constater que notre auteur retranscrit assez correctement les noms arabes des planètes⁵², qu'il prétend avoir pour source principale un manuscrit musulman découvert à Tolède par l'énigmatique Kyô⁵³, remontant au magicien-astrologue Flegétanis (*al-falak ath-thâni*, « la seconde sphère céleste » ?), d'origine mi-juive mi-musulmane. Il est frappant de constater que le couronnement peut-être de la légende médiévale du Graal, un des sommets de l'expression littéraire de l'esprit médiéval chrétien, avec ses sources celtiques bien connues, est une épopée encombrée d'éléments musulmans, imprégnée de tendances gnostiques et manichéennes originaires du monde oriental. Wolfram, bon chrétien apparemment, n'en prêche pas moins l'absence de haine à l'égard des païens (musulmans) qui ne sont tels que parce qu'ils n'ont pas eu l'occasion d'avoir connaissance du message du Christ⁵⁴.

L'évolution dans ce sens fut accentuée, d'une part par le danger mongol et par la découverte du monde païen au-delà de l'islam, d'autre part par le déchaînement des divisions idéologiques dans le monde chrétien sur le plan même du spirituel, de la doctrine universaliste et non plus seulement sur celui des conflits entre unités politiques, dont le processus d'idéologisation en exaltation des valeurs ethniques, prénationales ou nationales était encore très peu avancé.

L'invasion mongole du XIII^e siècle fut appréhendée en partie selon les schèmes manichéens de la vision polémique antérieure. Beaucoup y virent seulement une attaque puissante contre le monde musulman, le prenant à revers d'une façon inespérée, donnant l'espoir d'en venir à bout définitivement. Les données exactes sur la force du nestorianisme en Asie centrale, sur les sympathies de certains chefs mongols pour le christianisme, sur le rôle

de quelques chrétiens dans l'État ou l'armée des Mongols furent souvent majorées, notamment grâce à la fable du prêtre Jean. On connaît l'histoire des contacts diplomatiques visant à une coalition militaire latino-mongole contre l'islam.

Mais aussi on comprit vite que les Mongols n'étaient pas chrétiens, que leur appui à la cause chrétienne n'était pas assuré, qu'il faudrait le gagner difficilement et le conserver. Ils avaient cruellement asservi des nations chrétiennes et avaient l'intention de conquérir la terre entière, « de dévaster l'ensemble de nos territoires et de réduire nos peuples en esclavage », comme en avertit Jean du Plan Carpin après son ambassade de 1245-1247. Il est persuadé qu'ils anéantiront le culte chrétien s'ils sont victorieux⁵⁵. Bref, le danger de ce côté lui apparaît bien plus grand que celui de l'islam. Cette force païenne immense, politique et militaire, compliquait singulièrement tous les problèmes. « Païennisme » pouvait plus difficilement demeurer un mot synonyme d'islam. Avec les connaissances accrues sur le monde de l'Asie centrale et orientale qu'apporteraient les ambassadeurs et les commerçants, le schéma bipartite du monde devait s'assouplir, suggérant un plus grand relativisme dans la vision idéologique. Les chrétiens ne formaient plus la moitié ou les deux tiers de la population mondiale, le reste étant substantiellement composé de musulmans, mais le dixième ou peut-être le centième d'une humanité bigarrée⁵⁶. Le sentiment d'une communauté de pensée avec l'islam sur la base du monothéisme, apparue auparavant de temps à autre de façon fugace, se renforçait. En 1254, devant le grand khan, Guillaume de Rubroek, envoyé de saint Louis, soutenait une controverse avec nestoriens, musulmans et bouddhistes, faisant alliance contre ceux-ci avec les deux premiers.

Le courant de compréhension plus grande envers l'idéologie musulmane qui résultait de ces circonstances devait durer assez peu. Roger Bacon (vers 1214-1294), puis Raymond Lulle (vers 1235-1316) parlaient de remplacer l'effort militaire par l'effort missionnaire fondé sur l'étude approfondie de la doctrine et sur l'apprentissage des langues. Bacon prenait en considération l'apport positif de l'islam dans l'économie du plan divin de la révélation comme ont recommencé à le faire, il y a peu, les plus

52. Wolfram d'ESCHENBACH, *op. cit.*, str. 782.

53. *Ibid.*, str. 453.

54. Cf. H. GOETZ, « Der Orient der Kreuzzüge in Wolframs *Parzival* », in *Archiv für Kulturgeschichte*, vol. 49, H. 1, p. 1-42; M. PLESSNER, « Orientalistische Bemerkungen zu religionshistorischen Deutungen von Wolframs *Parzival* », in *Medium Aevum*, vol. 36, 1967, p. 253-266.

55. Jean du PLAN CARPIN, *Historia mongolorum*, chap. 8, trad. française par C. Schmitt, Paris, Editions franciscaines, 1961, p. 90 s.

56. Cf. R. W. SOUTHERN, *op. cit.*, p. 42 s.

avancés des catholiques sur la voie de l'occuménisme⁵⁷. Il s'agissait toujours de combattre l'islam, certes, mais un approfondissement de sa connaissance ne pouvait que mener à plus d'objectivité et, à longue échéance, à plus de relativisme. Au début du XIV^e siècle, Dante exemple de l'enfer et place dans les limbes Avicenne, Averroès et Saladin, seuls parmi les modernes à côté des héros et des sages de l'Antiquité⁵⁸. Le concile de Vienne en 1312 entérine les idées de Bacon et de Lulle sur l'apprentissage des langues et notamment de l'arabe.

Mais il était trop tard. La chute d'Acre en 1291 mettait fin définitivement aux espoirs fondés sur les croisades. Depuis longtemps la lutte contre l'infidèle en Orient ne parvenait plus à mobiliser l'Occident. Les projets politiques nationaux remplaçaient définitivement le plan d'expansion de l'Europe chrétienne unie. En Espagne, seule, la *Reconquista* continuait, mais s'intégrait dans un projet national du même type. D'ailleurs, depuis le milieu du XIII^e siècle, les États musulmans n'y représentaient plus un danger. La politique à suivre à leur égard n'était plus qu'un problème secondaire. La tolérance plus ou moins pratiquée à l'égard des sujets musulmans (et juifs) des États chrétiens était un phénomène particulier à l'Espagne, exotique et qui ne devait pas se prolonger très longtemps.

L'Europe latine, tournée vers ses luttes internes, progressant sur le plan culturel, n'accordait plus à l'islam une importance primordiale sur le plan idéologique. Elle s'en désintéressait. Les luttes idéologiques internes elles-mêmes devenaient capitales. Pour John Wycliffe (vers 1320-1384), c'est la réforme de l'Église qui prime et le ressourcement du christianisme suffira à causer le dépérissement de l'islam. Les vices reprochés à l'islam se retrouvent aussi bien dans le christianisme latin, l'Église est musulmane. Les Grecs, les juifs, les musulmans ne sont pas plus loin du salut que bien des chrétiens occidentaux⁵⁹. Cette dernière opinion se répand tout comme le bon mot sur les trois imposteurs⁶⁰.

Du point de vue intellectuel, les grands auteurs musulmans dont la découverte avait été un élément novateur sont en voie d'être assimilés, englobés dans la culture commune. On copiera, on imprimera,

57. R. W. SOUTHERN, *op. cit.*, p. 52 s.

58. DANTE, *Inferno*, IV, 129, 143 s.

59. Cf. R. W. SOUTHERN, *op. cit.*, p. 77 s.

60. *Ibid.*, p. 75 s.

mera, on commentera, on étudiera pour des siècles Avicenne, Averroès et Algazel pour la philosophie, Avicenne, Haly ('Alī Ibn 'Abbās) et Rhazès (avec le médecin arabe chrétien Ibn Masāwayh appelé Mesuē) pour la médecine et d'autres manuels pour d'autres sciences. C'est bien un médecin modèle que Geoffrey Chaucer (mort en 1400 — qui compila aussi un *Treatise on the Astrolabe* d'après les versions latines de l'Arabe Māshā' Allāh) aurait rencontré vers 1390 à Tabard Inn en partance pour le pèlerinage de Canterbury. Cet homme était peu savant sur la Bible mais :

*Wel knew he the olde Esculapius,
And Deyscorides, and eek Rufus
Olde Ypocras, Haly and Gaben,
Serapion, Rasis, and Aviceen,
Averrois, Damascien and Constantyn,
Bernard, and Galesden, and
Gilbertyn*⁶¹.

Mais, les Arabes devenus des classiques aux côtés des Grecs, la Renaissance leur préférera ces derniers. Les traductions du grec à travers l'arabe deviendront le symbole de la falsification de l'Antiquité par l'esprit « gothique » des médiévaux. La novation consistera à remonter à la source. Le terme d'*arabisme* deviendra péjoratif⁶². Le mépris pour l'âge barbare contre lequel il fallait réagir s'étendait ainsi à tout ce qui est arabe. Pétrarque (1304-1374) exprime avec vigueur son dégoût pour le style des poètes arabes qu'il ne connaissait sans doute pas⁶³.

Cela n'empêchait nullement les emprunts culturels à l'Orient musulman d'être plus nombreux que jamais, les emprunts littéraires de se multiplier, grâce sans aucun doute aux relations commerciales qui devenaient bien plus régulières et bien plus étroites. Mais, sur le plan théorique, la préoccupation qu'on avait eue de connaître,

61. *Canterbury Tales, Prologue*, 429-434 : « Il connaissait bien le vieil Esculape — et Dioscoride, et aussi Rufus, — le vieil Hippocrate, Haly et Galien ; — Sérapion, Rhazès et Avicenne ; — Averroès, Damascène et Constantin ; — Bernard et Galsiden et Gilbertin. » Trad. L. Cazamian (Paris, Aubier-Montaigne, 1942).

62. Cf. H. SCHREPPERS, *Ideologie und Historiographie des Arabismus*, Wiesbaden, 1961.

63. PETRARQUE, *Serilia*, XII, Ep. 2 (*Opera*, éd. Bâle, 1581, p. 913). Cf. E. CERULLI, « Petrarca e gli Arabi », in *Studi in Onore di A. Schiavini, Rivista di cultura classica e medioevale*, vol. 7, 1965, p. 331-336.

tre et de comprendre l'idéologie musulmane, dans certains milieux au moins, faisait place à l'indifférence.

3. La coexistence rapprochée : l'ennemi devient un partenaire

La croissance de l'Empire ottoman à partir de la fin du XIV^e siècle, aux dépens de l'Empire balkanique chrétien, révéla un moment l'intérêt pour la religion musulmane dans des cercles théologiques. Alors que l'esprit de croisade s'avérait difficile à ressusciter dans l'état de dissolution où se trouvait le concept même de chrétienté, des théologiens étaient poussés à rechercher si la lutte militaire était vraiment efficace, si l'effort missionnaire pacifique lui-même était suffisant ou s'il était utile sous sa forme habituelle, si un rapprochement ne pouvait se faire entre porteurs d'un message commun substantiellement identique. C'est le « moment de la vision » dont parle R. W. Southern qui se situe significativement autour de la date de la chute de Constantinople, entre 1450 et 1460. Jean de Ségovie (vers 1400-1458) fait le projet en 1454 d'une série de conférences avec les *fiqahâ* (clercs) musulmans. Cette méthode serait utile, affirme-t-il, même si le résultat n'en est pas la conversion des interlocuteurs. Il entreprit une traduction du Coran (perdue) qui devait éviter la faute des traductions clunisiennes : transformer le sens premier par adaptation aux concepts latins. Jean de Ségovie recueillit la désapprobation (en pratique) de Jean Germain, évêque de Chalon-sur-Saône (env. 1400-1461), intégriste, partisan de la riposte militaire, de la renaissance de l'esprit de croisade. Mais il eut l'accord de Nicolas de Cuse (1401-1464) qui envisagea les moyens pratiques de réaliser ses plans et s'essaya dans sa *Critica Alchoran* (1460) à une étude philologique et historique précise du Coran. Jean de Ségovie inspira aussi partiellement la lettre de Pie II à Mahomet II (1460), chef-d'œuvre de dialectique habile, s'essayant à la persuasion intellectuelle, mais œuvre d'homme politique, au fond manoeuvre dépourvue de sincérité⁶⁴.

Les Turcs ottomans représentaient un danger considérable. Mais, dans l'atmosphère nouvelle du XV^e siècle, on y voyait plus un danger temporel ou culturel qu'un danger idéologique. Ceux-mêmes qui parurent défendre la chrétienté étaient souvent mus par

l'idéal chevaleresque plus que par le zèle religieux. Beaucoup d'esprits, certes, rêvaient encore à la croisade, à une reconquête des territoires musulmans, surtout de ceux récemment pris aux chrétiens comme les Balkans où on pensait pouvoir compter sur un soulèvement général contre le Turc⁶⁵. Mais les circonstances contraignirent à la défensive. Et jamais l'expansion du christianisme ne parut mériter aux yeux des princes qu'ils y sacrifassent leurs intérêts politiques, éventuellement nationaux, ni aux yeux des masses une mobilisation comme on en avait vu auparavant. Henri VIII le disait clairement à l'ambassadeur vénitien en 1516⁶⁶. Dès lors, l'Empire ottoman devenait pour les réalistes une puissance comme une autre et même, de par ses conquêtes, une puissance européenne, beaucoup plus proche que n'avait été depuis longtemps aucune puissance musulmane, avec laquelle par conséquent il était impérieux d'avoir des rapports politiques. L'alliance, la neutralité, la guerre dépendraient de facteurs politiques dégagés de l'idéologie religieuse. Si celle-ci restait une foi très fidèlement conservée dans le fond des cœurs, on pensait pouvoir la mettre entre parenthèses (provisoirement croyait-on !) pour des opérations politiques⁶⁷.

On commença à voir en Europe des ambassadeurs ottomans séjourner pendant de longues périodes. Ainsi à Venise. On traita avec le Turc. Alors que le chimérique Charles VIII croyait conquérir l'Italie comme base pour une croisade, pour la reconquête de Constantinople et de Jérusalem, la papauté recevait de 1490 à 1494 une redevenance annuelle du sultan ottoman Bayezid II pour renouer son frère et rival Djem. Le pape Alexandre VI Borghia reçut en grande solennité à Rome en 1493 l'ambassadeur du Grand Turc au sein du Consistoire secret, entouré de cardinaux, d'évêques et d'ambassadeurs européens. Nous pouvons lire dans Commynes cette phrase étonnante pour un esprit médiéval : « Le Turc... leur envoya incontinent [aux Vénitiens] ambassadeur... qui, à la requeste du pape, les menassoit s'ils ne se desclarioient contre le roy [de France] 67. » Et, en effet, le pape envoya en 1494 au

65. Cf. par exemple, Philippe DE COMMYNES, *Mémoires* VII, 17, in *Historiens et chroniqueurs du Moyen Âge*, éd. A. Pauphilet et E. Pognon, 2^e éd., Paris, 1958 (Bibliothèque de la Pléiade, n° 48), p. 1345; éd. savante J. Calmette et G. Durville, Paris, 1924-1925, t. III, p. 103.

66. Cf. J. R. HALE, in *The Cambridge Modern History*, vol. I, *The Renaissance*, Cambridge, 1957, p. 264.

67. Philippe DE COMMYNES, *Mémoires*, VII, 19 (Bibliothèque de la Pléiade, p. 1351; édition savante, t. III, p. 116). Le problème de Djem a été repris récemment par Nicolas Vain dont la thèse le concernant (1982), augmentée, va être publiée par l'Institut français d'Istanbul.

sultan une lettre dont nous avons le texte, lui dénonçant les projets de croisade de Charles VIII, lui demandant de faire intervenir les Vénitiens contre lui, l'avertissant seulement de s'abstenir « pendant un certain temps » d'attaquer la Hongrie ou d'autres pays chrétiens, ce qui le mettrait dans une situation délicate. En revanche, Bayezid lui recommanda d'élever Nicolas Cibo au cardinalat et avant tout de faire mourir Djem, moyennant versement de 300 000 ducats et promesse sur le Coran de ne nuire en rien aux chrétiens⁶⁸. L'accord semble bien avoir été observé⁶⁹. Deux ans plus tard, Milan, Ferrare, Mantoue et Florence se mirent d'accord pour payer les Turcs afin d'attaquer Venise⁷⁰. Deux ans plus tard encore, Venise et la France se préparant à attaquer Milan, Ludovic le More, duc de Milan et d'autres princes italiens avertissent Bayezid que la prise de Milan ne serait qu'un premier pas vers la croisade. Sur quoi, le sultan déclara la guerre à Venise⁷¹.

68. J. BURCKHARD, *Diarium*, éd. E. Celani, 1907-1913, I, 547 s.; éd. Thasme, 1883-1885, II, 202 s.; trad. fr. J. Turmel, Paris, Rieder, 1932, p. 175 s.

69. Cf. J. TURMEL, note à sa traduction de J. BURCKHARD, p. 222.

70. J. R. HALE, *op. cit.*, p. 265.

71. V. J. PARRY, in *The Cambridge Modern History*, I, p. 403.

Les bons rapports de Milan avec les Turcs étaient alors traditionnels, cimentés par l'opposition commune à Venise, encore vivés lorsque la cité lombarde dominait Gênes, rivale constante de la Sérénissime. Un siècle plus tôt, ces relations ont même eu des répercussions sur la politique intérieure française. Le duc Jean-Galeas Visconti (1385-1402), arrière-grand-père de Ludovic, et le sultan Bayezid I^{er} (Bajazet) « s'entr'aident moult fort l'un l'autre, combien que onques ne se soient entrevus », écrit un contemporain (*Relation de la croisade de Nicopolis*, ap. FROISSART, *Chroniques*, éd. J. Kerwyn de Lettenhove, Bruxelles, 1867-1877, t. XV, p. 492). On sait aussi que le duc est renseigné sur les affaires de la cour de France par sa fille Valentine, mariée à Louis d'Orléans, frère du roi Charles VI. Quand les « croisades » dirigées par Jean, comte de Nevers, sont battus par le sultan à Nicopolis en 1396, Bayezid libère le chevalier bourguignon Jacques de Heilly pour porter la nouvelle de sa victoire et ses exigences de rançon à Paris, mais il lui ordonne de passer par Milan saluer Jean-Galeas. Le duc de Bourgogne, père du comte, fait porter par deux fois des lettres au duc de Milan pour qu'il recommande son fils à la bienveillance du sultan (J. DELAVILLE LE ROUX, *La France en Orient au XIV^e siècle*, Paris, 1886, I, p. 291, 301, 304). Cela n'empêche pas le comte, le futur duc Jean sans Peur, de soupçonner les informations de Valentine d'Orléans, à travers Milan, d'avoir contribué à la défaite. Libéré après neuf terribles mois dans les geôles turques, ayant vu souffrir et mourir ses compagnons, il rentre plein de rancune. Cela s'ajoute à bien d'autres motifs, pour aboutir à cette haine féroce qui lui fit ordonner d'assassiner Louis d'Orléans le soir du 23 novembre 1407, rue Vieille-du-Temple à Paris (cf. FROISSART, *op. cit.*, XV, p. 354; J. D'AVOUR, *La Querelle des Armagnacs et des Bourguignons*, Paris, Gallimard, 1943, p. 43 ss.). Deux décennies plus tard, les rapports sont non moins étroits entre le duc Philippe-Marie (1412-1447), fils de Jean-Galeas, et le sultan Mourad II (1421-1451), petit-fils de Bayezid. Ils se traitent de « frère » et échangent des présents. A un ambassadeur de Milan qui veut le pousser, toujours dans une visée anti-venitienne, à la paix et à de vastes concessions territoriales en faveur de l'empereur d'Allemagne et roi de

Quelques décennies plus tard, alors que Soliman le Magnifique conquérait la Hongrie et était près de faire de la Méditerranée un lac turc, François I^{er} contractait avec lui une alliance active et ils combinaient leurs mouvements militaires contre Charles Quint (1535). Encore prenait-il des précautions idéologiques pour se défendre du point de vue de la doctrine chrétienne. Mais, en 1588, Elisabeth d'Angleterre dénonce au sultan le roi d'Espagne comme un chef des idolâtres. L'alliance est cette fois proposée sur le plan idéologique lui-même : monothéistes stricts contre catholiques aux multiples cultes suspects⁷².

Le fait est significatif même en tenant compte du manque de sincérité de la reine vierge. Des tractations semblables à celles du XV^e et du XVI^e siècle avaient eu lieu en Orient du temps des États croisés. Mais c'était là de la politique coloniale. Il était tout différent que ces choses se passent au cœur de l'Europe. En Italie, non seulement tous les États un peu importants avaient un jour ou l'autre conspiré avec les Turcs contre leurs rivaux, mais encore des populations entières menaçaient des gouvernements oppressifs d'accueillir de bonne grâce une éventuelle invasion turque comme avait fait une partie des chrétiens balkaniques⁷³.

Les Turcs étaient donc intégrés dans le concert européen au niveau politique. Ce n'est pas dire qu'ils l'étaient de toutes les façons. Naturellement, l'élément de contradiction idéologique, l'hostilité religieuse, ne disparaissait pas, loin de là. Comme l'a montré Norman Daniel, les traits essentiels de l'image de la foi musulmane qu'on s'était forgée au Moyen Âge, image polémique et apologetique, en bonne partie méprisante et incompréhensive, se continuaient sans changement. Pourtant l'intensité des haines religieuses au sein du christianisme même faisait apparaître l'islam comme un cas moins extraordinaire et moins repoussant. Au

Hongrie, Sigismond, Mourad répond publiquement, en 1433, que c'est déjà bien assez que « pour amour de luy, il avoit souvent différé de faire grans conquestes sur le royaume de Hongrie ». Pourtant, peu après, il arrête la guerre en Transylvanie et envoie à Sigismond une ambassade pacifique avec de riches présents le féliciter de son couronnement à Rome en 1433; cf. BERTRANDO DELLA BROQUERRE, *Le Voyage d'Outremer*, éd. Ch. Schéfer, Paris, 1892, p. 191-196; G. ROMANO, « Filippo Maria Visconti e i Turchi », *Archivio Storico Lombardo*, vol. 17, 1890, p. 585-618. Dans l'ensemble, voir DOROTHY M. VAUGHAN, *Europe and the Turk, a Pattern of Alliances, 1350-1700*, Liverpool, University Press, 1954. Cf. aussi ci-dessous, p. 188.

72. Cf. N. DANIEL, *Islam, Europe and Empire*, Édimbourg, 1966, p. 12.

73. J. BURCKHARDT, *Die Kultur der Renaissance in Italien*, Basel, 1860, 1^{er} partie, trad. angl. Phaidon Press, 1944, p. 59 s.; cf. F. BABINGER, *Mahomet II le Conquérant et son temps*, trad. fr., Paris, Payot, 1954, p. 396 s., etc., et ci-dessous p. 189.

Moyen Âge déjà, il avait été considéré comme un schisme, une hérésie du christianisme. C'est ainsi que le voyait Dante. A l'heure où les schismes se multipliaient, non seulement comme idéologies mais avec leur mouvance politique tout comme l'islam, il ne s'agissait plus que de classer celui-ci dans une hiérarchie où il n'apparaissait pas forcément comme le plus nocif⁷⁴.

Au niveau culturel aussi, si certains intégraient les Turcs, dans les généalogies fabuleuses à la mode à l'époque, comme frères des nations européennes, les faisant descendre des Troyens, de leur roi Priam ou de ses ancêtres, tout comme les Français et les Italiens, d'autres protestaient contre cette thèse qui aboutissait à reconnaître comme légitime le turquisme de l'Anatolie, quoique la revanche contre Agamemnon et les siens par la conquête de la Grèce et des Balkans pût paraître excessive. Les tenants de la seconde thèse les faisaient plutôt descendre des Scythes, ce qui permettait une version humaniste de la vieille hostilité chrétienne⁷⁵. Il ne s'agissait plus tant de la lutte contre les infidèles que d'une défense contre les barbares (*bellum contra barbaros*, lieu commun rhétorique de l'époque) qui ravissait les esprits nourris d'Hérodote et de Xénophon.

L'islam s'identifiait pratiquement aux Turcs et le mot « turc » devenait synonyme de musulman. On apprenait à connaître les Iraniens dont l'hostilité politique et religieuse contre l'Empire ottoman offrait prise à des tractations politiques complexes. Au loin, le contact était pris aussi avec les musulmans de l'Inde et leurs merveilleux souverains les Grands Mogols. Quant aux Arabes, réduits à peu près au néant politique, ils n'apparaissaient plus que très secondairement dans le tableau qu'on se faisait de l'Orient, identifiés à peu près aux Bédouins pillards comme la tendance était de le faire dès l'époque de Joinville au moins. Le terme de sarrasin s'effaçait peu à peu de l'usage courant.

Même rejetés dans la barbarie scythique quant à leurs origines par les pédants, les Turcs musulmans n'en restaient pas moins les maîtres du plus puissant empire de l'Europe, les possesseurs de Constantinople avec ses merveilles, maintenant plus accessibles

74. La thèse de V. SEGESVARY, *L'islam et la Réforme, étude sur l'attitude des réformateurs zurichois envers l'islam (1510-1550)*, Lausanne, Éd. L'Âge d'Homme, 1977, contient de nombreux matériaux qui dépassent de beaucoup la Réforme zurichoise et même suisse.

75. Cf. R. SCHWOEBEL, *The Shadow of the Crescent, The Renaissance Image of the Turk (1453-1517)*, Nieuwkoop, 1967, p. 148, 189, etc.

grâce au progrès des communications. La pompe de la Sublime Porte impressionnait fort les Européens et sa puissance en imposait. Comme on l'a fait remarquer, alors que Louis XIV bravait l'excommunication en envoyant une troupe à Rome en 1687 parce que le pape osait lui demander de renoncer aux privilèges de son ambassade, étendus à tout un quartier où se réfugiaient les mal-faiteurs, le Roi Soleil supportait que ses ambassadeurs à Constantinople soient incarcérés, souffletés, taxés et que leur personnel soit soumis à mille avanies⁷⁶.

4. De la coexistence à l'objectivité

La proximité, les relations politiques étroites, les relations économiques accrues, le grand nombre de voyageurs et de missionnaires parcourant l'Orient, la décadence de l'hégémonie et de l'unité idéologiques du christianisme en Europe rendaient plus facile une étude objective de l'Orient musulman. Elle devenait même une nécessité bien plus impérieuse qu'auparavant pour les hommes politiques et les négociants. Les descriptions détaillées et précises, sobres et aussi objectives que possible devinrent nombreuses après celle d'Arnold von Harff en 1496⁷⁷. Les mœurs sont analysées d'un point de vue qui n'est plus celui de leur écart plus ou moins grand d'avec la morale chrétienne. Le système politique, administratif, militaire de l'Empire ottoman fait l'objet de méditations, souvent critiques, mais aussi souvent admiratives pour son efficacité sur de nombreux points⁷⁸. L'Orient musulman dans son ensemble était une région riche et prospère, d'une civilisation supérieure, aux magnifiques monuments, aux cours merveilleuses d'une pompe inégalable.

Le cosmopolitisme et l'encyclopédisme de la Renaissance, le maniérisme de ses expressions culturelles avaient fait leur part à

76. Cf. F. GREMARD, *Grandeur et décadence de l'Asie*, Paris, A. Colin, 1939, p. 130. Voir aussi VOLTARE, *Siècle de Louis XIV*, chap. 14.

77. R. SCHWOEBEL, *op. cit.*, p. 188, cf. p. 180, mais HARFF est bien moins sobre sur l'Arabie.

78. Cf. par exemple MACHAVEL, *Princeps*, chap. XIX, comparant le régime ottoman et celui des Mamelouks, ce dernier étant comparé à la papauté comme exemple de monarchie élective. Cf. aussi chap. IV et *Discorsi sulla prima Deca di Tito Livio*, livre II, avant-propos.

l'Orient musulman, aux études proche-orientales. Mais la curiosité pour l'Orient n'est pas encore l'exotisme, le goût pour le dépaysement transporté artificiellement dans son propre environnement, par l'art ou la manière de vivre. On n'en voit encore que les premières traces chez des isolés comme ces voyageurs qui, de retour en Europe, s'habillent en Turcs⁷⁹. Mais le monde oriental est plus souvent habillé à l'occidentale que l'inverse, même rehaussé de prestiges magiques comme dans Arioste (1474-1533) ou dans le Tasse (1544-1595), même si des épisodes ou des thèmes sont réellement d'origine orientale⁸⁰, même quand l'argument est pris entièrement dans l'histoire orientale comme dans le *Tamburlaine* de Marlowe (1587 ?). Si lecteurs et spectateurs s'enchaînaient de ces récits fabuleux, nul n'y chercherait une information sur l'histoire ou les mœurs de l'Orient musulman.

Mais la pression des informations exactes rapportées par les voyageurs et les diplomates se fait peu à peu sentir. La couleur locale s'impose progressivement. Depuis longtemps, les peintres de la vie de Jésus ou des martyrs affublent de turbans les gens du Sakhérin ou les potentats orientaux. Othello ne retient encore de son origine « mure » que le fatal mouchoir magique qu'une sorcière égyptienne donna à sa mère⁸¹. Mais, en 1670, Molière prend la peine de transcrire des vraies phrases turques dans la cérémonie burlesque de son *Bajazet*, insiste sur le soin qu'il a pris de se documenter sur l'histoire des Turcs. Corneille et d'autres lui reprochent de n'avoir pas mis en scène un seul personnage « qui ait les sentiments qu'il doit avoir et que l'on a à Constantinople ; ils ont tous, sous un habit turc, le sentiment qu'on a au milieu de la France⁸² ». Racine juge nécessaire de rétorquer dans les préfaces ultérieures : « Je me suis attaché à bien exprimer dans ma tragédie ce que nous savons des mœurs et des maximes des Turcs. » Les sujets exotiques ne manquent pas dans la littérature, sans discontinuité depuis le Moyen Âge. Un certain effort pour étouffer ces œuvres littéraires de détails exacts est sensible chez beaucoup d'auteurs, l'exotisme fait irruption dans l'art au XVIII^e siècle,

79. R. SCHWOEBEL, *op. cit.*, p. 178.

80. Cf. par ex. G. LEVIDELLA VIDÀ, « Fonti orientali dell'Isabella artostesca », dans ses *Aneddoti e svogiti arabi e non arabi*, Milan-Naples, 1959, p. 170-190.

81. William SHAKESPEARE, *Othello*, III, 4, vers 53 s.

82. *Segraziana*, cité par G. LANSON, *Théâtre croisé de Racine*, 7^e éd., Paris, 1910, p. 437.

déborde au XVIII^e siècle. Pourtant les données exactes connues sur les civilisations orientales, reprises par l'art et la littérature, ne peuvent qu'être déformées en étant intégrées dans un ensemble dominé par une vision du monde toute différente, mais qui se pensait comme universelle. On ne passe que très lentement de la notion abstraite de la relativité des civilisations, qui se formule nettement au XVIII^e siècle, à l'intégration des faits exotiques dans des totalités dégagées de tout ethnocentrisme. Ce processus n'est peut-être même pas achevé aujourd'hui.

Il commence par l'écroulement du privilège accordé à l'idéologie centrale de la civilisation européenne, au christianisme, quoique ce privilège soit reporté sur les nouvelles idéologies, sur la culture et la sensibilité, le goût de l'Europe. Il devient possible d'étudier objectivement le monde musulman dès que ses valeurs et ses idées ne sont plus affectées forcément du signe négatif de l'erreur absolue. La politique pratique et l'observation objective du voyageur et du commerçant n'ont fait que préparer les voies. Il s'y ajoute le courant nouveau de l'érudition.

L'étude érudite tend d'elle-même à une certaine objectivité, même si elle se situe dans le cadre d'un projet polémique à l'échelle sociale. A plus forte raison quand ce projet s'estompe et tend à dépérir. La vérité partielle servirait à une synthèse polémique où elle prenait un sens qui tendait à la déformer. L'érudition continue à rechercher la vérité pour elle-même. Les faits s'intègrent toujours dans des conceptions synthétiques inconscientes, mais c'est un grand progrès qu'ils ne soient pas dès l'abord recherchés, choisis, élaborés pour servir à une synthèse idéologique consciente.

5. Naissance de l'orientalisme

On commence par l'étude des langues et la réunion des matériaux sous une impulsion toute idéologique. Déjà au Moyen Âge, en Espagne, les études arabes avaient ainsi commencé, au service de l'œuvre missionnaire. Elles perdaient tout leur intérêt avec la chute de Grenade en 1492 et la survivance de la seule minorité des Morisques parlant roman. Elles reprennent, intégrées dans l'ensemble des études sémitiques, à Rome où la Curie s'intéresse à l'union des Églises orientales. L'humanisme à la recherche d'une culture

universelle et les intérêts politiques et commerciaux les élargissent en un ensemble d'études musulmanes. Guillaume Postel (1510-1581), malgré son mysticisme, sa folie même, son ardeur au service de la foi et son patriotisme français, savant engagé s'il en fût, fait faire de grands progrès à l'étude des langues et même des peuples, en même temps qu'il rassemble en Orient une importante collection de manuscrits⁸³. Son élève Joseph Scaliger (1540-1609), d'une érudition encyclopédique, cultive l'orientalisme en se dégageant de ses préoccupations missionnaires. En 1586, la typographie arabe en Europe va disposer de l'imprimerie fondée par Ferdinand de Médicis, cardinal et grand-duc de Toscane. Certes, on la justifie par l'effort missionnaire, mais elle imprime dès le début les œuvres médicale et philosophique d'Avicenne, des livres grammaticaux, géographiques, mathématiques. L'effort va être repris à Paris, en Hollande, en Allemagne à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle, notamment dans la perspective d'une meilleure connaissance de la médecine avicennienne.

La fin du XVI^e et le XVII^e siècle voient s'épanouir toute une armature scientifique et érudite spécialisée, utilisée, financée, soutenue en vue de projets intéressés, idéologiques, politiques ou économiques. La croissance économique, protégée et contrôlée par des États forts, rendait désirable et parfois nécessaire un certain développement de la connaissance en bien des domaines. La relative organisation venue de cette impulsion d'en haut imposait une certaine spécialisation qui tranchait avec l'encyclopédisme individualiste de la Renaissance. A partir de ces tendances, un réseau organisé se constituait, protégé et financé par les États, pour l'acquisition et la diffusion du savoir, tandis que l'idée se répandait que cette poursuite de la recherche scientifique était un devoir social⁸⁴. La spécialisation et un certain degré de planification imposaient la coopération des chercheurs devenus plus nombreux. Cette tendance conduit à une régression de l'ambition, à un rétrécissement des horizons de chacun. Mais elle favorise aussi ce qu'on peut appeler une « objectivité régionale ». Le savant spécialisé s'assigne ou se voit assigner une tâche limitée, mais s'efforce de s'y

appliquer avec conscience. Dégageé des soucis synthétiques, il peut se permettre de négliger les conséquences idéologiques, philosophiques, politiques, sociales que d'autres pourront tirer de ses travaux. Ceux que l'impaticence de conclure pousse à continuer les rêves encyclopédiques de la Renaissance se rangent dans une catégorie de plus en plus tranchée, distinguée de celle des « savants sérieux » : les fantaisistes plus ou moins illuminés. A côté d'eux, il y a seulement les philosophes, car la problématique des sciences humaines n'est pas encore assez avancée pour se détacher et aboutir à autre chose que des provinces de la philosophie générale. Le pluralisme idéologique qui s'installe en Europe après la fin des guerres de Religion sans qu'aucun parti ait pu vaincre définitivement l'adversaire, la coopération entre savants d'obédience idéologique différente favorisent aussi l'objectivité.

Ces facteurs généraux agissent aussi bien dans le domaine de l'orientalisme. La papauté et bien des chrétiens s'intéressent à l'union des Églises, recherchant l'accord des chrétiens d'Orient, ce qui implique étude de leur langue et de leurs textes. L'Angleterre, la France, les Provinces-Unies se soucient plutôt du commerce et de leurs projets politiques en Orient. La facilité accrue des communications amène des savants maronites en Europe et même Erpenius rencontrera à Conflans un commerçant marocain musulman en 1611. L'exégèse biblique, sujet au premier plan des préoccupations dans les discussions entre catholiques et protestants, conduit aussi à l'étude des philologies orientales. Les médecins sont toujours intéressés par Avicenne malgré la réaction « anti-arabiste ». La menace turque pousse à étudier l'Empire ottoman et aussi l'Islam de plus près. Son déclin permettra de les considérer avec plus de sérénité. La croissance de la force et de la culture européennes provoque dans les cours orientales un certain intérêt pour les voyageurs européens (de plus en plus nombreux) qui apportent des recettes pratiques utiles dans des domaines encore limités, notamment dans l'art militaire.

Ces liens plus étroits, ces préoccupations, ces conditions expliquent la naissance d'un réseau orientaliste serré. La première chaire d'arabe est créée à Paris en 1539, au Collège de France nouvellement fondé, pour Guillaume Postel, savant illuminé de type très « renaissant », on l'a vu, mais qui publie des ébauches de manuels et surtout forme des élèves parmi lesquels Joseph Scaliger doté d'une formation orientaliste déjà relativement importante. Les collections de manuscrits dans les bibliothèques donneront les

83. Cf. J. Fück, *Die arabischen Studien in Europa bis in den Anfang des 20. Jahrhunderts*, Leipzig, 1955, p. 36 s. Voir de plus sur G. Postel, notamment F. SECRET, *Les Kabbalistes chrétiens de la Renaissance*, Paris, 1964, p. 171 s. et routin, 1977, p. 45 s.

84. Cf. G. PRETI, *Storia del pensiero scientifico*, Milan, 1957, p. 278, 287 s.

matériaux nécessaires aux savants pour s'informer sérieusement. L'imprimerie — et notamment l'imprimerie en caractères arabes dont on a vu les débuts — fera bénéficier aisément les uns des travaux des autres. Une série de spécialistes s'attachera à fournir les instruments de travail indispensables : grammairres, dictionnaires, éditions de textes. Au tout premier plan figurent les Hollandais Thomas van Erpe [Erpenius] (1584-1624), qui publie la première grammaire arabe et la première édition de textes faites suivant de saines méthodes philologiques, et son élève Jacob Golius (1596-1667). En Autriche, en 1680, le Lorrain Franz Meninski publie son massif dictionnaire turc. Les chaires d'études orientales se multiplient. Paris n'est plus seul. F. Ravlenghien [Raphelengus] (1539-1597) enseigne l'arabe à Leyde dès les années 1593. Urbain VIII fonde à Rome le Collège de la Propagande, actif centre d'études, en 1627. Edward Pocock inaugure une chaire d'arabe à Oxford en 1638.

Les spécialistes pratiquent l'ascèse intellectuelle de la science. Ils accumulent les instruments de travail, les matériaux, les études plus ou moins limitées où, occasionnellement, peuvent se trouver des éléments qui contredisent l'image générale des choses imposée par l'idéologie dominante de la société. Ils ne cherchent pas forcément, de façon consciente, à modifier cette image ou à contester cette idéologie. Ils sont souvent conformistes. Mais l'atmosphère générale de la fin du XVII^e siècle et du XVIII^e les influence au moins en ce qu'elle ne leur impose plus des prises de position apologetiques et polémiques. Leur fidélité à l'idéologie chrétienne peut se borner à s'exprimer par des déclarations (sincères ou non) surimposées à leurs travaux et qui ne portent pas atteinte au caractère neutre du contenu de ceux-ci⁸⁵.

Le relativisme idéologique atteint les intellectuels et le public cultivé avant les savants⁸⁶. Mais l'atmosphère qu'il crée laisse la voie libre à ceux-ci. Ceux qu'un goût personnel très vif a attirés vers l'Orient musulman peuvent travailler à l'aise. Barthélémy d'Herbelot (1625-1695) rédige sur la base de matériaux déjà assez abondants sa *Bibliothèque orientale* (publiée après sa mort par Galland en 1697), première version de l'*Encyclopédie de l'Islam*. Antoine Galland (1646-1715) donne une impulsion décisive au goût de

l'Orient en publiant à l'aube du XVIII^e siècle sa traduction des *Mille et Une Nuits* (1704-1717) dont l'influence sera énorme⁸⁷. Désormais, le monde musulman n'apparaît plus comme le domaine de l'Antéchrist, mais essentiellement comme le lieu d'une civilisation exotique, pittoresque, vivant dans une atmosphère fabuleuse peuplée de génies capricieux, bons ou mauvais, enchantant un public qui a eu tellement de goût pour les contes de fées européens⁸⁸.

6. L'âge des Lumières

Des options pratiques ont été prises d'abord en dehors de l'idéologie chrétienne. Autour d'elles se sont constitués des linéaments d'idéologies sectorielles, « régionales », qui prennent de plus en plus de substance, s'affirment de plus en plus hardiment comme non seulement indépendantes de l'idéologie chrétienne, mais concurrentes, tendant à constituer comme celle-ci une conception totale du monde, l'idéologie rationaliste, progressiste, laïque de l'*Aufklärung*. On passe à la lutte contre la conception médiévale du monde que tendent à maintenir et à défendre les structures politiques établies. La lutte contre l'« obscurantisme médiéval », poursuivie depuis la Renaissance, prend maintenant l'aspect d'une lutte contre le christianisme lui-même, qui ne s'est pas dégagé à temps de cette élaboration idéologique de ses lignes de force originelles. Sous cet aspect, il est resté, surtout dans les pays catholiques, lié aux structures politiques que supportent de plus en plus impatientement les forces montantes.

On peut considérer maintenant l'idéologie religieuse concurrente du christianisme avec impartialité, puis même avec sympathie en y cherchant (et en y trouvant évidemment) inconsciemment les valeurs même de l'idéologie nouvelle opposée au christianisme. De nombreux auteurs, au cours du XVII^e siècle, ont défendu l'Islam contre les préjugés médiévaux, les dénigrement polémiques, ont montré la valeur et la sincérité de la piété musulmane. Ainsi, par

87. Voir surtout M. ABDEL-HALIM, *Antoine Galland, sa vie et son œuvre*, Paris, 1964.

88. Cf. notamment M.-L. DURÉNOY, *L'Orient romanesque en France, 1704-1789*, Montréal, 1946-1947, 2 vol. : t. III, Amsterdam, 1975.

85. Comparer les références aux classiques marxistes qui parsèment, rituellement, les travaux scientifiques les plus spécialisés en Union soviétique.

86. Fait reconnu par J. FÜCK, *op. cit.*, p. 98.

exemple, Richard Simon (1638-1712), catholique sincère, mais dont la compétence savante lutte obstinément contre les déformations dogmatiques imposées aux faits objectifs, aussi bien dans la lecture de la Bible que dans l'étude des chrétiens orientaux. Dans son *Histoire critique de la créance et des coutumes des nations du Levant* (1684), il décrit, après la foi et les rites des chrétiens orientaux, ceux des musulmans, sobrement et clairement exposés d'après l'ouvrage d'un théologien musulman, sans injures ni dénigrement et, à l'occasion, avec appréciation positive ou même admiration. Accusé par Arnauld d'avoir été trop objectif sur l'Islam, il lui conseille de tirer parti des « excellentes leçons » des moralistes musulmans⁸⁹. L'arabisant néerlandais Adrian Reland, avec une compétence supérieure, dressera en 1705 un tableau objectif de la religion musulmane d'après les sources musulmanes seules⁹⁰. Le philosophe Pierre Bayle, admirateur de la tolérance musulmane, donne dans son *Dictionnaire critique* (1^{re} éd. 1697) une biographie objective de Mahomet, remaniée en fonction des études savantes dans les éditions postérieures.

La génération suivante passera de l'objectivité à l'admiration. La tolérance de l'Empire ottoman pour toutes sortes de minorités religieuses est donnée en exemple aux chrétiens par Bayle et bien d'autres : c'est l'époque où, suivant l'exemple des juifs espagnols deux siècles plus tôt, les calvinistes de Hongrie et de Transylvanie, les protestants de Silésie, les cosaques vieux-croyants de Russie cherchent refuge en Turquie ou tournent les yeux vers la Porte pour fuir les persécutions catholiques ou orthodoxes⁹¹. L'Islam est regardé comme une religion rationnelle, éloignée des dogmes chrétiens les plus opposés à la raison, admettant un minimum de conceptions mythiques et de rites mystiques (minimum sans doute nécessaire, pense-t-on, pour recueillir l'adhésion des masses), conciliant l'appel à une vie morale avec un respect raisonnable des exigences du corps, des sens, de la vie sociale. En somme, c'est une religion toute proche du déisme que professent la plupart des

Aufklärer. Historiquement, on met en lumière le rôle civilisateur de l'Islam : la civilisation n'est pas sortie des monastères ; elle a pris son origine chez les païens grecs et romains et a été transmise à l'Europe par des non-chrétiens ; les Arabes⁹².

Sur ces lignes pensent déjà Leibniz (1646-1716), puis l'auteur anonyme d'un pamphlet intitulé provocativement *Mahomet no impostor* ! (1720)⁹³, Henri de Boulainvilliers (1658-1722), dont on publie en 1730 une *Vie de Mahomet* apologétique, Voltaire, administrateur de la civilisation musulmane. Celui-ci oscille d'ailleurs entre l'apologie du profond politique, fondateur d'une religion rationnelle, et la facilité que lui offre la doctrine officielle de son pays de dénoncer en ce même Mahomet le prototype des imposteurs qui ont capté les âmes par les fables religieuses⁹⁴.

L'esprit du temps finit par atteindre même les spécialistes, surtout d'ailleurs en premier lieu ceux qui se situent en dehors des cadres et de la tradition universitaires. Ainsi l'avocat arabisant anglais George Sale (vers 1697-1736), chrétien éclairé, qui publie en 1734 une remarquable traduction du Coran avec un *Preliminary Discourse* et des notes sobres, mesurées et bien informées, source de beaucoup d'auteurs postérieurs. Ainsi surtout le général autodidacte qu'est l'Allemand Johann Jakob Reiske (1716-1774), connaisseur passionné, et incomparable pour l'époque, de la littérature et de l'histoire arabes, infatigable érudit, persécuté par les professeurs Schultens et Michaelis qui veulent maintenir les études arabes dans l'orbite de la « philologie sacrée » et de l'exégèse biblique. Cet érudit, lui aussi, reconnaît dans la fondation de l'Islam quelque chose de divin⁹⁵. Le professeur oxfordien Simon Ockley (1678-1720), écrivant une histoire des Sarrasins, première présentation au grand public du résultat des recherches orientalistes,

92. Voir VOLTAIRE, ROBERTSON, HERDER, Cf. H. SCHIPPERGES, *Ideologie und Historiographie des Arabismus*, p. 29, 34. Ce thème est développé au maximum à la fin du siècle par le jésuite espagnol Juan ANDRÉS (1740-1817) dans son livre *Origen, progresos y estado actual de toda la literatura*, éd. italienne, Parme, 1782-1798 ; trad. espagnole 1784-1806.

93. N. DAVIEL, *Islam and the West*, p. 288.

94. Oscillation rarement comprise par les musulmans et par les orientalistes ! Comparer la tragédie de *Mahomet* et, par exemple, les chapitres VI, XXVII et XLIV de l'*Essai sur les mœurs*. Voltaire fait bien le point lui-même sur le tard dans l'article « Mahométans » du *Dictionnaire philosophique*. Le livre de Djāvād HADIDI, *Voltaire et l'Islam*, Paris, POF, 1974, donne une analyse simplifiée et apologétique, mais à l'avantage de réunir beaucoup de textes dispersés.

95. J. FÜCK, *op. cit.*, p. 108-124.

89. *Histoire critique... par le sieur de Monti* (pseudonyme-anagramme de R. SIMON), Franckfort, 1684, chap. XV : cf. ses *Lettres choisies*, Amsterdam, 1730, III, p. 245 s., 258 s. ; J. STEINMANN, *Richard Simon et les origines de l'exégèse biblique*, Paris 1960, p. 157 s. ; comp. M. RODINSON, « Richard Simon et la dédogmatisation », in *Les Temps modernes*, n° 202, mars 1963, p. 1700 s.

90. ADRIANUS RELANDUS, *De religione mohammedica...*, Utrecht, 1705.

91. Cf. T. W. ARNOLD, « Toleration (Muhammadan) », in J. HASTINGS, *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, t. XII, Edimbourg, 1921, p. 365-9, in fine ; F. BABINGER, *op. cit.*, p. 143 s.

exalte en 1708, l'Orient musulman au-dessus de l'Occident⁹⁶. Données étudées et idées générales sont rebrassées par des esprits synthétiques comme Voltaire déjà nommé et Edward Gibbon (1737-1794) dont les appréciations balancées situent à une bonne place le monde musulman dans l'histoire culturelle et intellectuelle de l'humanité. Un mythe se développe, celui de Mahomet comme souverain et législateur tolérant et sage⁹⁷.

Le XVIII^e siècle regarda vraiment l'Orient musulman avec des yeux fraternels et compréhensifs. L'idée de l'égalité des dispositions naturelles chez tous les hommes, répandue par l'optimisme actif, vraie religion de l'époque, permettrait d'examiner avec esprit critique les reproches que les âges antérieurs avaient adressés au monde musulman. La cruauté, la barbarie régnaient certes en Orient, mais l'Occident était-il sans reproches ? L'esclavage en Turquie est plus doux qu'ailleurs et les chrétiens pratiquent eux aussi la piraterie, fait-on remarquer⁹⁸. Le despotisme était un système politique déplorable, mais susceptible d'être étudié et expliqué comme un autre par des causes écologiques et sociales ; il est peut-être favorisé par les conditions géographiques orientales, mais s'est développé à l'occasion ailleurs. Montesquieu, si affirmatif sur la causalité géographique, cite Domitian comme précurseur du sophisme de Perse⁹⁹. Le libéralisme sexuel relatif de l'islam (pour les hommes), objet d'horreur (ou d'attrance ambiguë et inconsciente) au Moyen Âge, devenait particulièrement sympathique à une culture qui cultivait l'érotisme. Les musulmans sont, aux yeux du siècle des Lumières, des hommes comme les autres et beaucoup sont même supérieurs aux Européens. « Le Turc, toutes les fois qu'il n'est pas influencé par le fanatisme, est aussi charitable que confiant », écrit Thomas Hope (vers 1770-1831) qui fit des séjours en Orient à la fin du siècle¹⁰⁰. A la fin de *Candide*, les héros assaillis trouvent la paix près de Constantinople en suivant les conseils d'un « derviche très fameux qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie » et d'un bon vieillard musulman, travailleur, sobre et insoucieux de la politique. Les voyageurs en Orient sont

nombreux et, si beaucoup sont bornés, si, comme les missionnaires, ils vivent souvent en Orient dans un monde fermé sur lui-même, quelques-uns comme James Bruce, Carsten Niebuhr, Henry Maundrell, Richard Pococke, Jean de la Roque, Claude-Étienne Savary, Thomas Shaw rapportaient des données intéressantes s'ajoutant aux récits toujours très lus des gens du siècle précédent comme Chardin et Tavernier. Lady Montagu, à Constantinople, pénétrait le monde féminin musulman et le décrivait sans mystères et sans mythes¹⁰¹. Dans l'autre sens, des Orientaux, surtout chrétiens, voyagent en Europe. Le jeune Jean-Jacques Rousseau, fils d'un hortloger du Sérai à Constantinople, parent d'un consul en Perse et de son fils consul à Basra, Alep, Bagdad et Tripoli, ne s'étonne pas de rencontrer près de Neuchâtel un faux archimandrite de Jérusalem, sans doute aventurier grec, sujet du Grand Seigneur¹⁰². Le thème de l'espion turc, décrivant de façon critique les mœurs et coutumes de l'Europe, lancé en 1684 par l'aventurier génois, Giovanni Paolo Marana qui avait vécu longtemps en Égypte, a une fortune prodigieuse et aboutira aux *Lettres persanes* de Montesquieu (1721)¹⁰³.

Le courant préromantique, se complaisant à la vision exotique et enchantée de l'Orient musulman qu'avait lancée A. Galland, reste fort de son côté et produit un chef-d'œuvre comme le *Vahhek* de William Beckford (1781), qui sera l'amant à Madrid en 1788 d'un jeune musulman nommé Mohammad. Il est vivifié par toute la tendance à l'érotisme qui marque la fin du siècle et dont le symbole est Cagliostro, le « Grand Cophte », se targuant de voyages prolongés en Orient. Un esthétisme moins fantasmatique comme William Jones à l'étude des littératures orientales, mais, comme Voltaire et tant d'autres, il réduira les formes et les contenus le plus possible aux canons et catégories européens, transposant les vers arabes par exemple en mètres gréco-latins. Pourtant, le courant réaliste, positif et universaliste, dans la lignée des encyclopédistes, persiste avec une grande force, formant un esprit comme celui de Volney (1757-1820) dont le *Voyage en Syrie et en Égypte* (1787) est un chef-d'œuvre d'analyse scrupuleuse, d'une étonnante sagacité en matière politique et sociale, méfiant au maximum à l'égard du pittoresque, attaché à observer la réalité. Volney connaît les

96. Cf. Paul HAZARD, *La Crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Paris, 1935, t. I, p. 22.

97. M. PETROCCHI, « Il mito di Maometto in Boulainvilliers », in *Rivista storica italiana*, vol. 60, 1948, p. 367-377.

98. N. DANIEL, *Islam, Europe and Empire*, p. 14 s.

99. MONTESQUIEU, *L'Esprit des lois*, III, 9.

100. *Anastasis or Memoirs of a Modern Greek*, (paru sans nom d'auteur), Londres, 1819, chap. 32, trad. française J.-A. Buchon, Paris, 1844, p. 419.

101. Cf. B. LEWIS, « Some English Travelers in the East », in *Middle Eastern Studies*, vol. 4, n° 3, avril 1968, p. 296-315 ; N. DANIEL, *Islam, Europe and Empire*, p. 13 s., 20 s.

102. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Confessions*, livre IV.

103. P. HAZARD, *op. cit.*, I, p. 20-23 s. ; M.-L. DUFRENOY, *op. cit.*, p. 157 s.

langues de l'Orient, il est d'une érudition imposante, mais c'est le vivant qui surtout l'intéresse ¹⁰⁴. Il jouera un grand rôle dans la préparation de l'expédition d'Égypte dont l'aboutissement sera l'admirable *Description de l'Égypte* (1809-1822), recueil inégalé d'études précises et approfondies, archéologiques, géographiques, démographiques, médicales, technologiques et, avant la lettre, sociologiques.

Volney connaît bien l'histoire orientale, mais il professe que la meilleure manière de la comprendre est de partir de l'observation de l'Orient vivant. Il fera des efforts pour développer l'étude pratique de l'arabe parlé et critiquera les érudits, très savants sur les grammaires arabes du Moyen Âge, mais incapables de se faire comprendre d'un Arabe vivant. La préoccupation attentive du vivant, la passion de connaître le mécanisme réel des choses sont peu favorables aux études purement philologiques qui périssent pendant tout le XVIII^e siècle. Des maronites comme les Assemani en Italie, Casiri en Espagne cataloguent les fonds de manuscrits. Louis XIV en 1700, Marie-Thérèse en 1754 fondent des écoles à but essentiellement pratique pour former des interprètes. Dans l'Inde, William Jones (1746-1794) fonde en 1784 la première société savante orientaliste (après la Société royale fonctionnant à Batavia dès 1778), l'Asiatic Society (of Bengal). Il y a là, en terre musulmane, un groupe de Britanniques intéressés aussi bien par les langues et littératures musulmanes que par celles de l'Inde classique. La Compagnie des Indes, dans des buts pratiques aussi, fondera à Calcutta en 1800 le Collège de Fort William sous les auspices duquel seront publiés et traduits, souvent par des auteurs indigènes, bien des classiques persans et arabes en même temps que des manuels et autres instruments de travail. On pense encore, là-bas, que la connaissance de l'Orient est une base nécessaire. Vers les années 1820, l'orientation occidentaliste commencera à dominer, tout cela sera jugé superflu et Lord Macaulay en 1835 anglicisera tout le système scolaire indien ¹⁰⁵.

104. Cf. la thèse de Jean GAULMIER, *L'Idéologie Volney*, Beyrouth, 1951, alertement condensée par l'auteur, *Un grand témoin de la Révolution et de l'Empire*, Volney, Paris, Hachette, 1959.

105. Cf. J. FÜCK, *op. cit.*, p. 135-140; Raymond SCHWAB, *La Renaissance orientale*, Paris, 1950, p. 208 s.

7. Le XIX^e siècle : exotisme, impérialisme, spécialisation

Le XIX^e siècle apparaît avec les trois tendances combinées de l'occidentalisme utilitaire et impérialiste, plein de mépris pour les autres civilisations, de l'exotisme romantique s'enchantant d'un Orient magique dont la pauvreté croissante rehausse le charme, de l'érudition spécialisée qui s'attache avant tout à l'étude des hautes époques. Trois tendances, malgré les apparences, plus complémentaires que contradictoires.

L'exotisme romantique ne naît pas d'un changement des rapports entre Occident et Orient comme il a été suggéré — d'ailleurs l'exotisme oriental n'en est qu'un cas particulier —, mais d'une évolution interne de la sensibilité occidentale. Il n'est pas seulement le goût du dépaysement mais l'accent placé sur le plus particulier, le plus spécifique dans le tableau qu'on fait et qu'on se fait de l'étranger. L'étranger a toujours été aussi l'étrange, mais il y a maintenant délectation dans le plus étrange. Cette tendance prend sa racine dans l'*Auklärung* quand, après Rousseau, elle se complait à l'exaltation du sentiment, de l'individuel, du tempétueux, de l'inculte. De là dérivent le préromantisme anglais, avec son amour de la poésie prétendument primitive, atmosphère qui a dû orienter les curiosités de William Jones. De même, le *Sturm und Drang* allemand où se situe Herder (1744-1803), préoccupé entre autres des littératures orientales et dont les essais de synthèse historique placent au premier plan la contribution musulmane, les Arabes ayant été « les professeurs de l'Europe ». Mais le désir de connaître et de comprendre les mondes exotiques reste longtemps lié à une vision universaliste, classique, qui recherche, en Orient comme ailleurs, avant tout l'homme de partout et de toujours. Les poèmes de Goethe à la gloire de Mahomet, notamment son admirable *Mahomets Gesang* de 1774, sont incomparablement plus poétiques que le *Mahomet* de Voltaire (1742), mais comportent encore moins de couleur locale. Quand, plus de quarante ans plus tard, en 1819, il donnera son *West-östlicher Divan* avec ses douze *naméh*, son appel initial à une « hégire » vers l'Orient où le poète puisera une nouvelle jeunesse dans la source de Khidr (Chiser), avec ses notes savantes et réflexions postposées pleines d'érudition orientale, il doit, avec sa lucidité habituelle, s'excuser de laisser apparaître son origine européenne irrépressible, son accent spéci-

fique qui le fait reconnaître comme étranger¹⁰⁶. L'orientaliste Merx tiendra l'Orient de Goethe, avec quelque excès, pour « une fantasmagorie inexistante », car, dit H. Lichtenberger, « il ne veut peindre ni l'Orient ni l'Occident, mais l'homme que, par intuition, il découvre dans l'un comme dans l'autre¹⁰⁷ ».

Goethe maintient en 1819 l'attitude d'esprit d'un âge déjà dépassé. La réaction contre le classicisme a atteint, d'abord en Allemagne, un degré inégalé avec les courants de pensée nés de l'échec ou du triomphe ambigu de la Révolution française et de l'éveil du nationalisme allemand. Friedrich Schlegel, dès 1800, proclame l'alliance du gothique et de l'orientalisme contre le classicisme suprême (*das höchste Romantische*)¹⁰⁸, et il se tourne vers l'Inde. Le dépassement de la prose bourgeoise du nouvel âge qui commence ne se fait plus par l'intégration classique dans l'universel, mais par le recours à la magie de la subjectivité déchaînée, s'enchantant du barbare, du spécifique, de l'étrange¹⁰⁹.

Cette orientation contribue certainement à une nouvelle vogue des études orientales qui prend des allures de véritable Renaissance¹¹⁰ et qui, en retour, fournira au romantisme tout un riche matériel. Pourtant, l'orientalisme étudié s'enracine sur les préoccupations de l'*Aufklärung*. Tous ceux qui, en Europe, désirent quelque initiation sérieuse aux langues et civilisations du Proche-Orient se tourneront vers l'École des langues orientales vivantes de Paris créée par la Convention en mars 1795 à la suite des efforts de Langles, orientaliste d'une valeur très contestée. Celui-ci en mettait avant tout en relief l'utilité pratique, après avoir insisté aussi sur l'apport des langues orientales au « progrès des lettres et des sciences¹¹¹ ». Paradoxalement, le grand initiateur sera Silvestre de Sacy, légitimiste et janséniste, attaché aux valeurs du passé et, par exemple, concevant la linguistique dans le cadre de la vision universaliste abstraite, définie par la « grammaire générale » dans l'esprit de Port-Royal. De Sacy devint le maître de tout l'orienta-

lisme européen et Paris La Mecque de tous ceux qui voulaient se spécialiser dans les études du Proche-Orient¹¹². Philologue scrupuleux et minutieux, prudent à l'extrême dans ses conclusions, désireux de n'avancer rien qui ne soit démontrable strictement par les textes, positiviste avant la lettre, il imposa au monde européen des spécialités cette ascèse rigoureuse à laquelle son jansénisme l'avait préparé. Son style de travail demeure pour une grande part celui de cet univers orientaliste encore de nos jours. Les critiques

actuelles qui attaquent cette attitude se firent sentir dès cette époque. L'étroitesse d'esprit qu'elle favorise (mais qui n'en est nullement une conséquence obligée et à laquelle beaucoup de ses adeptes, les plus doués, échappent) excitait déjà l'irritation de Volney et plus tard celle de Renan. L'ascèse savante tendait à séparer les problèmes du passé de ceux du monde vivant au détriment parfois de la compréhension du premier, elle était souvent tributaire inconsciemment d'idées générales du milieu au sein duquel elle s'exerçait. Son refus des conclusions synthétiques imprudentes pouvait aboutir à un agnosticisme assez stérile ou lui faire convoyer sans les critiquer des idéologies implicites, souvent même les garantir par le prestige d'une érudition impressionnante. Mais ce n'est là que le revers de qualités et d'avantages exceptionnels, indispensables au progrès scientifique. La méfiance à l'égard des synthèses brillantes et légères, si injuste qu'elle puisse être parfois pour des théorisations valables et importantes, était la condition nécessaire de l'instauration de nouveaux édifices sur une base solide.

Une autre condition était la rupture définitive avec la théologie, rupture que l'atmosphère du XVIII^e siècle avait consommée en France et en Angleterre. La préoccupation pratique de former des drogmans¹¹³ à Paris et à Vienne avait fait créer un enseignement affranchi des chaînes théologiques. Issue de cet enseignement, créée dans la ferveur révolutionnaire française, l'École des langues orientales de Paris, avec le très pieux Silvestre de Sacy, donnait le modèle d'une institution orientaliste à la fois savante et laïque. Dans les pays de langue allemande, les universités restaient aux mains des théologiens et l'orientalisme laïque devait être cultivé

106. *West-östlicher Divan*, Noten und Abhandlungen, Einleitung.
107. Introduction à l'édition avec traduction française du *Divan*, Paris, Aubier-Montaigne, 1940. Cf. R. SCHWAB, *op. cit.*, p. 386.

108. *Athenaion*, 1800, cité par R. SCHWAB, *op. cit.*, p. 20.

109. Cf. G. LUKACS, *Breve histoire de la littérature allemande* (du XVIII^e siècle à nos jours), trad. fr., Paris 1949, p. 83 s.

110. Le terme se trouve chez les auteurs de l'époque; cf. R. SCHWAB, *op. cit.*
111. J. FÜCK, *op. cit.*, p. 141.

112. J. FÜCK, *op. cit.*, p. 140-158; H. DENÉKAIN, *Silvestre de Sacy, ses contemporains et ses disciples*, Paris, 1938.

113. Drogman : « ancien nom des interprètes dans les pays du Levant » (Robert), est un vieux mot d'emprunt, comme son doublet « truchement », à l'arabe *turjūman*, « interprète », lui-même de l'akkadien (assyro-babylonien) *turgimanni*. Ce dernier mot lui-même pourrait venir d'une langue non sémitique.

d'abord par des amateurs, au premier rang desquels se tient le philologue Josef von Hammer-Purgstall (1774-1856), issu de l'Académie orientale de Vienne et de la carrière de drogman, manquant de rigueur philologique minutieuse, mais inégalable diffuseur de connaissances sur l'Orient. C'est lui qui fonda la première revue orientaliste spécialisée d'Europe, les *Fundgruben des Orients* (1809-1818), à laquelle collaborèrent tous les orientalistes européens et aussi des lettrés orientaux, et qui partageait équitablement son intérêt entre le passé et le présent ¹¹⁴.

Ce recours à l'objectivité, au travail ingrat du spécialiste était dans la ligne des tendances profondes d'une époque tournée vers l'organisation de la recherche scientifique en profondeur, dans une société où le capitalisme animait un développement industriel sans précédent. Le succès paneuropéen de l'enseignement de Silvestre de Sacy le montre bien. Et aussi l'éclosion d'institutions spécialisées. En 1821, se fonde la Société asiatique de Paris. En 1822, elle lance un périodique qui lui sera propre, le *Journal asiatique*. En 1834, prend son départ le *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, société fondée en 1823. En 1832, une publication régulière, le *Journal of the Asiatic Society of Bengal* succédera dans l'Inde aux *Asiatic Researches* du groupe de William Jones. En 1841, la branche de Bombay publiera sa propre revue. En 1842, est fondée l'*American Oriental Society* qui publie aussi une revue. En 1847, démarre à Leipzig la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* publiée par la Société orientale allemande fondée deux ans plus tôt. L'euro péanisation de la Russie y avait provoqué, dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, un enseignement universitaire de travaux orientalistes. À partir de 1804, un enseignement universitaire des langues de l'Orient musulman se développa à Kharkov et surtout, en pays musulman, à Kazan. Le centre de Kazan, stimulé par les besoins de la politique musulmane intérieure de l'Etat russe, prit vite un grand essor ¹¹⁵.

114. Il y avait aussi un titre arabe rimé et un titre français : *Mines de l'Orient exploitées par une société d'amateurs*. En épigraphe, un verset du Coran fort approprié : « Dis : Dieu est le maître de l'Orient et de l'Occident. Il guide celui qu'Il veut par le droit chemin » (II 136/142).

115. Cf. V. V. BARNHOLD, *La Découverte de l'Asie*, trad. française, Paris, 1947, p. 264 s. ; J. FÜCK, *Die arabischen Studien...*, p. 155, 195 s. ; B. M. DANSTIG, « Iz istorii izushhenija Biljnego Vostoka v Rossi », in *Oisherki po istorii russkogo vostokovedenija*, IV, Moscou, 1959, p. 3-38, I. Ju. KRATSHKOVSKI, *Oisherki po istorii russkoj arabistiki*, Moscou-Leningrad, 1950, p. 73 s., trad. allemande par O. Melnitz, *Die russische Arabistik, Umriss ihrer Entwicklung*, Leipzig, 1957, p. 69 s.

Ainsi naît l'orientalisme. Le terme *orientaliste* apparaît en anglais vers 1779, en français en 1799. De même *orientalisme* est admis au *Dictionnaire* de l'Académie française en 1838. L'idée d'une discipline particulière consacrée à l'étude de « l'Orient » prend corps. Les spécialistes ne sont pas encore assez nombreux pour former des associations ou des revues exclusivement consacrées à un pays, à un peuple ou à une région de l'Orient. En conséquence, leur horizon très souvent embrasse plusieurs domaines, de façon inégalement approfondie. On est donc classé comme « orientaliste ». L'idée d'orientalisme marque un approfondissement, mais aussi un repliement et une coupure. Dans les ouvrages synthétiques du XVIII^e siècle, l'Orient prenait sa place à côté de l'Occident, zones plus ou moins bien délimitées de l'univers humain dans une perspective universaliste. On s'est aperçu désormais qu'on ne pouvait parler sérieusement de l'Orient sans une étude préalable, fondée sur les textes originaux et, par conséquent, sur une connaissance approfondie des langues indigènes. Avec les matériaux maintenant disponibles, ce travail d'étude préalable se révèle immense : éditions et traductions de textes, compilation de dictionnaires et de grammaires scientifiquement conçus, constitution de l'histoire événementielle, etc. Les spécialistes peuvent avoir des idées générales, mais ils doivent les mettre autant que possible entre parenthèses dans le cours de leur travail. Il leur reste peu de temps pour se tenir au courant des tendances scientifiques en dehors de leur spécialité. Les sciences humaines sont encore dans l'enfance, dépourvues d'une méthodologie précise qui leur permette d'élaborer la masse énorme des connaissances acquises en synthèses théoriquement fondées. Les doctrines philosophiques, trop générales, ne le leur permettent pas, risquant seulement, dans la mesure où certains en sont imprégnés, d'infléchir leur vision dans le sens d'une idéologie implicite.

La mise en place des institutions orientalistes est relativement rapide. En janvier 1829, préfaçant ses *Orientales* (qu'ouvriraient trois épigraphes de Sa'di et qu'illustraient une série de traductions de poèmes arabes et persans), Victor Hugo écrit : « Les études orientales n'ont jamais été poussées si avant. Au siècle de Louis XIV on était helléniste, maintenant on est orientaliste... Jamais tant d'intelligences n'ont fouillé à la fois ce grand abîme de l'Asie. Nous avons aujourd'hui un savant cantonné dans chacun des idiomes de l'Orient depuis la Chine jusqu'à l'Égypte. » Les savants conseillaient les littérateurs et les artistes : Hugo est renseigné par Ernest Fournet et le baron d'Eckstein, Goethe par Friedrich von Diez et bien d'autres, etc.

L'orientalisme littéraire et artistique est naturellement encouragé par tous les événements relatifs à l'Orient musulman, tout spécialement par la « question d'Orient » qui sera un des grands problèmes de la politique européenne au XIX^e siècle. Le point de départ de l'exotisme romantique prend son plein essor significativement à partir de la guerre de Grèce qui attire Byron (il y meurt en 1824) et inspire la première peinture orientaliste. *Le Massacre de Scio* de Delacroix est exposé la même année. L'Orient des romantiques, dont l'image se répand pour longtemps dans tout le grand public, est déjà tout entier dans ce tableau et dans les *Orientales* (Hugo écrit le premier poème de ce recueil en 1825) : débâche de couleur, de somptuosité et de férocité barbare, harems et sérails, têtes coupées et femmes jetées au Bosphore dans des sacs, felouques et brigantines ornées de l'étendard au croissant, rondeur des dômes d'azur et élancements blancs des minarets, odalisques, eunuques et vizirs, sources fraîches sous les palmiers, gياours 116 égorvés et captives livrées aux amours tumultueuses du vainqueur. Ces tableaux hauts en couleur donnent satisfaction à bon compte aux instincts profonds, à la sensualité trouble, au masochisme et au sadisme inconscients des tranquilles bourgeois occidentaux, comme Heine déjà l'avait bien vu. Même quand les Occidentaux vont en Orient, c'est cette image qu'ils y vont chercher, sélectionnant imptoyablement les spectacles, négligeant ce qui ne s'adapte pas à la vision préalable.

Cette image colorée par la sensibilité européenne, en vertu de son évolution interne, traduit aussi la réalité d'une situation. Au XIX^e siècle, l'Orient musulman est encore un ennemi, mais désormais un ennemi vaincu d'avance. En 1853, Nicolas I^{er} pourra parler à sir Hamilton Seymour de « l'homme malade, gravement malade », que l'Europe avait « sur les bras », à savoir l'Empire ottoman. Mais longtemps auparavant, la supériorité de l'Europe ne fait plus de doute. Le reflux turc dans les Balkans est patent depuis le XVIII^e siècle et, avec l'indépendance de la Grèce, atteint la zone centrale de l'Empire. La colonisation de la zone centrale de l'Islam commence avec la prise d'Alger par les Français en 1830, l'installation des Anglais à Aden en 1839, sans même parler de l'Inde lointaine

116. *Giaour*, mot bien connu à l'époque (Byron publie en 1813 son poème *The Giaour*), transcrit une désignation turque, « terme de mépris appliqué autrefois aux chrétiens au même titre que ceux-ci employaient en Europe le mot *infidèle* pour désigner les musulmans », écrit Dîran Keleşkian, *Dictionnaire turc-français*, Comtanantopole, 1911, p. 1007.

(avec ses déjà vieux comptoirs portugais et autres) et de la Malaisie où l'emprise anglaise paraît maintenant inébranlable comme celle des Hollandais en Indonésie. L'Orient voué de toute évidence à la suprématie européenne, peut-être même à l'europeanisation à plus ou moins longue échéance, attendrit par sa faiblesse même. Sa férocité ne vaut même plus l'indignation. Il est facile et agréable d'accorder les honneurs de la guerre à l'ennemi qui capitule. La barbarie devient un trait de mœurs devant lequel on peut sans danger s'extasier.

Les pays orientaux apparaissent comme les témoins dégénérés d'un passé qu'on peut se donner le luxe d'exalter alors que les hommes politiques et les hommes d'affaires font tout pour accentuer cette dégénérescence. Leur redressement, leur modernisation éventuels ne suscitent aucun enthousiasme. Ils risqueraient d'y perdre cette touche d'exotisme qui fait leur charme. Le poète, l'artiste et le grand public dont ils forment le jugement s'effraient de cette perspective comme, pour des raisons plus positives, le feraient les meneurs de la politique et de l'économie si elle était concevable. L'Orient, ennemi farouche mais situé sur le même plan au Moyen Âge, homme avant tout sous son déguisement pour le XVIII^e siècle et l'idéologie de la Révolution française qui en était issue, devient un être à part, muré dans sa spécificité qu'on veut bien d'ailleurs descendre à exalter. C'est la naissance du concept de l'*homo islamicus* qui est encore loin d'être ébranlé.

L'idée des civilisations différentes, évoluant chacune dans une zone déterminée, devient alors admise par tous, théorisée encore sous une forme purement philosophique qu'influence l'être des revendications nationalistes en Europe même. Chacune est dotée d'une essence propre. C'est la recherche de cette essence qui explique la propension de plus en plus marquée des savants à délaisser l'étude des époques modernes pour se spécialiser dans les ères « classiques », celles où ces civilisations sont censées avoir présenté les caractères les plus « purs ». Cette orientation est encore accentuée par les deux sciences humaines que le XIX^e siècle cultive avec prédilection : l'histoire des religions et la linguistique historique et comparée. L'histoire des religions, née de la lutte du pluralisme relativiste bourgeois contre le monopole idéologique chrétien, attache un immense intérêt à l'étude des religions orientales comme alternatives passées ou présentes au christianisme. Elle habitude — avec l'idéalisme théorique latent de l'époque — à considérer que l'essence, le noyau fondamental de chaque civilisation se situe dans la sphère religieuse, que tout peut être expliqué à partir de

là. Elle est liée étroitement à la linguistique historique et comparée que crée Franz Bopp (un élève de Silvestre de Sacy, soit dit en passant). Le très grand intérêt des découvertes de cette science aboutit aussi à donner à la langue, à chaque langue un rôle central. Un peuple est censé s'identifier à sa langue, être défini par les caractéristiques de sa langue. La parenté des langues suppose la parenté des âmes des peuples (*Volksgeist*), de leur essence la plus profonde, encore une fois censée expliquer tous les phénomènes sociaux qu'on peut déceler dans leur évolution historique. L'évolutionnisme biologique et la création de la science de l'anthropologie physique attirent l'attention sur la classification en races dont le prestige est grand immédiatement par son caractère de démarche scientifique, proche des sciences de la nature. Les races elles aussi sont conçues comme des essences dotées d'une efficacité particulièrement forte. La spécialisation de plus en plus poussée ne peut que nuire à une appréciation nuancée des apports de ces sciences. Chacune est reçue par les spécialistes des autres domaines sous son aspect le plus vulgarisé, le plus mécaniste. Les philologues auxquels est livrée à peu près toute l'étude des civilisations orientales, ne disposant d'aucune problématique théorique propre, autre que celle de l'étude des textes (critique textuelle, etc.), ne peuvent que suivre dans leur appréciation des facteurs historiques et sociaux l'orientation générale de la société où ils vivent.

Ainsi, malgré la masse énorme de documents et de données précises qu'accumulent les spécialistes, le divorce est de donné en plus grand entre le savoir de ceux-ci et le concret. Leur savoir est solide, mais centré sur la vision d'une totalité culturelle disparue en tant que telle, à laquelle on attribue pourtant une immuable action sous-jacente. Il est orienté par les conceptions les plus générales de l'époque qui convoient les résultats de l'histoire des religions, de la linguistique historique et de l'anthropologie physique sous la forme vulgarisée d'une majorité illimitée de l'efficacité de la religion, de la langue et de la race. Bien loin demeurent les problèmes de la vie réelle, actuelle de ces sociétés, matière peu noble laissée à l'observation pratique des commerçants, des voyageurs, des diplomates et des économistes. Alors que le savoir théorique du XVIII^e siècle cherchait à aider l'homme pratique dans la compréhension du présent, on peut dire, très généralement, que les rares interventions des savants du XIX^e et du début du XX^e siècle dans ce domaine sont plutôt néfastes, influencées par les préjugés courants plus que par la science. Ils enfoncent dans des erreurs graves ceux qui les sollicitent et en suivent la direction, impres-

tionnés par la haute compétence des savants, compétence réelle, mais limitée et orientée. En contrepartie, l'ascèse de l'étude des textes, influencée aussi à partir des années 1850 par la vague positiviste et scientiste, propose en idéal une rigueur extrême dans l'établissement des faits et des déductions à en tirer. Cet idéal pourtant est souvent méconnu dans la réalité, spécialement quand les savants croient pouvoir se fier, pour orienter et organiser leur vision, aux idées générales de leur société et se fondent inconsciemment sur ces idées pour asseoir leurs conclusions.

Des conceptions moins schématiques des pays de l'Orient musulman, comme sociétés en évolution, susceptibles de progrès si les conditions en sont données, apparaissent surtout chez les hommes politiques, les techniciens, les économistes dans des circonstances plus ou moins favorables. Ainsi, par rapport à l'Égypte de Muhammad 'Ali qui suscite un certain enthousiasme en France dans le cadre d'une politique antibritannique. L'exotisme esthétique, s'il enfonce la plupart de ses adeptes dans la nostalgie du passé et la crainte d'une modernisation européanisante, en oriente paradoxalement d'autres, par le biais d'un intérêt passionné et sincère pour les pays concernés, vers une prise de parti pour leur progrès, d'où une attention plus grande portée aux mouvements contemporains qui se produisent en leur sein. Là aussi, une bifurcation apparaît, plusieurs orientations sont possibles, depuis la conception de l'évolution souhaitée sous l'égide de la patrie du personnage concerné (Lyautey, L. Massignon, T.E. Lawrence au début) jusqu'à une prise de position contre celle-ci (W.S. Blunt), avec toutes les nuances transitionnelles possibles, et avec passage d'une nuance à l'autre au cours d'une vie. Ces options sont liées à des visions apologétiques, souvent sans nuances, du passé ou du présent. On voit des Français, par un mélange curieux d'anticolonialisme théorique et de patriotisme anglophobe, tracer un tableau enchanteur du Soudan du Mahdi. L'influence des idées générales de l'époque infléchit les conceptions. Le poète anglais W.S. Blunt (1840-1922), dans ses plans de régénération du monde arabe et de l'Islam par un retour partiel et adapté aux structures médiévales, fournira ainsi un matériel très important, emprunté, assimilé et repris par les premiers théoriciens des nationalismes musulmans et arabes.

Le phénomène qui conditionne le plus la vision européenne de l'Orient, à partir du milieu du XIX^e siècle surtout, est l'impérialisme. La supériorité économique, technique, militaire, politique, culturelle de l'Europe devient écrasante tandis que l'Orient

s'enforce dans le sous-développement. L'Iran et l'Empire ottoman deviennent des protectorats européens à toutes fins utiles alors que le domaine de la colonisation directe s'étend en Asie centrale au bénéfice des Russes, au Maghreb et en Orient ottoman en faveur des Anglais, des Français et des Italiens, surtout à partir de 1881, date de l'occupation de l'Égypte et de la Tunisie. Cela ne peut que favoriser évidemment un européocentrisme naturel, enraciné depuis toujours, mais qui prend une coloration tout spécialement méprisante. L'eurocentrisme inconscient du XVIII^e siècle, orienté par l'idéologie universaliste de cette époque, respectait les civilisations et les peuples extérieurs à l'Europe, relevait avec raison, dans leur évolution historique ou leur structure contemporaine, des traits humains universels, leur attribuant seulement avec une naïveté pré-critique les mêmes basses sous-jacentes qu'à la culture européenne, ne concevant quelque spécificité qu'à un niveau beaucoup trop superficiel. L'eurocentrisme conscient et théorisé du XIX^e siècle fait l'erreur inverse. La spécificité irréductible est supposée à tous les niveaux possibles, les motivations et les traits universels sont niés ou dédaignés. Contrairement, la seule universalité possible est conçue comme l'adoption du modèle européen sous tous ses aspects. On en proclame la nécessité, en en soulignant aussitôt l'impossibilité par suite de la spécificité si accentuée des non-Européens, ce qui conduit à en rejeter la réalisation dans un vague avenir, en acceptant pour le moment la perpétuation des cultures exotiques sous leur forme dégradée et politiquement dominée.

Les Orientaux semblent d'ailleurs donner raison à ce diagnostic, à cette vue des choses, pour certains en adoptant le modèle européen, en commençant par ses aspects les plus superficiels, pour les autres en opposant un refus total, accroché aux valeurs les plus archaïques de leur culture, quoiqu'elles soient souvent renouvelées de l'intérieur. Les réactions violentes des foules à l'emprise européenne sont cataloguées, archaïsées, éternisées et dénigrées à la fois comme manifestations du fanatisme musulman. Les savants, en multipliant et approfondissant les études spécialisées sur les époques classiques, sur les éléments les plus liés à la culture de ces époques, en notant avec une prédilection compréhensible toutes les manifestations de leur efficacité à l'époque contemporaine, apportent souvent, consciemment ou non, leur caution scientifique à une telle représentation des choses 117.

117. On trouvera le plus d'informations précises, de citations, etc., sur cette anti-

La situation d'humiliation où est placé le monde musulman encourage les missionnaires chrétiens, leur donne des possibilités d'action. Ils s'efforcent de passer à l'attaque, au prosélytisme, impatientés des obstacles qu'imposent d'une part la Loi musulmane, d'autre part les administrations coloniales elles-mêmes, inquiètes des réactions possibles devant un effort trop voyant. Dans le cadre de tendances humaines normales et en accord même avec les idées générales de la science de leur temps, ils associent le succès des nations européennes à la religion chrétienne, les revers du monde musulman à l'islam. Le christianisme serait par nature favorable au progrès et par conséquent l'islam à la stagnation et au retard culturels. L'attaque contre l'islam se fait aussi agressive qu'il est possible et l'argumentation médiévale est reprise avec des enjolivements modernisateurs. Ainsi on donne des détails ici ou là sur l'inspiration satanique de l'islam. Les catholiques français, par exemple, dénoncent la conspiration contre le progrès et la vérité que représente l'Église, émanant d'un front où figurent, avec les musulmans, les protestants, les Britanniques, les francs-maçons et les juifs, rangés également sous les ordres de Satan. Les confréries religieuses musulmanes apparaissent particulièrement comme des organisations dangereuses, animées d'une haine barbare contre la civilisation 118. Paradoxalement, et significativement, des conclusions analogues sont tirées par les anticléricaux de souche voltairienne qui exaltent l'hellénisme, civilisation fondée sur la liberté de l'esprit, le culte de la raison et de la beauté, animée par le même esprit aryen que les Védas, source de la grandeur européenne, contre l'esprit sémitique, facteur de rigidité intolérante, de dogmatisme scolastique, de fidélisme fanatique, de fatalisme paresseux, de mépris des arts plastiques, auquel sont attribués les méfaits conjugués du judaïsme, du christianisme et de l'islam 119.

tude dans le livre de N. DANIEL, *Islam, Europe and Empire*, cité ci-dessus. Du point de vue de l'explication, il faut pourtant le corriger en partant des indications données dans son compte rendu par A. HOURANI, in *Middle Eastern Studies*, vol. 4, n° 3, avril 1968, p. 325 s.

118. Particulièrement significatif est le livre de l'abbé ROUQUETTE de la Société des missions africaines de Lyon, *Les Sociétés secrètes chez les musulmans*, Paris-Lyon, 1899.

119. Ernest RENAN, avec quelques hésitations, va dans ce sens. Cf. surtout sa célèbre conférence du 29 mars 1883 à la Sorbonne, *L'islamisme et la science*, Paris, 1883. Cette tendance est poussée à l'extrême par un Grec, antisémite militant, qui signe D. KIMON, dans un livre au titre éloquent, *La Pathologie de l'islam et les moyens de le détruire*, Paris, 1897, auteur aussi d'un livre anti-juif, *La Politique israéliite, étude psychologique*, Paris, 1889.

Le panislamisme est un épouvantail à la mode dans le même sens, à la même époque, que le pétit jaune. L'Europe victorieuse voit dans toutes les tentatives de résistance à sa domination une activité perverse à l'œuvre, un complot sinistre auque, par un mécanisme constant dans l'histoire des idéologies, elle attribue une illusoire unité de direction, une application méticuleuse à l'exécution de ses noirs desseins, des méthodes traîtresses, cruelles, machiavéliques. Toute manifestation anti-impérialiste, même surgie de réactions purement locales ¹²⁰, était attribuée au panislamisme. Le mot lui-même évoquait une entreprise de domination, une idéologie agressive, une conspiration à l'échelle mondiale. Si cette vision pénétrait la masse des esprits européens grâce à la presse et à la littérature populaires ou aux livres d'enfants, elle n'était pas sans influencer les savants eux-mêmes, surtout s'ils se mêlaient de donner des conseils apparemment compétents aux inspirateurs de la politique coloniale de leurs gouvernements. Les plus intéressés par les études contemporaines comme le Hollandais Snouck Hurgronie (1857-1936) ou l'Allemand C. H. Becker (1876-1933), plus ou moins hantés par le panislamisme et l'analysant avec plus ou moins de nuances, ont tendance pourrnt à y voir une réaction essentiellement passéiste ¹²¹. Sans donner dans tous les mythes du commun, ils tendent quand même à voir plus d'unité et d'organisation qu'il n'en existait réellement dans des tendances largement divergentes et à peu près inorganisées. Leur érudition les porte à évoquer à ce sujet à peu près exclusivement le danger (réel mais non pas fatal) d'un retour pur et simple à l'État théocratique du passé (et d'autres forces existaient que leur mépris justement décourageait, dévalorisait, rejetait vers l'option archaisante). Bref, ils se laissent ressaisir par une vision assez analogue à celle du Moyen Age dans le cadre analogue d'une lutte de deux complexes politico-idéologiques.

La plupart des spécialistes cependant se désintéressent de ces problèmes, se contentant d'adopter les vues courantes de leur milieu quand ils ont à en traiter en dehors de leur activité scientifique. Celle-ci ne se renouvelle que très lentement dans son esprit et ses méthodes. L'hégémonie de l'orientation philologique sur les études orientales continue. Les matériaux scientifiques s'amoncel-

lent. Les méthodes d'étude sont de plus en plus rigoureuses. Les relations entre savants se multiplient et s'organisent, même à l'échelle internationale, notamment grâce aux congrès internationaux des orientalistes dont le premier se tient à Paris en 1873. Pourtant l'analyse des sociétés, des cultures, des idées ne progresse que grâce à l'intelligence personnelle de quelques savants d'élite.

La lente création des sciences humaines change peu ce tableau. La sociologie, la psychologie, la démographie, l'économie politique sont ignorées de la plupart des spécialistes de l'Orient musulman qui n'en voient pas l'utilité pour leurs propres études. Il est vrai que les premiers sociologues considèrent le monde musulman comme relevant de leurs préoccupations entre autres. Mais il s'agit soit du monde musulman classique, soit des mœurs et traditions archaïques du monde musulman moderne. Les sociologues généraux sont tributaires, pour leur information, des islamisants et préfèrent, avec une prudence louable, éviter de s'avancer trop sur un terrain qui leur est mal connu. Les spécialistes, à formation essentiellement philologique, peuvent être influencés par certaines idées que lancent les sociologues, mais aucun n'acquiert une formation de sociologue spécialisé. L'ethnographie des peuples musulmans est le domaine où se marque le plus l'influence des nouvelles problématiques, donnant des œuvres remarquables comme celles d'Edmond Doutté (1867-1926) et d'Edward Westermarck (1862-1939). Quant à l'évolution contemporaine des nations musulmanes, son étude est laissée dédaigneusement aux économistes, aux journalistes, aux diplomates, aux militaires et aux amateurs. Il existe une tendance à la réduire à déceler les traces d'archaïsme dans ces sociétés. Les sociologues, d'ailleurs, faute de formation philologique préalable, s'attachent surtout, quand ils passent à l'étude empirique concrète, à scruter les sociétés européennes américaines. De façon curieuse, cette dernière étude tendra même à devenir le sens concret du mot « sociologie ».

L'absence d'une problématique élaborée des structures et évolutions sociales maintenait, dans le domaine oriental comme ailleurs, l'histoire au rang de discipline essentiellement descriptive. Elle avait été renouvelée pourrnt par la rigueur critique dans l'analyse des sources qui tire son origine de Barthold Georg Niebuhr (le fils de Carsten Niebuhr, le voyageur en Arabie) et de Léopold von Ranke. Dans la même ligne se situent des historiens orientalistes comme Gustav Weil, Aloys Sprenger, Reinhart Dozy, Michele Amari, rigoureux sur l'établissement des faits, agnostiques

120. Exemples dans N. DANIEL, *Islam, Europe and Empire*, p. 385 s. etc.
121. Cf. J.-J. WAARDENBURG, *L'Islam dans le miroir de l'Occident*, Paris-La Haye, 1963, p. 102-106.

en principe sur les facteurs historiques mis en jeu, en fait influencés par les idées générales de leur époque pour la compréhension du déroulement des événements. Ainsi Sprenger (qui renouvelle de façon critique l'histoire du Prophète) est-il influencé par la conception hegelienne du *Zeitgeist*. Alfred von Kremer (1828-1889) est sans doute le premier spécialiste qui ait essayé de penser l'histoire de l'Islam comme une totalité. Il a organisé sa représentation autour de la doctrine de l'influence des idées dominantes qui fournissait « la clef à l'intelligence du système religieux et social de l'Islam »¹²². La plupart des spécialistes étaient fidèles de toute façon à l'idée générale — souvent implicite — de la prédominance du facteur religieux et plus généralement idéal. L'école des historiens français des années 1820-1850, fondant leur analyse historique sur la dynamique interne des luttes entre groupes sociaux, était restée sans influence sur le domaine oriental où les luttes mises en relief étaient plutôt celles (assimilées aux premières mises en par exemple) entre « races » et aussi entre religions. Le chiisme est ainsi couramment expliqué comme une réaction de l'esprit persan, aryen, contre l'Islam sémitique.

Pourtant, sous l'influence des luttes sociales de son époque, le philologue Hubert Grimme (1864-1942) recherche le premier dans la vie de Mahomet — de façon d'ailleurs beaucoup trop sommaire — l'influence des facteurs sociaux. Le théologien Julius Wellhausen (1844-1918), déjà célèbre par ses thèses sur la critique biblique et l'histoire de l'antique Israël, fait voir dans la prolifération des schismes religieux et la succession des dynasties au début de l'Islam toute une dynamique de luttes politiques et sociales. C. H. Becker suivra sa voie et Leone Caetani (1869-1935) ira encore plus loin dans l'appel aux facteurs économiques. Il y eut ainsi au début du XX^e siècle, sous l'influence des préoccupations générales de l'époque, une certaine tendance à ébranler le positivisme ecclésiastique habituel, non en faveur d'une problématique générale de la structure et de la dynamique sociales, mais simplement par transposition et mise en relief des facteurs prédominants dans le monde européen contemporain. La réaction de la plupart des spécialistes fut plutôt sceptique à l'égard de ces tentatives, souvent excessives et prêtant le flanc à la critique. Ils se maintinrent dans un prudent agnosticisme.

122. *Geschichte der herrschenden Ideen des Islams*, Leipzig, 1868, réimprimé Hildesheim, 1961, p. XVII.

8. L'ébranlement de l'eurocentrisme

La guerre de 1914-1918 ébranla dans ce domaine comme ailleurs la confiance en soi de la civilisation européenne, sa croyance en un progrès indéfini sur les mêmes lignes et, par là, l'ethnocentrisme européen. La révolte arabe en Orient, même canalisée, le mouvement kémaliste, l'ébranlement des nations allogènes de l'ancien Empire russe, les révoltes de l'Inde et de l'Indonésie entre autres, tout cela, dans le prolongement des révolutions jeune-turque et irannienne de la période 1905-1914, vint faire sentir que l'hégémonie européenne pouvait être mise en question. L'explication courante fut naturellement cherchée dans une malicieuse conspiration contre le Bien, où l'apparition du bolchévisme russe apportait un avantageux renfort au diabolisme maçonnique, à la perversité juive et catholique ou protestante (suivant les cas). Au lendemain de la guerre paraissait l'ouvrage fulgurant d'O. Spengler sur *Der Untergang des Abendlandes* (1918-1922). De façon plus spécifique, l'Américain Th. Lothrop Stoddard publiait *The Rising Tide of Color against White World Supremacy* (1920). Le même auteur publiait un ouvrage au titre significatif, *The New World of Islam* (1921). Ce publiciste non spécialisé, mais bien documenté, sans renier son essentialisme raciste, montrait partout les changements profonds créant un « étrange Orient nouveau, en grande partie le produit des influences occidentales »¹²³. La nouvelle image qu'il proposait était en principe celle d'un monde centré sur quelque mystérieux noyau fondamentalement différent, hostile, quelque peu repoussant, fondé sur l'ignorance et la sauvagerie, que tenaient difficilement en échec les freins de la religion et de la coutume ainsi qu'une élite éclairée peu nombreuse¹²⁴. Cependant, à y bien regarder, les facteurs qu'il décrivait étaient bien ceux qu'on voyait également à l'œuvre dans l'histoire occidentale : la lutte contre l'oppression ou l'ingérence étrangères, les aspirations des couches sociales défavorisées à une vie meilleure, tout cela traduit et transposé par les idéologies.

Cette vision des choses resta en gros celle du public euroéo-

123. Londres, Chapman et Hall, 1921, p. 109, autre édition New York, Ch. Scribner, 1921 ; trad. française, *Le Nouveau Monde de l'Islam*, Paris, 1923, p. 120, chap. III, *in fine*.

124. *Ibid.*, p. 299, trad. fr., p. 315 (chap. IX, *in fine*).

américain en général (y compris de la plupart des spécialistes), sauf que l'insistance était plutôt mise sur le premier élément : sauvagerie latente et mal endiguée, fanatisme déchainé face à la poussée civilisatrice de l'Occident.

L'ébranlement ne fut pas sans effets pourtant. On peut voir en la personne et l'œuvre de Thomas Edward Lawrence (1888-1935) l'affrontement dramatique d'un exotisme romantique et d'une réalité saisie empiriquement avec ses dimensions universelles, mais encore ornée des prestiges de la couleur locale. L'exotisme peut amener à une compréhension plus profonde des aspirations indigènes comme chez un certain nombre de turcophiles dans la lignée de Pierre Loti. Mais, plus souvent, les anticolonialistes sont des universalistes peu intéressés par le passé ou par les caractères spécifiques du présent, vestiges d'un âge barbare qu'il s'agit de détruire. L'exotisme amène plutôt les politiques coloniaux à s'efforcer de conserver les archaïsmes, à s'allier aux conservateurs indigènes, à dénoncer dans les intellectuels nationalistes, qu'ils soient réformateurs ou révolutionnaires, socialistes ou non, de pâles imitateurs de l'Europe, poussés par des idées abstraites et mal comprises à détruire leur propre patrimoine. D'une façon générale, c'est bien là le jugement de tout le public. La modernisation est considérée comme un élément inauthentique, une trahison de la spécificité. Dans la même ligne se situe à peu près la vision des éotéristes qui cherchent dans l'Orient musulman, comme dans l'Orient bouddhiste par exemple, un modèle de vie sage, un contact avec des réalités suprasensibles, des secrets ancestraux transmis à travers une lignée initiatique. Loin de voir dans les confrères musulmans une inspiration satanique, ils y cherchent plutôt des cellules de transmission de la tradition théosophique ancestrale. Certains se convertiront à l'islam et mourront en terre musulmane, comme René Guénon (1886-1951). En Europe et en Amérique, cette orientation d'esprit, cette vision fabuleuse d'un islam esotérique firent le succès de nombreuses sectes plus ou moins inspirées par l'islam et, par suite de toutes sortes de malentendus, même de l'islam orthodoxe ou d'une religion comme le béhâisme.

L'élément dissident, le schisme de l'Europe, la Russie marxiste n'apporte que des nuances à la vision du libéralisme anticolonialiste, hérité des idées de la Révolution française. Le rôle négligéable attribué par le marxisme vulgaire, idéologisé et institutionnalisés, aux superstructures idéologiques fait considérer le monde musulman comme une simple partie du monde sous-développé,

exploité et opprimé par le capitalisme européen. Les musulmans obéiraient exactement aux mêmes motivations que les autres hommes, contre des oppresseurs « féodaux » ou bourgeois qui exploitent la masse du peuple et celle-ci est aussi apte que d'autres à se révolter, une fois dissipés les « préjugés » qui font obstacle à sa lucidité. Cette « prise de conscience » se fera fatalement grâce aux forces rénovatrices par nature que fournit le prolétariat indigène. La faiblesse extrême des prolétariats industriels dans ces pays donne la première place pour ce rôle aux infimes noyaux formés par les partis communistes qui sont censés incarner néanmoins l'essence de la pensée théorique et stratégique du prolétariat mondial. Pour les communistes des pays occidentaux avancés (surtout ceux ayant des colonies, naturellement) qui participent de la vision générale de leur univers, les musulmans sont maintenus dans leur retard culturel par la force du fanatisme que développe intrinsèquement leur religion. Ils seront sans doute « éclairés » un jour, mais, en attendant cette prise de conscience lointaine, le rôle révolutionnaire, même dans leurs pays propres, appartient à l'élite européenne ¹²⁵.

A l'intérieur de l'Union soviétique, les musulmans sont, pour les dirigeants communistes russes, simplement des gens particulièrement influencés par des préjugés rétrogrades. Il faut, pour les comprendre, bannir avant tout la vieille attitude d'attendrissement inspirée par la tendresse à l'exotisme ¹²⁶. Une fois détruits les éléments « féodaux » et bourgeois, une fois établie la base d'économie socialiste nécessaire, ces préjugés tomberont peu à peu grâce à l'aide éclairée du « grand frère » russe, plus avancé sur cette voie. L'islam est une religion à combattre comme les autres dans que l'idée de phases transitionnelles, de ménagements tactiques dans la lutte antireligieuse apparaisse. Les cultures nationales des peuples musulmans existent et doivent être maintenues sous leurs aspects valables, c'est-à-dire animées d'un contenu socialiste et purgées de toute référence religieuse.

125. Particulièrement typique est la célèbre lettre au secrétariat de leur parti des communistes français de Sidi Bel Abbès en Algérie, publiée pour la première fois par H. CARÈNE d'ENCAUSSE et S. SCHRAM, *Le Marxisme et l'Asie 1853-1964*, Paris, 1965, p. 268-271.

126. « Bon travail, mais méfiez-vous du pittoresque et du romantisme ! », recommandation de la journaliste communiste russe, Maroussia, à la gare de Tachkent, au communiste français Paul Vaillant-Couturier parti en tournée dans l'Ouzbékistan (Paul VAILLANT-COUTURIER, *Les Bâtisseurs de la vie nouvelle. II, Au pays de Tamerlan*, Paris, 1932, p. 9 s.). C'est cette parole « qu'il va falloir porter comme une pancarte devant soi durant tout ce voyage », commente-t-elle, p. 11 s.

Des éléments d'une vision plus nuancée apparaissent très tôt, mais ne débouchent que difficilement sur le plan de l'explicité et du théorique. Dès les débuts du régime soviétique, le communiste tatar Sultan Galiev (né vers 1880, mort après 1940) peint le monde musulman comme particulièrement susceptible de recevoir, en vertu de sa spécificité musulmane elle-même (qui n'est donc nullement à combattre ou à détruire), l'idéologie communiste et de la répandre. Il est évincé brutalement¹²⁷. Ses idées ne seront reprises qu'à l'extérieur, timidement et très lentement, par certains communistes des pays musulmans, surtout en Indonésie et dans les pays arabes. Encore une partie importante de ceux qui les professent passeront-ils la ligne de démarcation du monde communiste et deviendront-ils des nationalistes marxisants ou même simplement socialistes¹²⁸.

La vague irrésistible du mouvement de décolonisation tendra à modifier l'image du monde musulman dans des secteurs limités, mais influents de la société occidentale. Le mouvement pour l'indépendance sous ses aspects purement nationalistes, incarné par des musulmans des couches supérieures de la société, désireux de s'adapter à l'Occident pour en acquérir les vertus dynamiques et conquérantes de la libre entreprise, suscite bien des sympathies dans les milieux occidentaux dirigeants ou d'affaires. Un certain universalisme capitaliste voit dans les musulmans des homologues qui peuvent être entraînés, eux aussi, dans la voie du développement suivie par l'Europe et l'Amérique blanche depuis le XIX^e siècle. L'Anglaise Freya Stark écrit en 1945 un livre au titre significatif, *East is West*, dédié à « ses frères les jeunes effendis », prenant le contre-pied de l'attitude impérialiste et exotisme de Kipling. Naturellement, cela n'exclut pas la prise en considération des particularités locales, mais elles sont conçues comme de caractère secondaire. L'islam est considéré comme une religion du même type que les autres, qui, fournissant à ses adhérents des raisons spirituelles de vivre, ne doit pas entraver leur activité économique et peut servir de rempart contre les ravages de l'idéologie communiste athée.

127. Cf. A. BENNINGSEN et Ch. QUELQUEIAY, *Les Mouvements nationaux chez les musulmans de Russie*, I, *Le « sultangalévisme » au Tatarstan*, Paris-La Haye, Mouton, 1960 ; A. A. BENNINGSEN et S. ENDERS WIMBUSH, *Muslim National Communism in the Soviet Union, a Revolutionary Strategy for the Colonial World*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1979.
128. Cf. M. RODINSON, *Marxisme et monde musulman*, Paris, Seuil, 1972, notamment p. 375 s.

L'idéologie anticolonialiste de gauche va dans un tout autre sens. L'universalisme, qu'elle a puisé dans ses racines libérales ou socialistes, tendra, à l'inverse, à se muer en reconnaissance, puis même en exaltation de la spécificité. Il reporte sur le tiers monde sa vision d'une force élémentaire, exploitée, opprimée, brutale, qui fera s'écrouler définitivement le vieux monde de la misère et de la domination. Dès lors, les valeurs propres à ces peuples recevront un tribut admiratif, même si des malentendus bien normaux tendent à découvrir en elles, fût-ce sous une forme spécifique, les valeurs mêmes qui animent les milieux européens en question. Pour certains des plus engagés dans ce sens, l'islam apparaît en lui-même comme une force par nature « progressive ». On note même des conversions à l'islam.

Cette tendance est particulièrement spectaculaire chez un groupe de catholiques de gauche dont un très savant spécialiste français, Louis Massignon (1883-1962), prend la tête. Imbu d'une vision mystique de l'histoire, d'une soif de dévouement pour les pauvres et les humilités enracinée dans un courant chrétien séculaire, il pousse à l'extrême la tendance latente du christianisme de ces dernières années, exprimée avec le plus de force et de netteté dans l'Église catholique. La menace de l'athéisme, la révision des points de vue traditionnels dont la responsabilité dans la déchristianisation des masses occidentales apparaît éclatante, le « ressourcement » (comme disent les théologiens) sur les valeurs fondamentales et originelles de la foi chrétienne, tout cela a amené à un sentiment de solidarité plutôt que d'hostilité envers les autres religions. La tendance œcuménique, sans abandonner la prétention de posséder intégralement la vérité ni, théoriquement, celle d'y amener peu à peu les égarés, renonce pourtant à toute pression extra-spirituelle, reconnaît dans ces autres religions des interlocuteurs, des alliés éventuels, des hommes de bonne foi détenant des valeurs respectables et non plus des forces ennemies à vaincre, inspirées par Satan. Le concile œcuménique du Vatican II en octobre 1965 rend hommage à l'islam pour les « vérités » qu'il a transmises sur Dieu et son pouvoir, sur Jésus, sur Marie, sur les prophètes et les apôtres. Alors qu'au Moyen Âge on estimait que ces « vérités » servaient de camouflage pour faire admettre l'imposture fondamentale de l'islam, on en vient au contraire à admettre que les « erreurs » musulmanes sont plus ou moins secondaires par rapport au message monothéiste primordial qu'il a rapporté. Ce tournant idéologique rend délicat le jugement chrétien à

porter sur Mahomet. Il n'est plus possible d'y voir un pur imposteur satanique comme au Moyen Âge. Si la majorité des idéologues chrétiens quelque peu intéressés par le problème réservent prudemment leur appréciation, certains catholiques spécialistes de l'Islam y voient un « génie religieux ». D'autres vont plus loin et en viennent à chercher s'il n'était pas, en un sens, un vrai prophète puisque aussi bien saint Thomas d'Aquin parle d'un type de prophète directive qui n'implique pas forcément l'inerrance et l'impeccabilité¹²⁹. Certains chrétiens dans la ligne de Massignon, à la fois frappés par la valeur de foi des expériences religieuses musulmanes et émus par les injustices historiques de leur communauté envers l'Islam, aussi bien en tant que religion que comme ensemble de peuples dominés et méprisés à l'époque récente, passent à des formulations qui peuvent prêter le flanc à l'accusation de syncrétisme, d'« hérésie islamisante » dont les accablent des intégristes indignés¹³⁰.

Les anticolonialistes, de gauche ou non, chrétiens ou non, passent souvent ainsi à une sacralisation de l'Islam et des idéologies contemporaines du monde musulman, tombant d'un extrémisme dans un autre. Sur le plan historique par exemple, Norman Daniel en vient à ranger dans les conceptions imprégnées d'esprit médiéval ou impérialiste toute critique de l'attitude morale du Prophète et accuse de tendances de ce genre toute explication de l'Islam et de ses caractéristiques par les mécanismes habituels de l'histoire humaine. On passe de la compréhension à l'apologétique pure et simple. L'enthousiasme de ce secteur de l'opinion n'est modéré que par la tendance de certains de ses membres, parfois dans une tonalité tout aussi excessive, à exalter d'autres groupes ethniques, quasi ethniques ou religieux avec qui le monde musulman s'est trouvé ou se trouve en conflit, en premier lieu les Négro-Africains et les juifs.

A cette grande réconciliation résistent aussi bien des secteurs de l'opinion euroéo-américaine. Il y a d'abord les éléments qui viennent d'être mentionnés et les intégristes chrétiens, en général de tendance droitière, attachés aux conceptions médiévales ou/et impérialistes, résolus à défendre la civilisation chrétienne et européenne contre la vague montante de la barbarie musulmane. Les

savants spécialistes se partagent entre l'indifférence et ces diverses tendances avec toutes leurs nuances.

L'influence des problématiques nouvelles des sciences humaines a fini par atteindre les études orientales. Des spécialistes de plus en plus nombreux, que leur attention soit tournée vers le monde musulman médiéval ou sur des époques plus récentes, étudient les problèmes sous l'angle sociologique¹³¹. L'histoire économique et l'histoire sociale, longtemps négligées, ont fini par être cultivées par des spécialistes de plus en plus nombreux¹³². On peut constater dans tout le domaine des études sur l'Islam un effort pour dépasser le pur travail philologique, pour aboutir à des vues synthétiques partielles, inspirées non plus par le simple bon sens ou par des idées générales de type philosophique, mais par les résultats auxquels sont arrivés des chercheurs travaillant sur un ensemble donné de phénomènes sociaux : historiens de tel ou tel ensemble cohérent de phénomènes, démographes, économistes, sociologues, etc.

Parallèlement, les contacts ont été multipliés avec les spécialistes indigènes. L'obstacle principal a été longtemps le petit nombre des véritables spécialistes, dégagés des modes médiévaux d'étude et de pensée. Le collaborateur était souvent un informateur dont l'apport devait être totalement repensé par le savant euroéen. Les obstacles sociaux à la formation d'équipes vraiment spécialisées vinrent d'une part de la situation coloniale de l'Orient musulman, d'autre part des traditions sociales et culturelles¹³³. Ces difficultés ont été (en partie seulement) surmontées. D'autres ont surgi, nées surtout de la vigueur des options idéologiques au sein du monde musulman dans une période de lutte aiguë contre les traces et les séquelles de l'hégémonie européenne. De telles

131. Le premier congrès islamologique de tendance sociologique, se tient à Bruxelles en 1961, *Colloque sur la sociologie musulmane, Actes, 11-14 septembre 1961*, Bruxelles, s.d.

132. Cf. l'article-programme de Cl. CAHEN, « L'histoire économique et sociale de l'Orient musulman médiéval », in *Studia Islamica*, vol. 3, 1955, p. 93-115. Le premier colloque spécialement consacré à l'histoire économique (médiévale, moderne et contemporaine) du monde musulman se tint à Londres en 1967, *Studies in the Economic History of the Middle East from the Rise of Islam to the Present Day*, Londres, OUP, 1970. Des pionniers, dans des tonalités très différentes, ont été Jean Sauvageat, Bernard Lewis et Claude Cahen.

133. Particulièrement éclairant est l'article de Bichr FARÈS, « Des difficultés d'ordre linguistique, culturel et social que rencontre un écrivain arabe moderne, spécialement en Égypte », in *Revue des études islamiques*, vol. 10, 1936, p. 221-242. Les difficultés qui atteignent les écrivains valent aussi pour les chercheurs en sciences humaines.

129. Typique est déjà l'ouvrage du théologien Ch.-J. LEHR, *Mahomet, Israël et le Christ*, Paris, 1956.

130. Cf. mon introduction à l'ouvrage de R. DAGORN, *La Geste d'Ismaël d'après l'onomastique et la tradition arabes*, Genève, Droz, 1980.

périodes sont éminemment favorables à l'extrémisme idéologique. Les savants européens prennent souvent ombrage de cet extrémisme sans en comprendre toujours les motivations et en oubliant les composantes idéologiques de leur propres jugements. Mais l'obstacle est réel, même s'il est aisément surmonté quand il s'agit de recherches portant sur des points limités, très précis et ne mettant pas trop en jeu les idéologies religieuses ou nationaliste 134.

Une autre tendance générale très nette consiste à s'intéresser plus qu'apparavant à ce qu'on appelait dédaigneusement les « basses époques » 135. Un essentialisme culturel mettant en relief la primauté de la religion, parfois aussi celle de la « race », admettant l'existence et la perdurabilité d'un modèle « pur » pour chaque civilisation, avait fait privilégier l'étude du Moyen Âge musulman. L'influence des recherches économiques et sociales, de l'orientation sociologique, les liaisons avec les économistes, les démographes ou les anthropologues ont montré l'intérêt non moins grand de l'étude des périodes plus récentes, favorisée par une documentation bien plus abondante. On s'est souvent entre autres que l'Empire ottoman, la Perse séfévide et l'État des Grands Mogols avaient marqué une certaine apogée de l'Islam 136. Même la période des contacts étroits avec l'Occident, celle de la naissance des idéologies modernes, posait des problèmes que leur modernité plus ou moins relative ne rendait pas négligeables ou méprisables.

Comme dans d'autres sciences humaines, on en vient à penser en termes de problèmes à cerner, à discuter, à éclairer de toutes les manières possibles, ce qui exige une coordination pluridisciplinaire, excluant une hiérarchie facile entre disciplines nobles et viles. La tendance à l'accumulation de matériaux, préparés et présentés le mieux qu'il est possible, au répertoire et à l'énumération, tendance qui d'ailleurs n'avait jamais été exclusive, cède du

134. C'est ce dont ne tient pas assez compte A. ABDEL-MALEK dans sa critique de l'orientalisme européen qui renferme pourtant certains éléments valables : « L'orientalisme en crise », in *Diogenes*, n° 44, oct.-déc. 1963, p. 109-142. Cf. les réponses de Cl. CAHEN : lettre dans *Diogenes*, n° 49, 1965, p. 141-143, et de F. GABRIEL, « Apologie de l'orientalisme », in *Diogenes*, n° 50, 1965, p. 134-142. Pour des auteurs plus récents, voir ci-dessus, l'introduction p. 12 s. et p. 17.

135. Cf. les indications chiffrées apportées par J. CHESNEAUX, « La recherche marxiste et le févél contemporain de l'Asie et de l'Afrique », in *La Pensée*, n° 95, janv.-fév. 1961, p. 15-28.

136. Voir déjà l'ouvrage d'un amateur très éclairé F. GRENARD, *Grandeur et décadence de l'Asie*, Paris, 1939. Dans le même sens, cf. B. LEWIS, « The Mongols, the Turks and the Muslim Polity », *Transactions of the Royal Historical Society*, 5th series, vol. 18, 1968, p. 49-68.

terrain devant la tendance à la discussion raisonnée des problèmes. Chacune a ses avantages et ses inconvénients. A la rigueur ascétique qui débouche aisément sur une limitation bornée des horizons succèdent des visions plus larges qui peuvent aboutir à des bavardages inconsistants. Cette orientation peut porter préjudice de façon déplorable au travail indispensable de publication des documents de base qui, en nombre accablant, attendent d'être édités, dépouillés, répertoriés. Il est vrai que les techniques modernes permettent d'espérer, mais dans une certaine mesure seulement, un traitement plus rapide de ces matériaux.

A la limite, on a pu parler de la fin de l'orientalisme. La question doit être examinée avec beaucoup de nuances. Il n'y a pas une « science » orientaliste dont les limites auraient été définies par Dieu ou par la nature des choses. Il n'y a que des problèmes multiples, justifiables de plusieurs disciplines générales, posés par des phénomènes variés qui se manifestent dans certains pays, autrefois groupés, selon un découpage contestable, sous le nom d'Orient. Ce qui est en cause, c'est la fin de l'hégémonie de la philologie. On commence à renoncer à l'idée implicite, dominante depuis plus d'un siècle ces études, selon laquelle la formation philologique pouvait suffire pour traiter avec compétence de tous les problèmes posés par un domaine d'études que définissait une limite linguistique. Cette idée, insoutenable rationnellement, venait de l'impeérieuse nécessité de la préparation philologique pour une étude sérieuse des problèmes posés à l'intérieur de ce domaine. La multiplication des matériaux accessibles, celle aussi des instruments de travail et le progrès des méthodes d'étude permettent maintenant, non pas de brûler l'étape de la philologie, mais d'y consacrer moins de temps. L'avance des sciences humaines a montré aussi la complexité des problèmes qu'on ne pouvait résoudre avec les seules armes de la connaissance approfondie de la langue, du bon sens et éventuellement l'inspiration d'idées philosophiques très générales. La pratique des études orientales, des études islamiques en particulier, est donc devenue plus difficile et moins spécifique. Les contacts avec les autres disciplines sont devenus, de luxe qu'ils étaient, une nécessité impérieuse. Les progrès qui s'annoncent sont impressionnants. Le prix qu'il convient de les payer n'est pas trop élevé.

Les activités de recherche dans le domaine des études arabes et islamiques en Europe présentent à première vue une très grande diversité. Chaque chercheur a le sentiment très vif, le plus souvent, que sa démarche diffère de celle de son collègue. Pourtant, lorsqu'on examine le tableau de ces recherches avec quelque distance, on ne peut manquer de s'apercevoir qu'elles ont une base historique commune et présentent des problèmes communs du point de vue de leur situation et de leur orientation.

Ces caractères communs sont l'aboutissement de plusieurs facteurs. Je crois qu'on peut classer ces facteurs ainsi :

1. Les contraintes objectives qui s'imposent à une certaine tendance humaine générale qu'il faut constater, quelle que soit l'explication qu'on puisse en donner. Cette tendance humaine générale, que l'on peut déceler dans les sociétés les plus diverses, même à l'état embryonnaire, c'est la tendance à l'étude des sociétés et cultures différentes. Les contraintes en question sont fonction : des nécessités sociales de chaque société (dans le cas présent, il y a des nécessités communes à toutes les sociétés européennes) ; des cadres mentaux généraux de l'activité scientifique dans l'ensemble des sociétés européennes (eux aussi en bonne partie communs) ; des institutions élaborées dans chaque société pour servir de cadre à cette activité (institutions parallèles dans toute l'Europe).

2. Les tendances internes dominantes de la mentalité et de la sensibilité dans la société observante, ici la société européenne. On peut appeler ces tendances des idéologies diffuses. Il faut aussi

montrer une évolution générale dans les grandes lignes pour toute l'Europe.

3. Les situations changeantes de la société observante par rapport aux sociétés observées. Ici encore il y a eu une évolution parallèle pour toute l'Europe.

En outre, sur ce fond commun, on distingue assez aisément des facettes nationales. A la base de ceux-ci, on trouve : des nécessités sociales différentes dans chaque pays ; des développements nationaux particuliers des institutions d'enseignement et de recherche ainsi que, globalement, de l'esprit scientifique ; des tendances particulières de la mentalité et de la sensibilité dans chaque pays, d'où des idéologies diffuses et explicites différentes ; des situations différentes pour chaque pays par rapport à l'Orient musulman (relations politiques, commerciales, etc.).

Tous ces particularismes (communs à toute l'Europe ou nationaux) n'infiniment pas, à mon avis, l'idée qu'il existe une méthode scientifique idéale universellement valable. Mais la réalisation complète de ses exigences est une asymptote ; ce n'est que peu à peu qu'on découvre les limitations des réalisations précédentes, les exigences qui n'ont pas été satisfaites. Cette découverte et cette réalisation sont fonction des situations sociales et des tendances de la mentalité publique ou des idéologies diffuses (auxquelles le savant n'échappe pas) qui placent en face d'elles toujours de nouveaux obstacles et de nouvelles possibilités.

Il vaut mieux prendre conscience de ces conditionnements, du moins de ceux qui n'échappent pas à toute possibilité *actuelle* de prise de conscience.

1. L'orientation de départ : l'orientalisme traditionnel

La situation et les tendances actuelles ont leur origine dans tout un système de pensée, relativement cohérent. Je ne sais s'il convient de désigner ce système sous le nom d'*épistémé* que propose pour des systèmes plus ou moins analogues Michel Foucault. Ce système de pensée commun ou cette attitude scientifique commune ont pris forme au XIX^e siècle sous des influences diverses.

Il y a eu en premier lieu le développement de la recherche scientifique dans le domaine des sciences humaines, développement corrélatif du progrès de la démarche scientifique dans tous les domaines. Dans cette sphère comme ailleurs, on peut constater la multiplication et la spécialisation des réseaux d'institutions de recherche et d'enseignement ainsi qu'une aspiration constante à toujours plus de précision et d'objectivité.

Un facteur général très important a été aussi l'aspiration à l'élargissement de l'humanisme gréco-romain par addition, aux civilisations-modèles classiques, d'autres civilisations, sources d'inspiration, d'imitation, de référence. Cette aspiration générale est issue du préromantisme et du romantisme, c'est-à-dire d'un tournant capital de la sensibilité et de la mentalité européennes. Comme on le sait suffisamment, ce courant romantique est tourné vers le spécifique, l'exploration des « esprits nationaux » avec leur spécificité, leur couleur locale, etc. Il y a là une réaction contre l'universalisme du XVIII^e siècle qui se fondait sur la valeur universelle du modèle gréco-romain. Naturellement, à travers ce tournant, subsiste la base des études et des images antérieures de l'Orient musulman.

Il faut aussi souligner l'influence des rapports pratiques, dévotus plus faciles, plus étroits, plus intenses avec l'Orient musulman, dans la situation qui s'affirme chaque jour davantage de supériorité, désormais acquise, de l'Occident, du point de vue militaire, économique, politique, etc.

L'attitude scientifique générale de l'orientalisme traditionnel, comme de toutes les autres branches de la science à cette époque, comme de toutes les autres branches de la science à cette époque, me paraît caractérisée essentiellement par ce que j'appellerai une modestie méthodologique. Il s'agit d'une méfiance à l'égard des généralisations, toujours estimées prématurées, comme celles qui étaient en vogue à l'époque précédente et qui d'ailleurs continuaient à être proposées en grand nombre par les essayistes et les philosophes. On insiste beaucoup sur l'idée que l'analyse doit précéder la synthèse (des années d'analyse pour une heure de synthèse, dit-on favori de l'époque). Cette idée, très juste, très féconde et très profitable au progrès de la recherche, était accompagnée de l'idée implicite, vague et beaucoup plus discutable suivant laquelle la synthèse découlerait naturellement de l'analyse. On a le sentiment très vif de la nécessité d'un immense travail collectif auquel tous doivent s'atteler, chacun ne pouvant en accomplir qu'une faible partie. En conséquence, la tendance générale est à une rigoureuse

ascèse, à un souci minutieux de la précision du détail. Il est évident qu'il y a quelque corrélation entre la dominance de ce sentiment et, dans le domaine économique, celle de l'éthique bourgeoise que Max Weber rattache au protestantisme.

Voici des textes typiques, je le crois, qui illustrent bien cet état d'esprit dans le domaine de l'orientalisme.

Lorsque, vers la fin du siècle dernier, écrit Jules Mohl en 1842 dans l'un de ses précieux rapports annuels à la Société asiatique de Paris, on s'aperçut que la littérature orientale était destinée à agrandir, d'une manière inattendue, le champ de l'intelligence humaine, et que l'histoire des religions, des lois, des institutions politiques et des lettres devait en tirer des accroissements presque incalculables, elle excita une curiosité générale. Mais la science ne pouvait marcher aussi vite que l'aurait exigé l'impatience de ceux qui en attendaient de nouvelles révélations ; la publication des textes et des traductions, qui seule pouvait donner une base solide à ces études, ne se faisait que lentement, et ceux qui suivaient ce mouvement et demandaient des résultats généraux, ne recevaient que des fragments dont il était difficile d'évaluer l'importance parce qu'ils appartenaient à un ensemble immense dont on ne pouvait apprécier l'étendue ¹.

Le même écrivain en 1841 :

On ne peut assez répéter que la publication des manuscrits orientaux les plus importants est le plus pressant besoin de nos études. Ce n'est que quand le travail critique des savants aura passé sur les chefs-d'œuvre de chaque littérature, quand l'impression aura rendu facile l'usage matériel des livres [...], ce n'est qu'alors que l'intelligence européenne pourra pénétrer réellement dans l'Orient, dégager la vérité historique de l'épaisse couche de fables et de contradictions qui la couvre et reconstruire l'histoire du genre humain. Ce but est encore loin de nous, mais le chemin est clairement tracé, et nous y faisons chaque année un progrès, minime, si

nous le comparons à ce qui reste à faire, mais considérable si on le compare avec ce qui se faisait autrefois ².

On qualifie souvent cette attitude de positiviste. Cela est plus ou moins acceptable, mais il faut prendre garde que le positivisme (celui d'Auguste Comte) n'est qu'une théorisation philosophique, une extrapolation de cette attitude générale, extrapolation qui n'était acceptée que par peu d'esprits, mais qui exprime en la systématisant une idéologie diffuse. Celle-ci serait peut-être mieux désignée par le terme de « scientisme ». Encore faut-il souligner que la plupart des savants qui observent cette attitude dans le domaine de leurs recherches n'adhèrent nullement aux présupposés métaphysiques ou philosophiques qui sont impliqués habituellement par les termes de positivisme ou de scientisme.

La conscience de ces tâches énormes à accomplir inspire un programme qui se réalise peu à peu, auquel la masse des savants se conforme, qui aboutit à constituer un acquis immense, un corpus d'une dimension considérable.

Il semble inutile d'entrer dans les détails ici sur l'acquis de toute cette époque de dominance de l'orientalisme classique. Rappelons brièvement le long déclinement des sources primaires : manuscrits catalogués, édités de façon critique, traduits, annotés, commentés. De multiples instruments de travail furent confectionnés sur la base de ces sources et nous les utilisons encore en grande partie : bibliographies, répertoires, dictionnaires, grammaires, etc. De même furent constitués à cette époque les cadres solides dont nous pouvons partir avec assurance maintenant : histoire événementielle (on a un peu oublié à présent qu'elle est indispensable à la base quand ce serait même pour la dépasser), géographie historique, etc.

L'attitude qu'on a essayé de caractériser ci-dessus, le type de travaux poursuivis dans cette direction pour constituer l'acquis auquel on vient de faire allusion ont eu pour conséquences naturellement des qualités et des défauts personnels chez les savants. Ces qualités et ces défauts se font sentir dans tout l'ensemble de la production scientifique de l'époque.

L'essentiel me paraît être que l'apprentissage préalable, long et difficile, exigé par ces tâches (tout spécialement l'apprentissage des

1. J. MOHL, *27 Ans d'histoire des études orientales*, 2 vol., Paris, Reinwald, 1879-1880, t. I, p. 44.

2. *Ibid.*, t. I, p. 5.

langues, de la pratique des écritures manuscrites, etc.), ainsi que les travaux patients, devant un temps immense (pratiquement tout le temps qu'un homme normal peut consacrer au travail), auxquels les savants devaient se vouer, tout cela laissait fort peu de place (pour ne pas dire aucune) à l'intrusion des disciplines générales et de leurs spécialistes. Ce sont ces conditions qui expliquent la primauté à peu près absolue du philologue au cours de toute cette époque.

Les tendances ou les aspirations à la théorisation n'en existent pas moins comme à toutes les époques et dans tous les lieux. Mais elles ont été refoulées en grande partie par l'ascèse de l'étude minutieuse du détail. Moins souvent elles ont été satisfaites à bon marché de plusieurs façons.

La plupart ont eu recours à des idées générales inspirées de la philosophie de l'époque, de sa conscience sociale ou d'intuitions générales isolées. D'où, en général, l'éclectisme ou parfois l'hégémonie d'un type d'explication à la mode. Pour ne citer qu'un exemple, évoquons l'économisme sommaire (inspiré par le développement impétueux de l'économie industrielle capitaliste bien plus que par l'influence très limitée du marxisme) dont des islamisants comme Martin Hartmann ou Leone Caetani font preuve dans leurs études sur les débuts de l'Islam.

Des spécialistes avides d'aboutir à des conclusions quelque peu générales, mais mal armés pour cela de par leur formation extrêmement limitée, construisent souvent des synthèses plus ou moins branlantes ou fantaisistes en dominant une valeur démesurée à des constatations de détail, à des facteurs, à des points qu'ils ont eu l'occasion d'étudier de plus près.

Les savants les plus consciencieux et les plus conscients tirent leur inspiration (ce qui est bien normal) des seules sciences humaines plus ou moins constituées à l'époque : la linguistique historique et comparative, l'histoire des religions, l'anthropologie physique. Les résultats en ont été le plus souvent catastrophiques. En général, on a été fort peu prudent dans l'application des conclusions limitées de ces sciences (même quand ces conclusions étaient valables) à de vastes domaines. Du développement de l'histoire des religions (extrêmement important et fructueux), on a tiré la thèse, le plus souvent implicite, que la sphère des idées (et tout spécialement des idées religieuses) dominait la vie totale des sociétés. On tombait tout à fait normalement dans l'idéalisme historique. De la classification généalogique des langues et des résultats de

l'anthropologie physique, on tirait de la même façon une vision raciste des choses. Les mises en garde et les protestations des savants qui pratiquaient les disciplines générales en question n'y faisaient pas grand-chose. Beaucoup d'anthropologues ont insisté, dès cette époque, sur la valeur limitée des indices crâniens par exemple, sur le caractère artificiel des classifications fondées sur ces indices. Cela n'empêchait nullement de bons spécialistes dans leurs domaines propres de distinguer de façon abrupte, quand ils parlaient d'histoire, des peuples dolichocéphales et des peuples brachycéphales. Cela dure encore d'ailleurs. De même, les mises en garde n'ont pas manqué de la part des linguistes sur la nécessité de ne pas identifier le fait de parler une langue avec celui d'appartenir à une souche ethnique donnée. Cela n'empêcha nullement, comme on le sait trop bien, de classer les peuples en aryens, sémites, etc., chacun étant distingué par une essence propre, immuable, éternelle. Là encore, l'influence de ces théorisations hâtives n'a malheureusement pas fini de se faire sentir.

Donc, si l'acquis est immense, les défauts sont aussi extrêmement importants.

L'européocentrisme est évident. S'il est absurde de le dénoncer avec véhémence aujourd'hui et de se livrer à son égard à des débordements d'indignation morale, il n'en faut pas moins le constater, ainsi que ses effets nocifs. Non seulement la société et la civilisation européennes sont posées en modèles universellement valables, non seulement leur supériorité absolue sur tous les plans est présumée (elle est réelle sur un certain plan limité, par exemple dans les techniques), mais encore les facteurs à l'œuvre dans cette civilisation et cette société sont mécaniquement transposés toujours et partout. Si certains sont bien en effet des facteurs universels, il n'en est pourtant pas de même de tous et cette transposition mécanique a été néfaste en général.

Du XVIII^e siècle, on avait gardé le concept des civilisations classiques, supérieures aux autres, méritant une attention à peu près exclusive (et encore surtout au moment de leur « âge d'or »). Cette vision admirative des civilisations classiques était couplée avec une conception essentialiste des mêmes civilisations. On les supposait dotées d'une essence immuable également, et cette essence, on avait tendance à la chercher dans la religion. De la sorte, la vision essentialiste était aussi une vision théologocentrique. Citons encore Jules Mohl :

Autour des quatre grandes littératures arabe, persane, indienne et chinoise, se groupent les littératures des autres peuples orientaux qui n'ont pas formé eux-mêmes des foyers de civilisation, et ont emprunté leurs idées à une ou plusieurs de ces grandes nations. On ne peut donc pas s'attendre à trouver, dans ces littératures secondaires, aucun de ces ouvrages fortement empreints d'un esprit original qui font époque dans l'histoire de l'humanité, et on ne peut pas espérer de les voir cultiver par un grand nombre de savants. Mais il est à désirer qu'elles ne soient pas tout à fait délaissées, et que les besoins de l'administration, les rapports commerciaux, l'enthousiasme d'un missionnaire ou le zèle d'un homme de lettres les tirent peu à peu de leur obscurité et rendent accessibles à l'historien les faits qu'elles peuvent fournir : car pres- que chacun de ces peuples possède des chroniques importantes selon le degré d'influence dont il a joui³.

On voit donc qu'on peut classer parmi les défauts de cette époque la liaison avec des idées générales du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle : la primauté et la supériorité du modèle européen, un essentialisme souvent raciste, un idéalisme souvent religieux. Mentionnons également brièvement (cela serait très facile à développer) la liaison partielle avec des pratiques impérialistes et avec des visions esthétiques « exotistes ». Là encore, il ne s'agit ni de dénoncer, ni de condamner, ni de s'indigner, mais simplement de constater et d'en tirer les conséquences.

Beaucoup des travaux de cette époque sont donc viciés par le fait qu'ils ne sont pas encadrés par des problématiques scientifiques valables. Cela ne met pas en cause l'immense somme d'informations qui a été apportée et qu'il ne faut nullement dédaigner comme on le fait souvent maintenant. S'il est vrai que bien des points n'ont pas été mis en lumière parce que les bonnes questions n'étaient pas posées, il n'en reste pas moins qu'une immense accumulation de matériaux existe et qu'on peut souvent en tirer ce que les chercheurs de l'époque n'ont pas voulu y insérer ou n'y ont pas vu.

Un vice capital a été la croyance (en pratique, même si elle n'était pas affirmée théoriquement) en l'omniscience du philo-

logue. Un spécialiste de la langue chinoise était jugé apte à écrire des travaux sur la philosophie chinoise, l'astronomie chinoise, l'agriculture chinoise, etc. Quelquefois il ne s'en tirait pas trop mal, mais c'était loin d'être toujours le cas et les vices de cette pratique sont évidents. Les travaux menés de cette façon brillent le plus souvent par l'éclectisme et par l'incompréhension des exigences de la théorie. On voit s'y déployer un certain dilettantisme de spécialiste. L'accrolement de ces deux termes n'est paradoxal qu'en apparence. Plus la spécialisation s'accroît et plus le spécialiste, formé étroitement dans la perspective de la pratique d'une spécialité donnée, se montre dilettante quand il prétend juger, sans préparation adéquate, des domaines extérieurs à celui qu'il a approfondi.

2. La crise et les problèmes actuels

L'évolution de l'ensemble de la mentalité sociale, les nouveaux courants d'idées, les nouvelles situations provoquent actuellement une crise fondamentale.

A la base il y a le développement des sciences humaines ou sociales. Cela devrait être à la source de grands progrès. Mais la difficulté pratique demeure de combiner les connaissances philologiques, toujours aussi nécessaires, avec l'initiation aux sciences générales théoriques, initiation de plus en plus difficile. Il y a là une limite tenant à la condition humaine qu'on ne peut espérer dépasser totalement.

Un autre facteur est la crise de l'eurocentrisme et l'entrée dans l'arène scientifique des spécialistes des pays étudiés. Sous l'effet de la décolonisation et de l'idéologie anticolonialiste, la tentation est grande aujourd'hui, surtout dans les jeunes générations, de rejeter tout l'acquis comme entaché d'eurocentrisme et de mentalité colonialiste. Si sympathique ou compréhensif qu'on puisse être envers les sentiments à la base de cette tendance, il faut quand même maintenir présent à l'esprit que, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec une prétendue supériorité raciale, c'est l'Europe qui a poussé au maximum (jusqu'ici) l'application de méthodes scientifiques raffinées, même si la pratique de ces méthodes était déjà amorcée dans les civilisations non européennes étudiées.

3. J. MOHL, *op. cit.*, t. I, p. 25 s.

Non sans complaisance, parfois même avec servilité, on insiste aujourd'hui souvent sur la primauté du regard de soi sur soi. Les avantages que chacun tire de la connaissance extrêmement intime qu'il a de sa propre société et de sa propre culture sont indéniabiles. Il suffit d'en faire l'expérience mentale sur nous-mêmes. Mais il ne faut pas oublier que le regard de l'autre a également des avantages. La distance prise avec les idéologies locales est un facteur de première importance. Ce cas est particulièrement évident dans les phases de luttes très vives comme celles qui se déroulent actuellement et où les objectifs politiques plus ou moins immédiats brouillent aisément la vision des participants directs.

Parmi les actifs, à mon avis définitivement et universellement valables, de la pratique européenne de la science, il faut compter l'approche critique des sources. Si cette approche critique a déjà été pratiquée par tous les esprits supérieurs des autres civilisations, sa systématisation maximale a été réalisée en Europe. Elle est souvent dénoncée comme une injure aux sentiments des membres des sociétés extraeuropéennes. Il faut dire et répéter alors que cette approche critique a commencé en Europe même, vis-à-vis des sources européennes. C'est dans la critique des traditions sur l'histoire romaine ancienne et des textes bibliques que l'érudition a fourbi ses armes en ce domaine, a élaboré ses méthodes.

C'est en Europe seulement, à l'époque moderne, que s'est imposée pleinement la vision historique des choses et la compréhension entière qui lui est liée du pluralisme culturel et de ses conséquences. Quel qu'ait pu être l'abus que l'on a fait de l'historicisme, il s'agit là d'un progrès immense. Seule cette conception permet de combattre la tendance idéologique permanente à reconstruire le passé à l'image du présent et à transposer dans des mondes culturels différents les mécanismes du nôtre. Cette tendance spontanée de l'idéologie naïve, constamment remise à jour par les idéologies construites et notamment par les idéologies politiques, continue à exercer ses effets néfastes dans de larges secteurs. Il faut toujours avoir recours à l'esprit historique, remonter aux sources pour combattre les conséquences nocives de ces idéologies, sur la recherche historique et ethnologique ou anthropologique en particulier. Il convient de souligner que les idéologies nationalistes en vogue dans la plupart des pays du tiers monde en fonction de leurs luttes actuelles développent normalement des tendances contraires à l'esprit historique.

C'est aussi l'Occident moderne qui s'est, pour la première fois,

dégagé pleinement du dogmatisme religieux. Non seulement certains individus ou certains courants, mais l'ensemble de la communauté scientifique, y compris ses membres croyants, s'est engagée sur la voie d'une recherche mettant entre parenthèses les intrusions, possibles encore aux yeux de certains, du surnaturel dans l'histoire et le fonctionnement des sociétés. Là seulement elle a eu l'audace d'entreprendre l'étude des textes et des « histoires » sacrés en faisant abstraction de toute causalité fondée sur autre chose que les lois communes du dynamisme des sociétés humaines.

En linguistique aussi, l'Europe du XIX^e siècle a apporté une révolution copernicienne. Il ne faut pas nier ni mépriser l'acuité de la vision de leurs langues par les grammairiens indiens, grecs, arabes, européens prémodernes. Ils ont souvent compris et exposé (parfois de façon géniale) les lois sous-jacentes aux structures du langage auquel ils avaient affaire. On sait comment, de ce point de vue, Noam Chomsky a réhabilité la « linguistique cartésienne » de Port-Royal. Il n'en reste pas moins que c'est seulement le XIX^e siècle européen qui a conçu les langues comme des systèmes en mouvement, qui a jeté par-dessus bord la normativité qui présidait auparavant aux études linguistiques. Il a désacralisé les langues sacrées et les langues classiques en tant que sacrées et classiques. Il a montré la nécessité de l'étude objective des phénomènes linguistiques sans mépris et sans rejet des formes humbles et « vulgaires » de la langue. Il a démontré clairement que les langues écrites, enseignées, cultivées étaient la superstructure des langues parlées, suivait avec retard des évolutions profondes qui affectaient la vie quotidienne des systèmes de phonèmes, de formes grammaticales et d'unités lexicographiques. C'est là un apport considérable et révolutionnaire qui n'a pas encore été entièrement assimilé par l'Orient arabe. Il faut le maintenir, même si l'étude structuraliste du langage qui domine actuellement tend à le minimiser et même à ne pas l'apercevoir, à dater l'origine de la vraie linguistique de Ferdinand de Saussure, alors que cette démarche est fondamentalement incompréhensible sans l'intégration préalable de cet apport.

La réaction des orientalistes traditionnels envers cette crise s'est marquée assez souvent par des phénomènes de résistance aveugle et d'ankylose.

Formés encore souvent dans la ligne des anciennes disciplines à prédominance philologique, ils ont fréquemment manifesté une méfiance très grande envers les problématiques nouvelles. Il est vrai

que les représentants de celles-ci avaient souvent tout pour susciter une méfiance légitime. Ils ne sont pas toujours bien informés ni même sérieux. Leur enthousiasme pour la vision nouvelle des choses leur fait souvent mépriser, ignorer, ne pas comprendre, vilipender les démarches et les apports anciens, parfois avec une très grande légèreté. On peut donc comprendre la réaction irritée, hérissée qu'ils suscitent, mais qui a l'inconvénient, à son tour, de négliger l'apport considérable que constitue le renouvellement des conceptions.

La méfiance n'est pas moins grande à l'égard des spécialistes indigènes. Là aussi cette méfiance n'est pas sans raisons. Les spécialistes des pays étudiés sont souvent contestataires en principe envers les savants européens, globalement stigmatisés comme entachés d'esprit colonialiste, d'ethnocentrisme, alors qu'on garde quand même beaucoup, peut-être l'essentiel, de leur apport. Souvent ils jettent le bébé avec l'eau de la baignoire, du moins en partie (ces paroles étant communément outragantes), alors qu'en réalité ils conservent ce qui leur plaît des apports européens en les dénigrant d'oripeaux indigènes. Souvent ils ne sont pas dégagés des méthodes archaïques, des idéologies anciennes sous leurs formes dogmatiques et antihistoriques. Souvent les idéologies nationales actuelles leur permettent de légitimer à bon compte, à la fois leur rejet théorique de ce qui ne leur convient pas dans les apports européens et leur acceptation déguisée de ce qui peut entrer dans leur système, de ce qui peut servir celui-ci. A l'extrême, ils sont surtout desservis par les plus bruyants, ceux qui se présentent abusivement comme leurs porte-parole, de purs aventuriers intellectuels parfois, qui savent habilement tirer parti de la conjoncture de réaction au colonialisme dans les institutions internationales et dans une grande partie de l'opinion publique européenne. On comprend alors la vivacité de l'accueil des orientalistes sérieux à l'égard de ces démarches à proprement parler terroristes. Mais cette réaction a le tort de faire souvent l'amalgame entre les spécialistes indigènes sérieux et les aventuriers en question, de faire insuffisamment le départ entre les éléments valables (il y en a beaucoup) et les autres dans les critiques adressées par les spécialistes indigènes à l'apport européen.

La méfiance des orientalistes traditionnels est grande enfin envers les spécialistes des domaines périphériques, marginaux par rapport aux préoccupations du XIX^e siècle. Le mépris, qui s'exerce à l'égard de leurs devanciers depuis toujours, se reporte sur

leurs représentants actuels alors que ces disciplines ont acquis maintenant un statut scientifique réel. Donnons l'exemple de l'histoire contemporaine, de la sociologie, etc. Il est vrai que beaucoup manifestent encore dans lesdits domaines une dose variable de dilettantisme ou de légèreté. Il est vrai qu'ils sont l'aire privilégiée où se déploient les journalistes pressés, les écrivains, tous ceux qui occupent, sans grands titres à le faire, les ondes de la radio-diffusion et de la télévision, voire un nombre non négligeable d'imposteurs et d'aventuriers. Les militants de la contestation politique choisissent eux aussi de façon privilégiée ces domaines pour y exercer une critique parfois pertinente, mais aussi souvent légère, injurieuse, abusive. Les orientalistes traditionnels, souvent d'opinion conservatrice au surplus, ne peuvent qu'être choqués par de telles intrusions.

On s'explique ainsi que beaucoup se replient souvent sur les vieilles zones sûres : l'édition critique des textes, l'histoire événementielle, la philologie ponnilliste, etc. Ils rappellent (fort justement d'ailleurs) l'énorme travail qui reste à faire dans tous ces domaines. C'est là un rappel tout à fait utile et même indispensable, mais il n'excuse pas le mépris des domaines nouvellement développés, des pratiques scientifiques renouvelées, des problématiques nouvelles.

3. La situation actuelle

Je me bornerai ici à dresser un tableau des grandes tendances, courants et écoles tels que je les vois. Je ne citerai que très peu de noms, car, autrement, cela tournerait au palmarès et celui-ci serait forcément très incomplet et très injuste. Je suis loin de connaître tous les travaux importants sur le vaste domaine que l'on m'a demandé de traiter.

Notons au préalable que l'exclusion des États-Unis du panorama européen est très artificielle. Les grandes tendances s'y rencontrent également de la même façon. Ceci n'est pas cependant pour nier un particularisme nord-américain sur le même plan que les particularismes nationaux auxquels il a été fait allusion ci-dessus. On sait aussi que la recherche nord-américaine est, au moins quantitativement, d'une densité supérieure aux recherches nationales

européennes du fait du chiffre de la population et de la richesse relative des États-Unis.

Naturellement les tendances, courants et écoles dont je dresse ci-dessous un tableau infiniment sommaire se subdivisent en micro-tendances multiples suivant le tempérament et la formation de chaque maître, avec d'infinies nuances.

Continuation de la lancée antérieure

De nombreux travaux, peut-être la plupart, se poursuivent dans le sens antérieurement pratiqué. Néanmoins, les tendances antérieures sont souvent dépassées d'une façon ou d'une autre sous l'influence du renouvellement des problématiques des sciences où elles s'insèrent. Je citerai, sans nullement prétendre à être exhaustif, les groupes de travaux suivants :

— Publication de textes littéraires ou documentaires, de documents d'archives, d'inscriptions, de monnaies, etc. Souvent aussi, dans ces cas, de nouvelles méthodes sont employées en tirant parti spécialement des acquis de l'informatique, de la mécanisation quantitative, des codages.

— Confection de répertoires. Dans ce cas tout spécialement, on trouve l'application sur une grande échelle de ces nouvelles méthodes se rattachant à l'informatique. Rappelons, à titre d'exemple, les publications du groupe de travail qui poursuit, sur de nouvelles bases, l'effort, entrepris, il y a bien longtemps, et abandonné, de l'*Onomasticon arabicum*. Sans aller jusqu'à la mobilisation de tels moyens apparemment, on trouve aussi la reprise de répertoires anciens avec beaucoup plus de ressources. Je citerai seulement l'effort de Sezgin pour mettre au point de façon scrupuleuse, corrigée et améliorée une partie de l'immense travail accompli autrefois par Carl Brockelmann sur les textes arabes.

— Histoire événementielle. Heureusement le dédain marqué par les nouvelles écoles historiques à l'égard de l'histoire événementielle, effet malheureux d'un dépassement très utile, ne s'est pas généralisé absolument. De nombreux auteurs continuent l'effort entrepris autrefois pour préciser les détails de l'histoire, les vérifier, en déterminer toutes les circonstances. On observe dans ce

domaine, comme autrefois, des divergences individuelles (souvent à base caractérielle), d'écoles, de tendances et même des oscillations cycliques générales entre l'hypercritique et la confiance aveugle dans les sources. Ceux qui s'attachent à ces travaux ont droit à toute notre reconnaissance, même si certains d'entre eux cèdent à la tendance dont on a déjà parlé, qui croient pouvoir tirer trop facilement des conclusions générales à partir de détails, sans passer par l'intermédiaire d'une problématique seule capable de distribuer les rôles entre les facteurs. L'érudition, toujours infiniment nécessaire, a trop tendance, chez beaucoup de ses praticiens, à se croire suffisante. Cela ne signifie pas que des érudits de valeur, sans grande connaissance des problématiques générales, mais dotés naturellement de bon sens, d'intelligence ou de génie, ne puissent aboutir à une « re-lecture » intéressante et souvent féconde des textes.

— L'archéologie, l'histoire de l'art, l'esthétique des arts musulmans ont beaucoup progressé. Les techniques de fouilles et les méthodes d'analyse de leurs résultats se sont infiniment perfectionnées. L'attitude de l'amateur-érudit s'intéressant uniquement aux « belles pièces », les orientations européocentristes (ou classicocentristes, si l'on peut employer ce néologisme) ont été dans une large mesure dépassées, même si on en trouve encore souvent des traces, alors qu'elles dominaient il n'y a pas si longtemps. La tendance féconde, qu'a illustrée en particulier Jean Sauvaget, s'est beaucoup développée. On sait qu'il s'agit de réaliser une histoire globale en liaison étroite avec l'archéologie, l'architecture, l'urbanisme et, en général, toute la documentation non littéraire. Il est remarquable qu'on puisse désormais fonder à nouveau une histoire de l'esthétique ou du goût sur des bases beaucoup plus sérieuses que les impressions subjectives, à la mode autrefois, qui avaient fait déconsidérer ce genre d'études.

— L'histoire des techniques, des mœurs, des « mentalités », de la civilisation progresse inégalement. Les effets du cloisonnement des disciplines, résultat néfaste de l'indispensable et féconde spécialisation, s'y font encore beaucoup trop sentir. On ne trouve pas toujours conjuguées la connaissance précise, détaillée et étendue des faits musulmans et celle des résultats obtenus (tout spécialement par les ethnographes ou anthropologues) à partir d'autres domaines culturels ainsi que celle des problématiques générales. Beaucoup de domaines sont encore à peine défrichés. Qu'on pense

au peu d'études sérieuses que nous avons sur un domaine aussi important que celui de la sexualité. Des synthèses remarquables ont été rédigées. Chacune a ses qualités et ses défauts. Une tendance normale de cette étude a été ce qu'on a appelé le culturalisme, illustré par exemple par le très grand esprit que fut Gustav von Grunebaum. Il s'agit d'une extrapolation où la culture — définie de façons diverses et souvent réduite à ses éléments intellectuels et artistiques les plus prestigieux — est censée former un tout absent agissant comme une cause suprême unique. L'école des « mentalités » va souvent quelque peu dans ce sens. La conscience que l'on peut avoir du caractère erroné de ce point de vue général ne doit pas faire oublier les résultats positifs, extrêmement importants souvent, qu'on ont obtenus les savants engagés dans des recherches sur ce domaine.

— L'histoire des sciences est de la plus grande importance naturellement. Ici encore on manque assez dramatiquement d'un nombre suffisant de spécialistes connaissant à la fois les langues musulmanes, les méthodes philologiques et les disciplines scientifiques (astronomie, mathématiques, médecine, etc.) nécessaires.

— L'histoire des institutions a donné de très beaux ouvrages dont on se gardera ici de fournir une liste insuffisante. Notons simplement les progrès immenses de l'histoire du droit musulman (avec dépassement vers tout le domaine du *fiqh*) grâce à la remontée critique vers les sources (J. Schacht) et une étude beaucoup plus minutieuse des écoles, des décisions, de la pratique juridique. Malgré la différence des systèmes juridiques ou quasi juridiques, il y a avantage à ce que de vrais juristes, ayant pourtant assez d'ouverture d'esprit pour dépasser au besoin les concepts des droits occidentaux, coopèrent à ces recherches.

— L'étude des langues s'est améliorée également grâce à de nouveaux facteurs. Les méthodes modernes permettent de rassembler beaucoup plus aisément les matériaux nécessaires pour ces compilations infiniment utiles que sont les dictionnaires. De plus, les méthodes nouvelles de la linguistique, développées d'abord sur d'autres domaines, permettent un renouvellement des perspectives et une étude plus approfondie des structures : analyse quantitative et structurelle, grammaire générative, etc. Il faut y ajouter des méthodes beaucoup plus efficaces d'enseignement pratique, qui

permettent de former rapidement beaucoup plus de chercheurs bien équipés, et qui ne sont pas d'ailleurs sans répercussions sur la théorie.

— Les études qu'on groupe habituellement sous le nom d'ethnographie, de folklore, d'anthropologie se sont plus renouvelées peut-être que développées à proprement parler. L'accumulation des observations avait été énorme à l'époque coloniale. On peut se féliciter, avec l'auteur de ces lignes, du dépassement de cette époque tout en constatant que ce genre de travaux est souvent devenu plus difficile. La susceptibilité des idéologies nationalistes, les suspensions des nouveaux Etats font obstacle souvent aux observations. La modernisation efface et nivelle les anciens traits de mœurs alors que la tendance à la modernisation, l'idéologie de la modernisation les censurent quand ils existent encore. En revanche, les méthodes se sont perfectionnées et ont dépassé très souvent la simple accumulation pointilliste des détails observés sous leur aspect immédiat. Que l'on pense aux belles études de Frederik Barth sur les tribus iraniennes. Il est quand même déplorable que la collecte des faits, sous quelque forme que ce soit, ne se poursuive pas plus intensément. Beaucoup disparaissent sans avoir été enregistrés et cette perte est irréparable. Il faut le rappeler sans cesse aux jeunes chercheurs plus séduits par la théorie que par l'observation. Il faut rappeler aussi que les défauts de l'orientation idéologique ou le manque de lignes théoriques directrices dans l'accumulation des observations à l'époque coloniale n'entachent pas forcément la valeur du corpus énorme de données rassemblées au cours de cette période.

— L'histoire littéraire a bénéficié des nouvelles méthodes ins-taurées dans la ligne du renouvellement de la linguistique (sémiologie, etc.). Comme il est normal, les nouveaux venus dans ces disciplines leur accordent peut-être une confiance et une valeur trop totales et méprisent indument les démarches restées sur les lignes de la bonne vieille méthode historique, encore valable à bien des points de vue. D'ailleurs les recherches se poursuivent selon ces deux tendances.

— A l'histoire littéraire se relie l'histoire des idées que beaucoup ont un peu trop tendance à réduire à l'histoire de la théologie. Mais, de toute façon, les publications et les traductions de textes se poursuivent, débouchant sur des monographies d'auteurs et

celles-ci sur des monographies de périodes ou de tendances, toutes infiniment utiles.

Continuation de la tendance théologocentrique

Je groupe sous cette rubrique les lignes de pensée selon lesquelles pratiquement tous les phénomènes observables dans les sociétés adhérent majoritairement ou officiellement à la religion musulmane s'expliqueraient par cette adhésion. Cette vision des choses était admise implicitement par tous autrefois. Mais, à l'époque de dominance de l'attitude positiviste, elle n'empêchait pas de nombreux auteurs, sans la répudier en théorie, sans avoir même souvent conscience de la contredire, d'en prendre le contre-pied dans leur pratique scientifique en traitant de tel ou tel problème particulier. De nos jours, il arrive plus fréquemment qu'on la conteste ouvertement ou qu'on n'en reconnaisse pas la validité de façon assez explicite. En contrepartie pourtant, les tendances actuelles à l'irrationalisme, ou du moins à la contestation des certitudes rationalistes d'autrefois, sont favorables à ce courant. Si les idées qui l'inspiraient recueillaient une adhésion moins étendue, moins générale, elles sont mieux exprimées, mieux développées et défendues, mieux théorisées dans un secteur cohérent du monde savant et du milieu demi-savant ou même purement « profane » dans lequel il baigne. Soit dit entre parenthèses ici, contrairement sans doute à ce que pensent beaucoup de spécialistes professionnels, il est impossible de séparer, dans une histoire de l'évolution des idées ou une étude structurelle de celles-ci, ces deux zones de façon stricte. Malgré ses prétentions, le monde savant est pénétré de toutes parts par les idées de la société où il s'insère et, inversement, certaines au moins des idées des savants se répercutent dans un public plus large, souvent par étapes dégradées. Parfois donc, certains représentants de la tendance théologocentrique affirment de façon claire et même agressive l'impérialisme de cette conception, sa capacité de diriger et d'orienter tout le champ des études, alors qu'autrefois de telles prétentions étaient davantage admises du bout des lèvres que théorisées et pratiquées jusqu'à leurs dernières conséquences logiques. Situées plus ou moins dans le cadre de cette zone de pensée, ou marginalement par rapport à elle, on peut discerner plusieurs tendances.

— L'étude de la théologie musulmane, de façon sympathique mais néanmoins distancée et critique, est poursuivie en Europe par des savants de différentes tendances spirituelles, y compris par des savants chrétiens mettant en œuvre le rationalisme thomiste comme Louis Gardet et M. M. Anawati. De par leur formation et de par leur spécialisation, ces savants ont naturellement tendance à la vision théologocentrique des phénomènes de tout ordre. Cela est évidemment d'autant plus affirmé que leur orientation existentielle propre est elle-même orientée vers la prédominance de la spiritualité religieuse ou même mystique. Pourtant, la plus grande partie de leurs analyses sont recevables par les esprits orientés de façon tout à fait différente. Ce que ceux-ci peuvent trouver de plus critique dans leurs travaux, c'est l'extension occasionnelle de leur problématique en dehors de l'étude des phénomènes religieux au sens étroit.

— L'apologétique musulmane se continue bien naturellement dans le monde de l'Islam (qui n'est pas l'objet de notre étude ici). Mais on observe plus de complaisance à son égard en Europe qu'autrefois. La vogue en Europe, dans une zone assez étendue et en tout cas assez loquace de l'opinion, du courant anticolonialiste, antihnocentriste, les tendances occuméniques chez les chrétiens (avec un sentiment de culpabilité pour leurs torts anciens envers les musulmans) ont fait considérer toute critique des dogmes ou du rituel musulman (voire des pratiques profanes de la société musulmane) comme entachée de relents, pour le moins, de l'attitude hégémonique, colonialiste, méprisante d'autrefois. Ce phénomène a été accentué par le recul général de l'attitude positiviste. Les conclusions critiques des orientalistes de l'époque antérieure sur « l'histoire sainte » musulmane, sur la composition du Coran au premier chef, etc., considérées autrefois comme des acquis relativement définitifs de la science (ce qu'elles sont à notre avis), ont été souvent mises en doute.

— Il faut faire une place spéciale à la postérité du spiritualisme mystique islamisant de Louis Massignon, attitude développée par celui-ci au cœur de l'époque positiviste et en réaction contre ses tendances dominantes. Rappels que ce savant, personnage contradictoire et génial, d'une érudition énorme et d'une intelligence fulgurante, retenait ce qu'il appelait le « banc d'essai mental » personnel comme critère de l'analyse juste d'une attitude

intellectuelle du passé musulman. Les tendances nouvelles (voir ci-dessous) qui dépassent les méthodes d'analyses des idées en vogue à l'époque positiviste ont renforcé l'influence de cette orientation. On sait qu'elle a été poussée à l'extrême, dans une certaine direction, par la méthode métahistorique de Henry Corbin. Celui-ci, armé d'une très grande érudition dans le domaine surtout de la philosophie mystique iranienne de l'époque musulmane, tirant de l'orientation phénoménologique des conclusions que tous les partisans de celle-ci ne considéreraient sans doute pas comme lui étant liées nécessairement, aboutit à des déclarations d'une grande netteté théorique et d'une agressivité certaine sur la nécessité de faire abstraction de l'histoire et du conditionnement social. Il aboutit ainsi à une reconstruction idéale de l'histoire de la philosophie musulmane sur la base de la pensée chite telle qu'elle se présente à une phase que la plupart des spécialistes estiment postérieure, évoluée par rapport à certaines des époques de la pensée dont traite ce savant. Avec beaucoup moins d'érudition et dans une ligne plus « pratique », on arrive à l'extrême ésotérisme (F. Schnon, T. Burckhardt, etc., à la suite de René Guénon). Les œuvres de ces auteurs, pourtant, ne sont pas dénuées d'aperçus qui peuvent paraître valables même à ceux qui ne partagent aucunement leurs options existentielles. A l'extrême de l'extrême, on aboutit même à la conversion pure et simple à l'islam dont René Guénon justement a donné l'exemple.

— Tantôt à l'intérieur de cette tendance théologocentrique, tantôt en dehors d'elle, souvent oscillant entre les deux positions d'une façon qui n'est pas claire aux yeux de tous, on peut signaler l'introduction, de toute manière féconde, de problématiques nouvelles dans le domaine de l'étude et de l'analyse de la pensée, de « l'âme », de l'esprit religieux ainsi que de leurs manifestations extérieures. Nous faisons allusion ici à la phénoménologie (Waar-denburg, etc.), à la sémiologie du discours religieux (T. Izutsu, M. Arkoun, etc.), aux diverses applications des méthodes structuralistes.

Nouveaux champs disciplinaires

De nouvelles disciplines se sont développées, constituées ou se voient reconnue une dignité scientifique ; ou encore les anciennes

disciplines se voient appliquées à de nouvelles zones, à de nouveaux champs.

Signalons, par exemple, le développement très grand mais encore insuffisant de l'étude des périodes plus ou moins récentes de l'histoire, qualifiées autrefois dédaigneusement de « basses époques ». Ainsi l'Iran post-mongol, l'Empire ottoman, etc. Il est vrai que l'étude de l'Empire ottoman a été fort développée autrefois par nécessité pratique ou par la suggestion de la puissance de ce formidable Etat : même le regain d'intérêt actuel ne fait peut-être pas remonter la densité des études à son niveau ancien. L'histoire des mouvements et des États contemporains elle-même se voit en général considérée d'un œil moins méprisant que par le passé.

L'histoire économique et sociale, surtout après le plaidoyer en sa faveur de Claude Cahen en 1955, a eu un développement significatif. Le premier congrès portant entièrement sur ce thème s'est déroulé à Londres en 1967.

La sociologie de l'islam est une préoccupation ancienne. En témoigne déjà, par exemple, l'ouvrage trop ambitieux de Reuben Lévy dès les années trente⁴. Toute étude non purement événementielle est d'ailleurs à portée sociologique, au moins dans une des acceptions communes de ce mot. Dans les premières décennies du XX^e siècle, l'*Année sociologique* de Durkheim a recensé chaque année un certain nombre d'ouvrages relatifs au monde de l'islam dans le passé ou le présent. Plus tard, Louis Massignon, qui reprit d'ailleurs aussi cette rubrique, donnait le titre de « sociographie du monde musulman » à son cours au Collège de France. Dans ce sens, c'est en effet plutôt d'études sociographiques qu'il convient de parler dans la plupart des cas à propos de la production courante. C.A.O. Van Nieuwenhuijze en a fait récemment la synthèse, en la dépassant d'ailleurs⁵. Mais des travaux proprement et exclusivement sociologiques (comme d'autres du même auteur) ont commencé à être publiés depuis peu. On peut classer dans cette rubrique les œuvres qui dépassent la simple description des attitudes (très nécessaire, par ailleurs) pour dégager des phénomènes musulmans des conclusions au niveau des théories générales de la société ou qui, du moins, les cadrent dans des visions théoriques de ce genre.

4. Reuben Lévy, *An Introduction to the Sociology of Islam*, Londres, 1931-1933, 2^e éd., *The Social Structure of Islam*, Cambridge, 1957.

5. C.A.O. VAN NIEUWENHUIJZE, *Sociology of the Middle East, a stocktaking and interpretation*, Leyde, Brill, 1971.

On pourrait assurément déceler d'autres champs nouveaux encore sur lesquels des travaux sont publiés qui se fondent, partiellement ou totalement, sur un corpus de données empruntées au monde musulman. Je me bornerai à ceux qui ont été mentionnés ci-dessus.

Pour le moment, tirons seulement une conclusion. Sur bien des points, dans bien des secteurs, chez bien des esprits se manifeste le besoin impérieux de dépasser l'isolatisme traditionnel de l'islamologie.

4. Les facies locaux

Comme on l'a dit de façon rapide ci-dessus, dans les divers pays du monde européen (et américain) se manifestent des tendances particulières, en fonction du degré de pénétration dans chaque contrée des derniers courants intellectuels, de la nature des structures universitaires qui y sont plus ou moins perméables, du degré d'isolement au sein de ces structures de l'*establishment* orientaliste plus ou moins traditionnel. Le passé des études orientales dans chaque pays pèse d'un grand poids sur leur situation actuelle.

Il serait intéressant au plus haut point de dresser, par pays, des tableaux qui ne se borneraient pas à la sèche énumération des travaux publiés, mais pénétreraient le domaine de la causalité des tendances qui s'y font jour, des proportions entre les différents sous-domaines, etc. Je n'en ai évidemment pas l'intention ni d'ailleurs la possibilité ici. Je me contente de renvoyer au tableau que jresse, à cette même réunion⁶, C.A.O. Van Nieuwenhuijze pour les Pays-Bas.

Je relèverai quand même rapidement certaines grandes tendances particulières au développement de l'orientalisme islamisant dans les pays « socialistes » de l'Europe orientale. Il faut noter que ce développement, souvent très remarquable, voire audacieux autrefois, est le plus souvent confiné maintenant dans les études de détail du type le plus traditionnel. La cause en est facile à déce-

ler. Il y a danger, au moins pour son avancement dans la hiérarchie universitaire, et parfois impossibilité, à émettre des idées quelque peu originales. On risque à chaque instant de heurter ainsi les théorisations officielles, de susciter l'hostilité, plus ou moins bien informée, de la couche d'intellectuels à qui l'État et le Parti ont confié, en exclusivité, la tâche de développer une théorisation. Cela ne signifie pas d'ailleurs qu'il n'y ait pas d'éléments valables dans ladite théorisation ni que les idées originales susceptibles d'être émises soient toujours recommandables. C'est en prenant conscience de cette situation que l'on comprend les avantages et les difficultés de la liberté d'expression et qu'on s'arme de résignation devant la masse des ouvrages plus ou moins ineptes paraissant chaque jour en Occident, en comprenant qu'ils sont la rançon (déplorable et souvent dangereuse) de cette liberté.

Pour en revenir aux pays de l'Est européen, on voit ainsi pourquoi les savants s'y sont repliés sur des travaux de détail très souvent excellents, sur des éditions de textes très consciencieuses, sur la compilation de dictionnaires soigneux et très bien conçus, contenant fréquemment des matériaux ethnographiques, historiques, littéraires infiniment précieux et en nombre considérable, comme dans beaucoup de dictionnaires des langues turques de l'Union soviétique.

Tout cela n'empêche pas, évidemment, un développement souterrain des idées qui, un jour, affleureront à la surface et qui, déjà occasionnellement, peuvent être décelées dans certaines publications, parfois enrobées de formules rituelles d'hommage aux doctrines officielles. L'invocation de citations des classiques du marxisme doit être considérée comme une précaution de ce genre. On évoque les conditions de la production intellectuelle dans les pays d'Europe occidentale au temps de la monarchie absolue et du règne d'une idéologie d'État imposée par les Églises. Il est encourageant de se remémorer que ces conditions, peu engageantes de notre point de vue, ont quand même permis, à des époques favorables, un progrès plus ou moins affirmé des études.

Notons aussi que ces régimes, d'une façon qui peut sembler paradoxale aux yeux de l'observateur non averti, laissent souvent une pleine liberté à la vision apologeticque des religions de se déployer dans un domaine limité. L'expression d'idées contraires à l'idéologie officielle d'État, mais d'une diffusion restreinte à un public qui n'adhère pas totalement de toute façon à celle-ci, sur des domaines qui ne touchent pas à la théorisation des orientations

6. *The Trend in Middle East Studies as Illustrated by the Dutch case*, conférence faite à l'Association néerlandaise pour l'étude du Moyen-Orient et de l'Islam, Leyde, Pays-Bas, juin 1976.

pratiques essentielles des régimes, ne sont guère dangereuses pour ceux-ci et jouent le rôle d'utiles soupapes de sûreté. Ainsi voit-on fleurir l'apologétique catholique la plus traditionnelle en Pologne, la dogmatique musulmane la plus fermée en Yougoslavie, etc.

5. Les voies de l'avenir et du progrès

Comment peut-on envisager l'avenir des études sur le monde musulman ? Quels souhaits peut-on formuler sur les orientations méritant d'être suivies dans ce domaine, susceptibles d'apporter le plus de fécondité possible à ces recherches ? Je formule ci-dessous mon opinion personnelle dont j'ai la vive conscience qu'elle est très relative et en partie subjective, sans dissimuler ni à moi ni aux autres qu'elle est certainement sujette à des imitations inaperçues par suite de facteurs personnels ou collectifs.

Tout d'abord, il ne faut pas abandonner, jeter par-dessus bord l'acquis considérable et précieux des deux siècles passés. Il y a là un matériel infiniment riche qu'on peut certes réinterpréter partiellement ou totalement, mais sa perte traduirait une régression catastrophique du niveau culturel de nos sociétés. En dehors même du matériel amassé, il serait tout aussi dramatique d'abandonner les valeurs de l'ascèse scientifique d'autrefois. Comme alors, le chercheur doit faire tous ses efforts pour parvenir à une vision objective, même s'il s'agit là d'une asymptote, même s'il est bien certain qu'une objectivité parfaite est inaccessible à l'homme. Mais abandonner cet idéal pour cette raison, comme certains le suggèrent, soumettre consciemment et volontairement sa recherche à la défense et à l'illustration d'un dogme lié à une prise de parti (même justifiée en mettant les choses au mieux), cela, mille exemples du passé nous l'attestent, qui revient à se jeter à l'eau pour ne pas être mouillé par la pluie, ne peut avoir que des conséquences, là aussi, catastrophiques. Il faut encore que le savant ait la conscience la plus vive, héritée de la probité de nos devanciers, que des détours sont indispensables, qu'une distance est nécessaire avant qu'on puisse parvenir à des théories solidement fondées. « Il n'y a pas de voie royale pour la science » comme disait Marx, la démarche scientifique a pour caractéristique essentielle d'avancer pas à pas et de ne se permettre de sauts qu'à condition de revenir en arrière

ensuite pour vérifier la route prise. Le savant doit avoir toujours inscrit devant les yeux de son esprit, au plus profond de son cœur, le premier des *Aphorismes* d'Hippocrate qui marque à peu près le début de toute la science occidentale et qui fut traduit avec précision par les savants de langue arabe : « La vie est courte, l'art est long, l'occasion est prompte à s'échapper, l'empirisme est dangereux, le raisonnement est difficile ⁷. »

Mais aussi la démarche scientifique doit englober des préoccupations qui ne jouèrent qu'un rôle mineur dans le passé. Il est nécessaire qu'elle s'oriente vers une théorisation ou qu'elle lui pré-pare au moins les voies. Cette théorisation doit tenir compte des problématiques générales les plus modernes, s'en inspirer, sans cependant s'y asservir, sans les considérer comme autre chose que ce qu'elles sont : des conclusions, des constructions provisoires, dépassables, synthétisant, toujours avec un fort degré d'extrapolation dangereuse, l'expérience et la réflexion d'une période. Il est indispensable aussi d'intégrer et d'organiser la collaboration avec les savants issus des sociétés étudiées, quelles que soient les difficultés de cette pratique qui ont été exposées plus haut.

Il convient tout autant d'intégrer les domaines marginalisés ou dédaignés par l'érudition classique. Ainsi l'étude des périodes non classiques (dites abusivement de « décadence »), l'histoire non événementielle (des « mentalités », des mœurs, etc.). Il est indispensable ainsi de dépasser la pure collecte des données — qui est toujours inspirée, qu'on le veuille ou non, qu'on en ait conscience ou non, par les idées préconçues, inconscientes ou subconscientes, du chercheur, suggérées par la société et son histoire personnelle — et d'arriver à la formulation (au moins) de problèmes. Il convient de poser ces problèmes dans un cadre qui seul leur donne un sens et qui, selon moi, ne peut être, défini sous sa forme la plus générale, que celui de la démarche sociologique ou anthropologique.

Il convient aussi d'intégrer dans le champ des études en question les situations actuelles. Il faut qu'elles soient étudiées et interrogées — sans vouloir les ramener à une continuation pure et simple de la civilisation classique — dans le cadre d'une histoire, d'une sociologie et d'une anthropologie globales du monde actuel, de la modernité. Dans cette perspective, il faut que le chercheur, en un certain sens, s'intègre dans les courants d'idées, les problèmes

7. HIPPOCRATE, *Aphorismes*, I, 1, traduction Darenberg dans *Œuvres d'Hippocrate*, Paris, 1845, p. 340.

actuels des peuples concernés, mais non pas en se soumettant à leurs modes, à leurs tendances actuelles, à leurs idéologies, de façon servile. Ce qu'il faut, c'est tirer parti de leurs propres interrogations, sans oublier les leçons tirées de l'enracinement du chercheur dans son propre milieu et dans sa connaissance de domaines plus larges, en contribuant à enrichir les discussions en cours chez ces peuples, au sein de ces sociétés. A mon avis, il ne faut ni ignorer leur optique des problèmes, ni la mépriser, ni s'y asservir, mais en analyser le mieux possible les racines, en comprendre les origines, en assimiler les éléments valables, en enrichir sa démarche. C'est là un processus dialectique où les apports doivent être réciproques.

Il n'y a pas à se dissimuler que les difficultés sont très grandes pour réaliser ce programme idéal. Il est certain qu'on se heurtera à des incompréhensions et à des soupçons souvent extrêmement désagréables. Mais le progrès de la science est à ce prix.

Une constatation qui semble appuyée par l'expérience peut réconforter. A la longue, on reconnaît le sérieux et l'honnêteté. Le chercheur le plus vilipendé, s'il reste fidèle aux règles d'or de la démarche scientifique, trouve toujours et partout des complices. Il aide à faire germer des idées qui, un jour, se développeront et il féconde sa propre pensée.

De toute façon, la science existe et existera tant que l'humanité survivra. Elle apparaît comme un besoin fondamental de l'homme et des sociétés humaines. Celles-ci se sont toutes livrées d'une façon ou d'une autre à l'activité scientifique. Ces pratiques scientifiques se classent toujours dans les mêmes grandes catégories. Il est absurde de vouloir rejeter une de ces catégories ou une autre dans leur intégralité, comme l'ont proposé parfois des intellectuels idéologues, parce que leur pratique a été entachée par des préoccupations impures. Les pratiques scientifiques, dont un tableau général a été esquissé au début de cette conférence, doivent être continuées et seront continuées, quel que soit l'aspect qu'elles revêtiront à l'avenir.

6. Quelques thèses pour conclure

Révisant une dernière fois les pages qui précèdent, je suis saisi par un doute quant à l'impression générale qu'elles pourront laisser au lecteur. Il me semble que cette impression sera exagérément optimiste. La raison en est claire. J'ai écrit et parlé pour des orientalistes. Je n'avais pas à leur donner de leçons. Je devais faire confiance aux tendances positives que j'apercevais dans leur activité, supposer leur continuation, leur victoire sur les ombres restant au tableau.

Ces tendances existent assurément et, globalement, l'entrée en scène des jeunes générations les renforcent. Mais le panorama d'ensemble porte moins à l'optimiste qu'il pourrait le sembler.

On a coutume d'accuser le poids du passé et de rejeter toutes les fautes sur l'idéologie qu'engendrait la colonisation. Il y a là une part de vérité. Mais on en conclut trop vite que la décolonisation a déjà éliminé ou va vite éliminer toutes ces failles ou encore qu'une attitude anticolonialiste radicale (et même antinéoconialiste) en préserverait à jamais.

C'est, à mon avis, une erreur. Il n'y a pas seulement le poids du passé, il y a aussi (et de plus en plus il faudra dire : surtout) le poids de la situation actuelle. Les spécialistes occidentaux des divers pays, peuples, sociétés, civilisations classés à l'Orient (ou ailleurs) sont des membres de leur société (une société globalement privilégiée) et, en règle générale, des strates privilégiées de leur société. Il ne faut pas en tirer des conclusions abusives, mais le fait est là et il ne faut jamais l'oublier.

Les suggestions de cette situation poussent à des déformations de la vision et du jugement. Une vision, un jugement conditionnés, c'est normal, admettons-le. Les philosophes d'aujourd'hui se gaussent de toute prétention à dépasser cette situation. D'où beaucoup concluent qu'il n'y a qu'à se laisser aller aux suggestions de leur idéologie préférée.

On pourrait le croire. Mais, par une contradiction dont ils ont rarement conscience, les mêmes qui répudient jusqu'au mot d'objectivité ne cessent de polémiquer pour démontrer qu'ils ont raison, donc pour donner une valeur supérieure, plus adéquate ou plus cohérente, à leur vision des choses.

Concluons que le conditionnement en question n'est pas dans sa totalité un mal irrémédiable — et ce que je dis ci-dessus sur les

visions du Moyen Age me semble le démontrer. Mais il ne faut pas croire non plus qu'il existe un remède miracle, par exemple, pour ce qui nous occupe, l'adhésion totale aux visions des anciens ou actuels dominés. A des courants hétérogènes pas d'alternative globale et triomphante, solution merveilleuse, illusion mortelle de tous les stalinismes. Rien n'est si simple et les contradictions sont souvent insolubles. Il faut vivre avec elles.

Essayons de figer des conclusions en quelques formules.

1. Il n'y a pas d'orientalisme, de sinologie, d'iranologie, etc. Il y a des disciplines scientifiques définies par leur objet et leur problématique spécifique, comme la sociologie, la démographie, l'économie politique, la linguistique, l'anthropologie ou l'ethnologie, les diverses branches de l'histoire généralisante, etc. Elles peuvent être appliquées à divers peuples ou régions à une époque ou à une autre, en tenant compte des particularités de ces peuples ou régions, de ces époques.

2. Il n'y a pas d'Orient. Il y a des peuples, pays, régions, sociétés, cultures en grand nombre sur la terre. Certains ont des caractères communs (durs ou passagers). Toute étude commune à une ou plusieurs de ces entités doit être justifiée par certaines caractéristiques communes pendant une période déterminée. Elles laissent toujours en dehors d'elles d'autres caractéristiques qui restent spécifiques.

3. Les orientalistes sont encore nombreux à être prisonniers de l'orientalisme, à être enfermés dans un ghetto et souvent à s'y complaire. Le concept même d'orientalisme vient de nécessités pratiques transitoires où se sont trouvés les savants européens appliqués à l'étude des autres cultures. Il a été renforcé par l'hégémonie de leur société sur les autres et cette situation a fortement déformé leur vision.

4. La complaisance des orientalistes pour leur ghetto s'est trouvée aggravée par les nécessités de la spécialisation et les séductions du professionnalisme — facteurs universels. La spécialisation est une obligation du travail scientifique sérieux et en profondeur. Mais elle tend à engendrer une vision spéciale, bornée, étriquée des

faits. Le professionnalisme abonde en séductions : gratifications de l'admiration ambiante, de l'ascension dans un cursus jalonné d'honneurs et d'avantages, excitation de la lutte pour le pouvoir au sein d'un milieu bien connu — un pouvoir sortidement limité, mais dont la possession suscite des passions dignes de César ou de Napoléon ! J'en passe. Le professionnalisme ajoute sa touche intéressée aux déformations engendrées par la spécialisation. Celles-ci sont probablement inévitables. Le chirurgien qui nous sauve la vie par une opération menée de façon compétente a aussi ses déformations professionnelles, mais nous apprécions son intervention ! Notons que les pays sous-développés qui ne peuvent pas se payer le luxe de spécialistes professionnels en subissent de fort lourds inconvénients. Les dillettantes sont souvent pires !

Les spécialistes d'autres disciplines contribuent à enfermer les orientalistes dans leur ghetto. Même quand le problème qu'ils étudient les y incite, ils craignent (non sans raisons !) de poursuivre leur étude sur un champ plus ou moins oriental qui ne leur est pas familier. Ils se justifient par le fait que ce champ est le domaine d'un collègue. Raisonnablement professionnaliste de spécialiste.

Marx qualifiait de « crétinisme parlementaire » le fait de ne concevoir la vie d'un pays qu'à travers le prisme des luttes au Parlement. Les « crétinismes » de ce genre sont multiples. Ne voir les problèmes scientifiques qu'en les limitant aux frontières de sa spécialité et en les soumettant aux règles coutumières de sa profession, c'est un type de « crétinisme » encore fréquent. Il a de grands avantages psychologiques pour le savant : il se constitue un domaine où lui et ses collègues sont les maîtres souverains, refusant quelque pertinence que ce soit à tout regard de l'extérieur. A son excuse, il faut dire que le travail de tout spécialiste est assez ardu pour ne permettre son dépassement — autrement qu'en piquant ici et là quelques idées disparates — qu'au prix d'efforts pénibles.

En dépit de tout cela, la mécanique du travail érudit en lui-même aboutit à de multiples résultats qui sont des plus précieux.

5. Toutes ces attitudes sont aggravées du fait de l'attachement de beaucoup à un conservatisme conformiste. C'est un résultat statistique de leur origine et de leur situation sociales, même si ce n'est pas l'issue obligatoire et si la même situation originelle peut

produire des révolutionnaristes d'autant plus extrémistes que leur liaison avec une situation réelle est artificielle et abstraite.

Le conservatisme est souvent viscéral. Le conformisme n'en est que la coloration dans les attitudes : se départir de la fidélité aux structures établies n'est pas seulement une attitude erronée, elle est malséante. Il est entendu que la société capitaliste avancée, avant un mécanisme de récupération fort au point, donne souvent une prime au dissident et le met à la mode. Mais les structures traditionnelles restent fortes, les revanches conservatrices sont récurrentes. En gros, dans beaucoup de cas, il y a un intérêt pratique à rester dans la norme ou à y revenir après quelque écart qui donne valeur à ce retour. En gros, on a plus de chances de s'assurer ainsi la « réussite », l'ascension professionnelle et sociale.

Le conservatisme consiste à craindre le changement, à s'en méfier, à en avoir peur. Toute « déstabilisation » — terme devenu significativement à la mode et de façon péjorative — est inquiétante, elle est refusée et un mécanisme de censure oblige à la nier autant que possible en dévalorisant son influence, sa réalité, sa profondeur. Ceci alors que la « déstabilisation » est la loi de l'histoire..., avec la « restabilisation », il est vrai.

Le conservateur dévalorise le mouvement et éternise les structures du présent. Il en fait une essence des choses. Il est foncièrement essentialiste. La structure actuelle est éternelle parce qu'elle est fidèle à des essences éternelles. Il y a mille et une espèces d'essentialisme : celui de la race, celui du peuple, celui de l'idéologie, celui même de la classe et de l'État. L'essentialisme peut pourtant conduire à soutenir une révolte, une révolution, mais à condition qu'elle amène rapidement à une restabilisation au profit de la structure qui avantage l'essentialiste.

Privilegier une essence, c'est négliger les mécanismes qui la constituent, qui la minent, qui la détruisent. C'est ne considérer que son « idée ». C'est un idéalisme. Nul ne sait ce que c'est au juste que le matérialisme historique. Une seule définition est valable : c'est la lutte contre l'idéalisme historique, hydré multiforme et bien tangible, toujours résurgente et souvent spontanée que « produisent » même ceux de nos philosophes qui se disent et se croient « matérialistes ».

La majorité conservatrice refuse d'accorder toute légitimité aux révoltes d'aujourd'hui, s'efforce au maximum de les nier. Elle se justifie par le langage mythifiant et la pratique souvent condamnable des révoltés. Ce sont des réalités, mais il faut savoir voir

au-delà et cela n'excuse ni les mythifications conservatrices ni l'oubli des pratiques non moins condamnables que le mécanisme de la conservation n'a abandonnées (au maximum) que depuis peu et en partie.

6. Le conservatisme pousse le conservateur à reculer devant tout ce qui lui semble, dans le domaine des idées aussi bien que dans celui des pratiques, avoir partie liée avec la déstabilisation.

Certes, les explications avancées par l'essentialisme raciste restent pour une large part discréditées, du moins quand elles sont déclarées et avouées. Il en reste pourtant de larges traces et bien des conversions causées par les succès de la décolonisation ne sont qu'à moitié sincères ou pas du tout. Certes, la vision théologocentrique des choses n'est plus reçue avec la tranquillité assurée d'autrefois, elle suscite des doutes dans la majorité centriste de l'opinion orientaliste. Mais là aussi, on retombe aisément en pratique dans des démarches répudiées en théorie. Le succès des mouvements politiques se servant du drapeau religieux ne peut qu'aider à des résurgences.

Si ces explications sont, dans l'ensemble, répudiées, au moins en façade, c'est la peur panique de tout ce qui évoque, même de loin, la problématique marxiste qui explique, je pense, la répulsion envers les visions d'ensemble des mécanismes sociaux. Cela surtout lorsque ces visions tendent à donner aux facteurs idéologiques une place dérivée (rappelons que le terme de dérivaton est dû à Pareto, non à Marx), conditionnée, dans une large mesure au moins, par les situations. Tout ce qui va dans le sens d'un certain primat des situations économiques, politiques, sociales, sur un certain plan, à une certaine place, évoque au conservateur l'ombre justement redoutée du Goulag et le spectre de la révolte des masses du monde dépendant. L'alliance stratégique, au moins partielle, des États dits socialistes et des dirigeants qui canalisent la révolte en question ne peut que renforcer ce sentiment. De même les pratiques gouvernementales autoritaires des pays nouvellement indépendants.

Les attitudes politiques — y compris celles qui se drapent dans le déguisement de l'apolitisme — commandent les visions globales et, notamment, les visions du passé. C'est de ces réplussions, de ces craintes, du conservatisme que proviennent le refus d'une vision d'ensemble structurée de la société, et en conséquence, l'éclectisme dans les explications, la recherche d'un illusoire juste milieu entre

les facteurs proposés par les uns et par les autres, la quête désempérée d'un vain équilibre.

L'évocation erratique de multiples facteurs disparates, dont le désordre est proclamé tel par nature ou simplement suggéré, a bien des avantages du point de vue de la recherche du succès, motivation primordiale de l'intellectuel. La variété foisonnante, le tableau chatoyant, le constant déplacement des éléments et des éclairages donnent l'impression de toucher du doigt une réalité multiforme, de voir se déployer une liberté souveraine de l'esprit, de rendre hommage aussi aux mille facettes que présentent les diverses cultures ethnico-nationales.

Si beaucoup d'esprits sont désireux de problématiques nouvelles qui leur permettront de s'affirmer, ils se voient offrir diverses options qui sont, au vrai, des refuges. Ils pourront s'activer — utilement d'ailleurs — par exemple dans le cadre des nouvelles techniques structuralistes qui innoveront réellement, mais dans des champs limités : en linguistique, en théorie de la littérature, plus ou moins dans des analyses anthropologiques, etc. En histoire, le courant (fort utile aussi) de la longue durée, de l'étude des mentalités, etc., joue le même rôle entre autres. On pourrait citer d'autres exemples où l'intervention des thèmes de l'analyse psychanalytique, l'application des méthodes mathématiques, etc., ont la même fonction. La tendance à majorer au maximum le rôle du langage donne lieu à des études parfois fascinantes, toutes abusives qu'elles soient.

Toutes ces démarches suscitent des enthousiasmes. On n'a rien à y redire sauf que chacune est porteuse d'un exclusivisme, d'une vocation à la totalité non moins trompeurs que les démarches anciennes. Ceux qui s'y engagent ont le sentiment d'être parties prenantes d'une entreprise révolutionnaire qui, s'approfondissant et se développant, entraînant des masses toujours plus nombreuses de chercheurs, va bouleverser les visions admises du monde. D'où des enthousiasmes exclusifs et souvent fanatiques. Ils ne voient pas que ce bouleversement n'est que partiel et qu'il ne touche pas à la vision d'ensemble, qu'il détourne même de s'attaquer à sa mise au point. En particulier, il y a là mille façons d'étudier le problème central du pouvoir — du pouvoir suprême dans une société, du pouvoir politique et non des multiples pouvoirs diffus —, le problème des situations qui permettent de l'exercer ou de l'attaquer. Or, omettre cette dimension capitale, c'est s'exposer à ne rien comprendre aux mécanismes d'une société, tout comme

omettre la nécessité où elle est d'assurer avant tout sa survie et sa reproduction.

Ces démarches innovatrices sont regardées avec indulgence par les conservateurs, du moins ceux qui ne sont pas les plus bornés. Par contre, ils se déchaînent contre toute vision d'ensemble accordant une place clé aux situations économiques, sociales et politiques. Outre les accusations proprement politiques auxquelles il a été fait allusion ci-dessus, on agite, par exemple, contre ceux qui proposent de telles idées, l'accusation de réductionnisme. Comme si donner une place stratégiquement située à un facteur équivalait à y réduire tout ! Comme si la réduction courante, proclamée ou rampante, au seul facteur idéologique (et plus spécialement religieux) était jamais clairement dénoncée !

Si même les orientalistes conservateurs veulent bien admettre une importance spéciale pour notre temps des révoltes dues à des facteurs de domination politique ou sociale, des luttes entre des acteurs sociaux différemment situés, des structures sociales donc, ils souhaiteraient les confiner au XX^e siècle, à la rigueur au XIX^e aussi. Toute évocation de l'action des mêmes facteurs dans le passé leur répugne et suscite en eux, au moins, le malaise. Dérivant de là, il y a un refus déclaré de reconnaître des structures permanentes ou récurrentes à travers l'histoire. Des faits et même des mots du présent, s'ils sont appliqués au passé, prennent un caractère pour ainsi dire obscur. On se justifie par l'historicisme, plus précisément par une volonté affichée de ne pas transporter dans le passé les conditions du présent.

Un tel refus est légitime et même très utile, face aux déchaînements d'anachronismes que produisent les idéologies d'hier et d'aujourd'hui. Mais il ne faut pas lui faire dépasser sa portée. On n'ira pas jusqu'à répéter avec le génial sociologue arabe de XIV^e siècle, Ibn Khaldoun : « Le futur est plus semblable au passé que l'eau à l'eau. » Mais il y avait là une perception sociologique fort juste de la persistance, à travers les temps, les lieux, les formations sociales, de structures permanentes ou récurrentes. Cela tout simplement parce qu'il y a des lois conditionnant toute société humaine possible et aussi toutes les sociétés du même type.

7. La solution de la plupart des savants de ces disciplines qui nous occupent est de continuer la pratique de leurs devanciers sans se poser de questions, en poursuivant un pur travail d'accumulation érudite. Parfois, poursuivis quand même par le désir de

produire une avance marquante, ils croient faire progresser la science par une théorie extraordinaire, une combinaison nouvelle d'éléments connus, un bouleversement des dates, des lieux ou des faits. Ou encore, ils étendent au niveau d'une théorie générale quelque conclusion d'une pratique étendue étroite. Le résultat est rarement positif. Il est même souvent pitoyable.

De toute façon, ces spécialistes ne voient pas qu'ils sont conditionnés, jusque dans le choix de leur recherche propre, par des idées implicites, celles de leur époque, de leur couche sociale, de leurs maîtres. Ces idées pèsent sur beaucoup de leurs conclusions mêmes partielles, sur les quelques questions qu'ils se posent, sur les nombreuses qu'ils ne se posent pas. Elles engagent les études dans une voie et non dans une autre. On n'échappe pas si facilement à sa société et à son milieu.

8. Les critiques exprimées ci-dessus ne doivent pas nous faire oublier, mépriser, négliger tout le travail qui se fait, même par des auteurs dont les idées générales (explicites ou implicites) sont contestables. Peu importent les idées qu'a eues Champollion sur la société, il a déchiffré les hiéroglyphes ! Je l'ai dit suffisamment plus haut pour me contenter ici de le rappeler pour mémoire. Il faudrait seulement y insister spécialement contre toute nouvelle tentative de jdanovisme, venue peut-être demain de la droite dans nos pays, pour le moment surtout suggérée par l'extrême gauche contestataire — et aussi par les régimes totalitaires au pouvoir, quels qu'ils soient, dans les pays nouvellement indépendants.

J'ai parlé ci-dessus des dangers de la théorie des deux sciences que suggère normalement toute contestation d'un *establishment*. Cette théorie, comme beaucoup du même genre, est la déviation mortelle de constatations ou d'idées telles que celles qui viennent d'être formulées et qui me semblent solidement fondées, un passage à la limite néfaste et catastrophique. Il est bien vrai que tout travail scientifique, toute recherche est en relations avec des conceptions générales qui imprègnent les couches dominantes ou critiques, voire les unes et les autres, dans une société. Mais ces relations sont rarement immédiates et la relation est, le plus souvent, des plus contradictoires, des plus indirectes, avec les orientations politiques de ces couches. Il est vrai aussi que toute conclusion scientifique peut avoir une répercussion, fût-elle infinitésimale, sur les structures et les options de la société où elle est formulée. Mais cette répercussion est, elle aussi, le plus souvent, indirecte, complexe, contradictoire.

Dans un régime totalitaire dit de droite ou dit de gauche, l'idée des sources (en amont) et des conséquences (en aval) du travail scientifique inspire l'option de la mobilisation totale des savants au service de la ligne idéologique qui répond à la politique gouvernementale. Il en est de même dans les partis fortement organisés, disciplinés, à inculcation idéologique rigoureuse. Il ne s'agit plus d'une influence diffuse de la situation mais des oukases d'un centre bureaucratique irresponsable et en général incompetent. Contre cette mobilisation dangereuse, mortelle pour la science, souvent fatale aux orientations même qu'elle est supposée devoir défendre, il faut mettre en avant l'autonomie relative mais réelle de la recherche, la liberté nécessaire au chercheur pour obtenir quelque résultat que ce soit. C'est un principe qu'on arrive à défendre sauf dans les périodes les plus dures, au moins au profit des études les moins liées à l'idéologie du pouvoir. Il y a en général une zone de libre mouvement qu'on parvient à préserver, même contre soi-même si le dévouement à la cause commune incite à toutes les abnégations. On peut observer à l'œuvre dans l'humanité, partout et toujours, une tendance irrépressible qui pousse à l'autonomisation des tâches. Si la spécialisation à outrance, le travail acharné de l'étrudit portent à des limitations et à des déformations de perspectives comme on l'a dit, d'un autre côté, quand déferlent les tyrannies mobilisatrices, ils peuvent représenter un refuge, un recours, une zone de liberté qui sauvegarde l'avenir, à partir de laquelle peut se diffuser avec le temps, comme on l'a vu ci-dessus, une activité scientifique plus libre.

9. Il n'y a pas de remède miracle, d'issue miraculeuse aux apories de l'activité scientifique dont la situation, les idéologies déviées des orientalistes ne constituent qu'un exemple.

Contre les soumissions des orientalistes aux idéologies dominantes de la société bourgeoise libérale, le remède n'est pas, si tentant qu'il soit, le recours aveugle aux idéologies qui les contestent.

Il n'est pas dans le recours au marxisme vulgaire, dogmatique, idéologisé des institutions marxistes, États ou contre-Etats. La critique qui vient de ce côté est souvent pertinente et salubre. Les théorisations peuvent contenir des éléments valables. Mais l'engagement dans ce sens mène à des mythes non moins illusoire et néfastes que ceux qui sont justement critiqués. L'essentialisme et l'idéalisme de la race-nation-peuple reparassent sous des formes déguisées. L'essentialisme idéaliste de la classe (souvent fictive) et

de l'État (dit socialiste), supposés par essence impeccables et inaccessibles à l'erreur, donne des résultats désastreux.

Le recours n'est pas non plus dans l'idéologie nationaliste des dépendants, des ex-colonisés. Cela, si réel que puissent être leurs griefs, si pertinente que soit leur critique, si nécessaire qu'il soit de la prendre en compte. Mais leur critique est le plus souvent sommaire. Une critique qui en reste au stade nationaliste tend en général à remplacer l'apologétique d'une nation, d'un groupe de nations par celle d'une autre nation ou d'un autre groupe. Cela ne mène pas loin du point de vue scientifique. Les effets obtenus par la cause des intellectuels et le suivisme militant servent plus souvent la cause des intellectuels et des bureaucrates du tiers monde, couche privilégiée, que celle des masses dont ils se font les porte-parole. Cela n'enlève rien à la pertinence de leurs remarques, mais elles aussi ne peuvent échapper à un examen critique. Elles ne devraient pas inciter à la passivité ou à la servilité. Par exemple, le regard de l'autre peut être mal orienté ou malveillant. Mais, en soi, ce n'est pas un crime, c'est un droit qui doit être sauvegardé, c'est une contribution des plus utiles, des plus indispensables à une étude globale de soi.

10. Les études sur les peuples, cultures, sociétés des multiples régions englobées autrefois sous le nom d'Orient continueront. Y participeront désormais de plus en plus des spécialistes originaires du pays même ou de la zone étudiée. Pas plus ces derniers que les spécialistes occidentaux ne seront miraculeusement délivrés des entraves que les idéologies et les conditions sociales apportent à leur perception des choses, qu'il s'agisse de facteurs particuliers à notre époque ou inhérents à toute activité intellectuelle à travers les âges.

Un certain progrès se fera jour, quand ce ne serait au strict minimum que sous l'effet de l'accumulation des connaissances. Mais rien ne guérira radicalement les chercheurs des entraves qui s'opposent à leurs efforts. La compréhension ne progressera qu'au travers de contraintes et de contradictions analogues ou même identiques à celles du passé. L'avance théorique ne se fait ni spontanément à partir des données, ni par l'application d'une grande idée géniale, ni par des théorisations qui négligent une vision globale de la société, ni à partir de l'étude d'un seul domaine.

11. Les études savantes influencent bien moins qu'elles ne sont influencées par les idées courantes. Les perceptions de l'autre prennent en compte celui-ci moins pour ce qu'il est que pour ce qu'il paraît représenter comme menace, comme espoir, en connexion avec les passions et les intérêts, pour renforcer ou illustrer un courant interne. Nul ne hait ni n'aime gratuitement un peuple, un univers culturel extérieurs. Les images passent par le processus habituel de formation et d'évolution des idéologies. Vaste domaine dont le défrichage commence à peine.

Il est évident que les hommes de lettres de cette époque ont eu une grande influence sur les idées politiques et sociales de leur époque. Ils ont été les premiers à se prononcer sur les questions de liberté, de justice, de moralité, et de bien-être public. Leur rôle a été de guider l'opinion publique et de préparer le terrain pour les réformes nécessaires. Ils ont été les artisans de la pensée critique et de l'esprit de liberté qui ont permis à la France de devenir une nation libre et démocratique.

Les idées de cette époque ont été les premières à se prononcer sur les questions de liberté, de justice, de moralité, et de bien-être public. Leur rôle a été de guider l'opinion publique et de préparer le terrain pour les réformes nécessaires. Ils ont été les artisans de la pensée critique et de l'esprit de liberté qui ont permis à la France de devenir une nation libre et démocratique.

Les idées de cette époque ont été les premières à se prononcer sur les questions de liberté, de justice, de moralité, et de bien-être public. Leur rôle a été de guider l'opinion publique et de préparer le terrain pour les réformes nécessaires. Ils ont été les artisans de la pensée critique et de l'esprit de liberté qui ont permis à la France de devenir une nation libre et démocratique.

1802 ab notitia si tuq sho'x

III

Le seigneur bourguignon et l'esclave sarrasin

De Charles VI à Alexandre Dumas

Le seigneur bourguignon et l'esclave sarrasin sont deux personnages qui ont joué un rôle important dans l'histoire de France. Le seigneur bourguignon est un noble qui a été vaincu par les Français pendant la guerre de Cent Ans. L'esclave sarrasin est un prisonnier de guerre qui a été ramené en France et vendu comme esclave. Leur histoire est une histoire de lutte pour la liberté et la justice.

Note pour la réédition de 1993

Je ne veux pas ici ajouter à mon texte ou le modifier. Je me bornerai à deux indications bibliographiques qui peuvent être utiles. Sur l'assassinat de Louis d'Orléans par les séides de Jean sans Peur, le 23 novembre 1407, son contexte et ses terribles conséquences, on peut lire maintenant le beau livre de Bernard Guénéé, *Un meurtre, une société : l'assassinat du duc d'Orléans*, Paris, Gallimard, 1992 (coll. « Bibliothèque des histoires »). Pour suivre les indications que je donne sur les événements des premières années du XV^e siècle, en ce qui concerne Paris, on peut se servir du plan reproduit par B. Guénéé, p. 126-127. On en trouvera une version en couleurs avec beaucoup plus de détails et le tracé en « pointillés » des voies actuelles, en plus grand format aussi (85 cm x 67 cm), sous le titre de *Paris vers la fin du XIV^e siècle. Plan restitué de Paris en 1380*, réalisé en 1975 au Laboratoire de cartographie thématique par Jacqueline Leuridan et Jacques-Albert Maillat, Paris, Imago-CNRS, 1991.

Les amateurs de développements théoriques et d'idées générales méprisent l'anecdote. Les déchiffreurs patients de la brousaille des données attestées par l'observation et les textes ne s'intéressent pas aux idées générales et même s'en méfient. Les uns et les autres ont tort. Personnellement, j'ai tendance à m'appuyer au maximum sur des données de fait — assurément non sans conceptions préalables — pour déboucher sur des conclusions généralisantes. Une anecdote peut recéler tout un monde de données et de suggestions. A plus forte raison, deux anecdotes, comme ce sera le cas ici, séparées par quatre siècles, mais qui s'intègrent à une même série de phénomènes, balisant l'évolution des attitudes, des visions d'un groupe de peuples qui en regardent un autre. Cela peut être très instructif. Je me suis efforcé de ne traiter à la légère ni des données de fait ni des tentatives de généralisation. Au lecteur de juger si j'y ai réussi !

1. La base de ce texte est un exposé que j'ai prononcé à un colloque tenu au Caire du 18 au 22 avril 1985, sans l'avoir couché par écrit au préalable. Ce colloque, intitulé « D'un Orient l'autre : les métamorphoses successives des perceptions et connaissances », était organisé par le CEDEJ (Centre d'études et de documentation économique, juridique et sociale) et par l'Institut français d'archéologie orientale. La mise au point ultérieure pour un texte écrit devant figurer dans les *Actes* de ce colloque (d'abord développée, puis abrégée pour rester dans des dimensions raisonnables) m'a fait découvrir des données que je ne connaissais pas ou que je connaissais mal alors. Mais les *Actes* en question n'ont pu paraître jusqu'ici par suite de difficultés financières. Il n'est pas sûr qu'ils paraissent jamais et je me décide, l'occasion m'en étant offerte, à publier ici — après révision — la première version, la plus développée, que j'ai rédigée après le colloque. Je remercie A. Popovic qui, sur mes indications, avait recherché autrefois et mis à ma disposition les quelques textes sur la base desquels j'avais bâti mon exposé oral au Caire, Michel

1. Perplexités d'écoliers

Beaucoup d'écoliers français, notamment au stade primaire de leur éducation, pendant cent ans peut-être, ont trouvé, comme l'auteur de ces lignes, dans leurs livres de lecture un curieux morceau de poésie française. On a prescrit à certains de l'apprendre par cœur, d'autres l'ont appris spontanément par amour des alexandrins. Il est mis dans la bouche d'un nommé Yagoub. Le voici :

J'étais encore enfant : un matin, sous sa tente,
Mon père, l'œil en feu, la gorge hâlétante,
Rentra, jetant son arc et ses traits, et me dit :
« Yagoub, par Mahomet ! ce canton est maudit ;
Chaque nuit, mon troupeau d'un mouton diminue.
La lionne au bercail est encor revenue ;
Sur le sable j'ai vu ses pas appesantis.
Sans doute, dans quelque antre elle a quelques petits. »
Je ne répondis rien ; mais, quand sortit mon père,
Je pris l'arc et les traits, et, courbé vers la terre,
Je suivis la lionne. Elle avait traversé
Le Nil ; au même endroit qu'elle je le passai.
Elle avait au désert cru me cacher sa fuite ;
J'en trait dans le désert, ardent à sa poursuite.
Elle avait, évitant le soleil au zénith,
Cherché de l'ombre au pied du grand sphinx de granit,
De l'antique désert antique sentinelle ;
Comme elle fatigué, je m'y couchai comme elle...

Le Moqèl qui m'a orienté sur l'histoire des successeurs de l'hôtel Savoisy à Paris et Marie-Madeleine Bérétel, qui a mené sous ma direction, dans la dernière phase, des recherches soigneuses et intelligentes. Mes amies égyptiennes, Nà'ira 'Ati'ya et 'Asma' al-Bakrî ont droit aussi à ma gratitude pour m'avoir véhiculé — avec l'aide de Kenza Mounrad — jusqu'aux localités de Selgnelay et de Savoisy dont on verra l'intérêt pour cet essai. Abordant au moins deux domaines historiques et culturels très différents par le biais d'événements ponctuels, je ne crois pas devoir fournir de bibliographies générales. Je me borne à citer des ouvrages que j'ai consultés, portant directement sur les faits abordés, étudiés ou évoqués. Le récent livre synthétique de Françoise AURRAN, *Charles VI, la folie d'un roi* (Paris, Fayard, 1986) m'a été rendu de grands services, mais il n'a été publié qu'au moment où j'achevai ma rédaction définitive. Mme Aurrand a eu la gentillesse de relire mon texte, de me rassurer sur son exactitude du point de vue de l'histoire médiévale occidentale et de me signaler quelques petites erreurs. Je l'en remercie bien vivement.

Comme elle, je repris ma course, et, jusqu'au soir,
Mon pas pressa son pas ; puis je cessai d'y voir.
Immobilie, implorant un seul bruit saisissable
Qui vint à moi, flottant sur cette mer de sable,
J'écoutai, retenant mon souffle... Par moments,
On entendait au loin de sours mugissements ;
Vers eux, comme un serpent, je me glissai dans l'ombre.
Sur mon chemin, un antre ouvrait sa gueule sombre,
Et dans ses profondeurs j'aperçus sans effroi
Deux yeux étincelants qui se fixaient sur moi.
Je n'avais plus besoin ni de bruit ni de trace,
Car, la lionne et moi, nous étions face à face...
Ah ! ce fut un combat terrible et hasardeux,
Où l'homme et le lion rugissaient tous les deux...
Mais les rugissements de l'un d'eux s'éteignirent...
Puis du sang de l'un d'eux les sables se teignirent ;
Et, quand revint le jour, il éclaira d'abord
Un enfant qui dormirait auprès d'un lion mort.

Beaucoup de ces écoliers durent être, comme je le fus, intrigués par l'indication de source qui suivait ce texte : Alexandre Dumas (père), *Charles VII chez ses grands vassaux*. Que venait faire ce Bédouin chassant le lion près des bords du Nil auprès du roi de France que nous connaissions bien par ses rapports avec Jeanne d'Arc ? Et auprès de ses grands vassaux ?

La question fut présente à l'arrière-fond de ma conscience pendant près de cinquante ans. La négligence m'empêcha pendant tout ce temps de chercher une réponse. Cette recherche était facile, mais me semblait de peu d'intérêt. J'avais tort. Ses résultats sont instructifs à bien des titres.

2. Un drame romantique

Je crus longtemps que ma mémoire me trompait. Mais non ! Le Bédouin Yagoub était bien, comme le Gascon d'Artagnan, un héros d'Alexandre Dumas père. Et celui-ci le mettrait bien en rapport avec le roi de France Charles VII. De quelle façon ?

Charles VII chez ses grands vassaux est un drame en vers qu'Alexandre Dumas fit jouer à Paris en 1831. Il raconte en cinq actes une histoire tragique et très romantique. L'action se déroule entièrement dans la même « salle gothique » du « château de Seigneis dans le Berry » (erreur géographique grossière mais Dumas n'en est pas à une près). Une salle avec « porte ogive », « croisées à vitraux colorés », grande cheminée, tapisserie et « des panoplies naturelles ». Décor enchanteur pour les âmes romantiques de 1831, au sommet de l'enthousiasme pour le bric-à-brac médiéval.

Les bons connaisseurs de l'histoire de France et ceux qui auront la patience de confronter les événements cités avec un manuel d'histoire reconnaîtront que l'action se passe en 1424. C'est la bataille de Verneuil (17 août 1424), désastre pour le parti de Charles VII, qui est racontée par Dunois à la scène 3 du quatrième acte. A l'acte II, on est le 20 août. L'action vient de commencer et s'achèvera le lendemain (unité de temps !).

Dumas, dans sa préface, déclare qu'il a laissé aussi son drame dans le cadre de l'unité d'action. Non pas par dogmatisme classique évidemment, mais parce que cela lui convenait. La réalité de cette unité est plus douteuse. Qu'on en juge par un résumé très condensé de l'intrigue.

Yaqoub est en effet là. C'est un esclave qui fut un Bédouin égyptien, fils d'un puissant chef de tribu, Asshan (*sic*), du « Saïd » ou Haute-Égypte (non loin de Ghizeh !)². Il a été capturé, il y a dix ans (six ans selon un autre passage) par l'archer Guy-Raymond qui l'a poignardé alors qu'il était endormi dans le désert. Mais le comte Charles de Savoisy, seigneur de Seigneis (on écrit aujourd'hui Seigneis), chef de l'archer, lui a sauvé la vie. Cela se passait au cours d'une sorte de petite croisade que le comte avait dû faire en

Égypte pour être absous par le pape d'un sacrilège commis dans une église.

Yaqoub est bien traité par les maîtres du château, particulièrement par la comtesse Bérengère (vingt-cinq ans) qui le protège et dont il est devenu amoureux. Mais les archers ne cessent de le traquer par un comportement et des propos que l'on qualifierait aujourd'hui de « racistes ».

Le comte est absent au lever du rideau. Arrivent un mystérieux pèlerin et précisément l'archer Guy-Raymond de retour d'un voyage à Avignon. Le pèlerin n'est autre que le comte déguisé qui ne veut pas être reconnu dès l'abord par sa femme. Son fidèle archer Guy-Raymond, lui, rapporte une autorisation de divorce accordée à son seigneur par le pape d'Avignon, Benoît XIII.

En effet, Charles de Savoisy, valeureux guerrier au service du roi Charles VII, médite d'abandonner Bérengère. Il rend hommage à ses vertus, mais elle est stérile. Il faut des enfants à sa maison et à la France meurtrie. Il va se remariar avec une jeune châtelaine, voisine (*sic*), Isabelle de Graille.

Il doit d'abord régler un problème qui a surgi devant nos yeux. Poussé à bout par les injures de Guy-Raymond, Yaqoub l'a poignardé sur la scène. Le comte, usant de ses prérogatives judiciaires, juge l'esclave sarrasin. Conscient de la gravité des affronts que celui-ci subit chaque jour, il voudrait le gracier en le renvoyant chez lui. Mais Yaqoub refuse de partir sans vouloir en dire la raison. Il est condamné à mort. Le jugement s'est fait en présence du roi Charles VII, arrivé à l'improviste pour chasser dans les forêts voisines, suivi de sa maîtresse Agnès Sorrel (qui avait alors dans les deux ans en réalité !). Le roi gracie Yaqoub pour le prendre comme bouffon. Le fier Bédouin, furieux, accepte seulement sur l'ordre de Bérengère.

Charles VII est plein de mélancolie, de désespoir, d'ennui, convaincu de la vanité de toutes choses. Il refuse de s'intéresser à ses troupes qui demandent du renfort, aux résultats de la mission dont Savoisy revient auprès du duc de Bretagne pour lui demander de lâcher le parti anglo-bourguignon. Savoisy, patriote indigné, reproche à Agnès d'amollir le roi et elle promet d'essayer de le ramener à plus de courage. D'autre part, il a signifié à sa femme le divorce et envoie chercher Isabelle de Graille, qu'il veut épouser incontinent.

Le bâtard d'Orléans, Dunois, vient apporter la nouvelle de la bataille que vient de perdre le vicomte de Narbonne. Les grands

2. Dumas avait bien des raisons de s'intéresser à l'Égypte et savait ce qu'est le Saïd (Haute-Égypte). Il venait de publier (1830), en employant la première personne, les notes de voyage en Égypte du peintre Danczus sous le titre *Quinze jours au Sinaï*, et le souvenir des combats de son père, le général Dumas, dans ce pays, avec Bonaparte, lui était cher. Mais des annoiateurs sont restés perplexes devant son vers : « Car mon père, au Saïd, n'est point un chétif vulgaire » (acte I, scène 4). On trouve la phrase interprétée : « Car mon père, ô Saïd, n'est point un chétif vulgaire » (A. DUMAS, *Mes Mémoires*, éd. P. Jossierand, t. IV, Paris, Gallimard, 1967, p. 364). Saïd (Saïd) est un nom arabe assez connu des non-arabes. Mais, par malheur, aucun Saïd n'apparaît de toute la pièce ! On voit que, quoi qu'on dise, les transcriptions avec points diacritiques, etc., ne sont point une pédante fantaisie sans utilité. A propos de transcription, remarquons que Dumas, dans l'orthographe du nom Ya qub, est un des très rares à avoir adopté, à cette époque, la suggestion de Volney pour rendre le *qaf* : q, cf. C.-F. VOLNEY, *Simplification des langues orientales*, Paris, an III, p. 29 s., 48 et tableau face p. 39.

capitaines de l'armée royale ont été tués ou faits prisonniers (les détails sont ceux de la bataille de Verneuil-sur-Avre en Normandie, 17 août 1424, mais elle est censée ici s'être déroulée tout près, dans l'Auxerrois, comme la bataille de Cravant qui est du 30 juillet 1423). Agnès pique au vif Charles en lui annonçant qu'elle l'abandonne pour le vrai roi de France, l'Anglais Bedford. Charles se ressaisit alors, revêt une armure, écoute enfin le rapport de Savoisy, donne des instructions pour son départ à la guerre. Notons que Yaqoub sera chargé de porter sa lance.

Yaqoub se ravise et feint d'accepter maintenant la première proposition de grâce du comte. Celui-ci lui donne un parchemin scellé qui le libère. Mais le Sarrasin veut seulement demeurer avec Bérengère qui reste clandestinement au château alors que s'y célèbre le second mariage. Bérengère, consciente de son pouvoir sur Yaqoub, lui a demandé de tuer l'époux infidèle au moment de la conclusion de la nouvelle union. Elle a vaincu les scrupules du Sarrasin qui répugne à tuer son bienfaiteur, en lui promettant d'être à lui, de le suivre au désert et en essayant d'exciter sa jalousie. Yaqoub finit par tuer le comte dans la chambre nuptiale. Mais, quand il veut l'emmener, elle se dérobe : elle s'est empoisonnée. Alors qu'elle s'effondre, assailli par tous, le Bédouin brandit le parchemin d'affranchissement (mué tout à coup en acte de grâce et sauf-conduit royal !). Raillant la servilité de ses attaquants, il exalte sa liberté retrouvée et retourne au désert.³

3. Production d'une œuvre

C'est l'avantage des époques relativement proches de nous qu'il arrive que les sources offrent de multiples précisions sur leur histoire ! Quand on a quelque familiarité avec les sources disponibles pour l'Antiquité et le haut Moyen Âge, on en est tout émerveillé. Mais la précision est parfois trompeuse.

Ce drame romantique « échevelé » n'avait pas eu besoin d'une très longue gestation. Les romantiques étaient souvent rapides. Alexandre Dumas père l'écrivait particulièrement. En 1831, il fit jouer

3. J'ai suivi en général l'édition des *Œuvres complètes* d'Alexandre DUMAS chez Calmann-Lévy. *Charles VII* figure au tome II du *Théâtre complet* qui en fait partie.

trois pièces. Le 20 octobre, ce fut le tour, au théâtre de l'Odéon à Paris, de *Charles VII chez ses grands vassaux*, « tragédie en cinq actes ».

« Elle eut un grand succès et ne fit pas un sou », écrit Dumas dans ses inénarrables *Mémoires*, écrits « vingt ans après », qui « se lisent comme *Les Trois Mousquetaires* » selon une expression consacrée⁴. Mais les historiens savent aussi qu'il ne faut pas trop s'y fier. Le petit Alexandre, son fils, en avait gardé un autre souvenir. Le père avait emmené avec lui ce gamin de huit ans « pour lui porter bonheur ». « Ce fut un four [...], écrit celui-ci quelques décennies plus tard. Les cinq actes se déroulèrent au milieu d'un silence morne⁵. » Il se souvint toute sa vie du triste retour, à pied, vers son domicile, rue Saint-Lazare, le long du vieux mur de l'Institut de France, rue de Seine (il doit s'agir plutôt de la rue Mazarine), le père et le fils se tenant par la main.

Mais le père n'était jamais pour longtemps abattu. Il note « en passant » que, lorsque la pièce « fut transportée au Théâtre-Français, elle fit vingt ou vingt-cinq représentations à cent louis l'une⁶ ».

Dumas ne manque jamais dans ses *Mémoires* verbeux — et pour cause : ils parurent d'abord en feuilletons payés à la ligne — d'ajouter une touche d'humour, voire de comique. Il s'étend sur le fou rire qui s'empara de la salle lorsque la visière de l'armure revêue par Charles VIII (c'est-à-dire par l'acteur Delafosse) au quatrième acte s'abatit, rendant la voix du consciencieux comédien inaudible. Il faut dire que Dumas avait emprunté cette armure au Musée de l'artillerie et qu'elle était vieille de quelques siècles. Le directeur de l'Odéon, Félix Harel, avait en effet refusé de payer pour les accessoires et Dumas avait dû aussi chasser un daim dans la forêt du Raincy, le tuer et le faire empailler « à ses frais⁷ ».

Avant de faire jouer la pièce, il fallait l'écrire. Dumas avait signé, sans doute vers le début de l'année 1831, un contrat avec Harel. Paris était agité de manifestations et de petites émeutes républicaines contre Louis-Philippe. Les théâtres ne faisaient pas beaucoup de recettes. « Il n'y avait pas moyen pour moi, écrit

4. A. DUMAS, *Mes Mémoires*, éd. citée, IV, p. 429. Les notes de P. Jossierand sur tout cela sont précieuses.

5. A. DUMAS fils, préface à sa pièce *Le Fils naturel* (1858), citée dans A. DUMAS père, *Mes Mémoires*, éd. citée, IV, p. 505.

6. *Mes Mémoires*..., IV, p. 429.

7. *Ibid.*, p. 400.

Dumas, de rester plus longtemps à Paris : les émeutes me man-
geaient beaucoup de temps et d'argent⁸. » Il y avait aussi les ban-
quets politiques, les procès non moins politiques et le reste.

Dumas quitta donc la capitale. Un peu au hasard, il choisit
comme abri un petit village de pêcheurs — où résidaient parfois
aussi quelques peintres — non loin du Havre, Trouville. Il y arriva
le soir du 7 juillet avec sa maîtresse d'alors, Belle Krelsamer, dite
Mélanie Serre, qui venait de lui donner une fille. Il s'établit dans
l'unique auberge (ou une des deux auberges ?) du lieu, chez une
truculente matrone, « la mère Oseraie » comme il dit. Il y suivit
un régime très régulier et pas trop sévère. Chassant sur « d'immen-
ses pâturages » voisins (à l'endroit où se trouve aujourd'hui Deau-
ville), nageant pendant une heure, se promenant entre 7 heures et
9 heures du soir sur la plage, dégustant les copieux et excellents
repas de « la mère Oseraie » (des diners de 50 sous qui eussent
côté 20 francs à Paris !), consacrant, n'en doutons pas, un cer-
tain temps au culte de Vénus, il réservait néanmoins plusieurs heu-
res chaque jour (de bon matin, de 2 à 4 heures l'après-midi, puis
le soir) à l'écriture. Il arrivait ainsi à rédiger cent vers par jour.

A ce régime, il put écrire les quatre derniers vers, le 10 août. Il
relut son texte. « Rien ne me revenait plus à Trouville [...] Nous
prîmes congé de M. et madame de la Garenne ; nous réglâmes nos
comptes avec la mère Oseraie, et nous partîmes pour Paris⁹. »
On renonçait aux perspectives de Mélanie, « une des personnes les
plus économes que j'ai connues », écrivait son amant¹⁰. Elle
avait calculé qu'en prenant un bail dans cette auberge si bon mar-
ché, le couple pouvait économiser en neuf ans 150 000 francs !
« Peut-être avait-elle raison, pauvre Mélanie !, conclut Dumas,
plutôt gatement. Mais comment Paris et ses émeutes se seraient-
ils passés de moi¹¹ ? »

Dumas retrouva avec joie Paris dont il ne pouvait guère se pas-
ser lui non plus. Les répétitions de *Charles VII* commencèrent bien-
tôt et vint la représentation du 20 octobre dont on a déjà parlé.

8. *Mes Mémoires...*, IV, p. 339.

9. *Ibid.*, p. 375.

10. *Ibid.*, p. 344.

11. *Ibid.*, p. 350.

4. Emprunts autour d'un thème

Où Dumas a-t-il puisé son inspiration ? Il nous l'explique avec
sa prolixité habituelle. Il était, vers 1830, à l'affût d'idées de piè-
ces de théâtre. Quelques scènes du *Goetz von Berlichingen* de Goe-
the lui étaient restées en tête, « comme endormies dans la
mémoire ». Il retrouva l'idée en écoutant, chez Charles Nodier, en
1830, un jeune littérateur débutant, Alfred de Musset, lire une
petite pièce intitulée *Les Marrons du feu*.

Il retomba sur le thème classique bien illustré par l'*Androma-
que* de Racine : une femme pousse un homme qui l'aime et qu'elle
n'aime pas à tuer un autre homme qu'elle aime, mais qui a pro-
voqué sa jalousie. Complication intéressante souvent ajoutée :
désespérée de la mort de l'objet aimé, elle reproche au meurtrier
ce drame qu'elle a provoqué. Même histoire, rappelle Dumas, dans
une scène du *Cid*, d'ailleurs empruntée à Guilhem de Castro¹².
L'emprunt, souligne Dumas, est une loi de l'histoire littéraire
et n'a rien de répréhensible. Il y insiste, répondant ainsi à ses
détracteurs qui l'accusaient souvent de plagiat et, pour leur cou-
per l'herbe sous le pied, il expose longuement quels ont été ses
prédécesseurs.

Dumas a raison, bien sûr. Mais sa mémoire est-elle défaillante
ou préfère-t-il laisser dans l'ombre une autre origine de son
inspiration ?

Il ne dit rien, en effet, d'une histoire que nous rapporte Théo-
phile Gautier dans son *Histoire du romantisme* (publiée seulement
en 1874, après sa mort et celle de Dumas décédé en 1870). Gau-
tier se reporte aux temps héroïques où les jeunes écrivains orien-
tés vers le romantisme se retrouvaient dans de petits groupes qui
se réunissaient chez l'un ou chez l'autre, dans des « cénacles » suc-
cessivement prédominants. Il était évidemment de ceux-là avec bien
d'autres, plus tard marqués par la gloire ou restés inconnus. Parmi
eux, un condisciple de Gautier au lycée Charlemagne, Gérard

12. *Ibid.*, p. 350-365. On trouvera le texte des *Marrons du feu*, par exemple, dans
les *Poésies complètes* de MUSSET, éd. M. Allern (Bibl. de la Pléiade, 12), Paris,
1933, p. 33-69, et non dans son *Théâtre complet*. Ce « proverbe », publié d'abord
par Musset dans ses *Contes d'Espagne et d'Italie* en 1830, a été porté à la scène
seulement en 1925 à Bruxelles (R. DE SMET, *Le Théâtre romantique*, Paris, Cen-
vres représentatives, 1929, p. 217 ss). Rappelons que, dans *Le Cid*, Chimène envoie
don Sanche tuer Rodrigue, puis l'injurie quand elle croit qu'il l'a tué.

Labrunie qui devint Gérard de Nerval. Le théâtre servait de terrain d'offensive privilégiée. « Aussi, écrit Gautier, fabriquant-on beaucoup de drames dans le petit cénacle. Il va sans dire qu'ils étaient toujours uniformément refusés. Cependant, nous avons de la peine à croire qu'ils fussent absolument mauvais, et nous regrettons la perte d'un drame en vers de Nerval, *La Dame de Carouge*, auquel nous avions largement collaboré et qui contenait au moins une donnée originale. C'était l'histoire d'un captif, un émir arabe ou sarrasin, ramené de Palestine par un baron croisé, et devenant amoureux de la châtelaine. Le contraste de l'islam et du christianisme, de la tente nomade et du donjon féodal, de la froideur du Nord et des passions ardentes du désert, de la férocité sauvage et de la chevalerie, exprimé en vers qui ne devaient manquer ni d'énergie ni de beauté, ou tout au moins de facture, car les élèves de Victor Hugo savent faire les vers, nous semblait devoir prêter à quelques situations dramatiques. Cela parut être l'opinion d'Alexandre Dumas, qui, cinq ou six ans plus tard, fit sur cette donnée, que Gérard lui avait sans doute communiquée, *Charles VII chez ses grands vassaux*. Seulement, chez nous, Yacoub (sic) s'appelait Hafiz. Nous nous trouvâmes très honorés qu'un personnage de notre invention ait été jugé digne d'être mis au théâtre et de servir de pivot à un drame de l'auteur d'*Henri III* et de *Christine à Fontainebleau*¹³. »

On aimerait en savoir plus sur ce drame, prototype de celui de Dumas, où se marquait déjà l'attribution de Gérard de Nerval pour l'Orient musulman. Mais le manuscrit a disparu avec ceux d'autres œuvres de jeunesse de celui-ci, qu'il avait égarés ou distribués autour de lui. On connaît les titres de certains drames comme *Vil lon l'Écolier*, un *Charles VI* et un *Louis d'Orléans* qui ont quelque intérêt ici comme on le verra¹⁴.

J'ai eu la curiosité de rechercher quelle pouvait être cette *Dame de Carouge* que Nerval avait prise pour héroïne. Connaissant la fixation du jeune écrivain sur le règne de Charles VI entre autres, il me semble très probable qu'il brodait sur un « fait divers » qui fit grand bruit en 1386. Une châtelaine de Carrouges (à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest d'Alençon) révéla à son mari qu'en son absence elle avait été violée par un écuyer, également

de la maison du comte d'Alençon, Jacques le Gris. Celui-ci nia et la dame persista à l'accuser. L'affaire fut portée devant le Parlement de Paris qui, devant l'impossibilité d'une preuve, ordonna de recourir à un duel judiciaire ou « jugement de Dieu ». C'en fut paraît-il, le dernier usage en France. Il se déroula à Paris le 29 décembre 1386 devant une énorme affluence, dont le roi, revenu tout exprès de Flandre, et la haute noblesse. Le sire de Carrouges l'emporta et tua Jacques le Gris qui nia jusqu'au dernier moment. Selon deux de nos sources, un autre personnage reconnu plus tard, sur son lit de mort, être le vrai coupable¹⁵. On peut au moins, en fonction de ces données, émettre l'hypothèse que, chez Nerval, la dame de Carouge ou de Carrouges, en dénonçant le malheureux Jacques le Gris, voulait cacher des amours coupables avec l'émir sarrasin. On peut noter que Froissart dit, sans plus, que le sire de Carrouges, amateur de voyages, s'était absenté pour « voyager outre mer ». Après le duel fatal, il partit également, avec des compagnons, pour visiter le saint sépulchre et « l'Amorath », c'est-à-dire le sultan ottoman Murād 1^{er} dont la capitale était alors Édirné (Andrinople).

5. Ancrages et arabesques

Admettons par hypothèse que la version de Dumas soit la bonne. Son thème central est choisi. Il resterait à comprendre comment « l'auteur d'*Antony* résolut de refaire à son tour le cinquième acte de la tragédie racinienne (*Andromaque*) (après

13. Le château de Carrouges (qui ramonte pour les parties anciennes au XIV^e siècle) peut encore se visiter, comme celui d'Argentan où se passa peut-être le crime (Froissart dit Argenteuil). Cf. J. FROISSART, *Chroniques*, III, chap. 49, éd. Kervyn de Lettenhove, t. XII, Bruxelles, 1871, p. 29-39 (qui ne parle pas de la confession innocentant Le Gris); Jean JOUVENEL DES URSSINS, *Histoire de Charles VI*, dans: J.A.C. BUCHON, *Choix de chroniques et Mémoires (Panthéon littéraire)*, Paris, 1843, p. 358; *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, éd. et trad. L. Bellaguet, t. I, Paris, 1839, livre VII chap. 11, p. 462-467. Dans son édition de Froissart, t. II (Paris, 1835), Buchon donne en note d'intéressants extraits des registres du Parlement sur l'affaire (p. 537-539); voir aussi la note dans D. GODFREY, *Histoire de Charles VI*, Paris, 1653, p. 563. Cf. la notice sur Jean de Carrouges et sa descendance par M. PREVOST, in *Dictionnaire de biographie française*, t. 7, 1956, col. 1265; A. DESGENTTES DESMADÉLAINES, in *Bulletin de la société bibliophile historique*, 1, 1837-1838, p. 32-42. Voir aussi ci-dessous, p. 189 et n. 113.

13. Th. GAUTIER, *Histoire du romantisme*, nouvelle édition, Paris, s.d. (1882), p. 78-79.
14. A. MARIE, *Bibliographie des œuvres de Gérard de Nerval*, Paris, 1926, p. XXIV.

Musset qui nous présentait dans *Les Marrons du feu* "une Her-mione romantisée") et de la souder à un drame médiéval ». Robert De Smet à qui j'emprunte ces lignes ironiques n'a pas aimé le résultat : « Le barriolage de cette *Andromaque* renouvelée agace l'œil. L'Orreste de la chose était un esclave de couleur, tiré tout vif de l'œuvre de Byron, paré aussi de souvenirs tout chauds de Walter Scott. Le moricaud romantique ainsi constitué parsemait au sur-plus ses tirades de philosophie à l'allemande et de vers traduits de Schiller¹⁶. »

Dumas lui-même, encore une fois, nous fournit d'abondantes explications. Il lui fallait à la fois situer son drame au Moyen Age et y mettre au moins un personnage oriental. Tout l'y poussait. Autour de lui, tous ses amis, écrivains romantiques, étaient saisis par la mode du Moyen Age ou, à la rigueur, du XVI^e siècle. Rappelons seulement que, quatre mois avant le départ à Trouville du joyeux Alexandre, Hugo publiait sa monumentale *Notre-Dame de Paris* (mise en vente en mars 1831), écrite d'août à janvier. On ferait aisément une belle liste d'œuvres de ces années-là situées dans les siècles médiévaux sans parler de la floraison du Moyen Age dans les beaux-arts, dans l'ameublement, etc.

Mais il était tout indiqué de placer dans cette situation médiévale un Oriental. L'Orient musulman était non moins à l'ordre du jour. On avait vibré aux péripéties de la guerre de l'indépendance grecque. On venait, en juin-juillet 1830, de s'emparer d'Alger. Hugo avait publié l'année précédente *Les Orientales*. Les œuvres littéraires antérieures, notamment celles à la dernière mode, avaient placé un peu partout des personnages de musulmans situés en Europe dans une position plus ou moins soumise. On peut remonter d'ailleurs à *Othello* dont justement un membre du cénacle, Alfred de Vigny, faisait jouer une adaptation au Théâtre-Français en octobre 1829. Mais Dumas lui-même nous indique les principaux précurseurs de son Yagoub. « Vers le même temps » qu'il méditait sur le thème transmis de Corneille et Racine à Goethe et Musset (donc en 1831), il avait lu, dit-il, *Quentin Durward* de Walter Scott paru en 1823. A ses dires, « la figure du Maugrabin m'avait frappé; j'avais pris en note quelques-unes de ses phrases pleines de poésie orientale¹⁷ ». Il cite comparativement un passage de *Charles VII* et le texte de W. Scott qu'il démarque.

16. R. DE SMET, *Le Théâtre romantique*, p. 80.

17. *Mes Mémoires*..., éd. citée, IV, p. 359, 363 s.

En réalité, il avait certainement lu auparavant cette œuvre de l'écrivain écossais dont la popularité fut immense en France (entre autres) après les guerres napoléoniennes. On a relevé des emprunts qu'il lui a faits dans *Henri III et sa cour* présenté à la Comédie-Française en septembre 1828, joué le 11 février 1829. Peut-être Dumas se souvenait-il que, dès juillet 1823, dans le premier numéro de *La Muse française*, organe des romantiques, Victor Hugo avait rendu compte de *Quentin Durward*? Et, parmi les épisodes qu'il avait jugés « dignes de méditation et de louange », il y avait l'exécution de Hayraddin, le Maugrabin, c'est-à-dire le Maure, « personnage singulier, disait Hugo, dont l'auteur aurait peut-être pu tirer encore plus de parti¹⁸ ».

Dumas reconnaît aussi avoir pris un détail à une autre œuvre de Walter Scott, *Richard Cœur de Lion*¹⁹, autrement dit *Richard in Palestine* ou encore *The Talisman*, publiée en 1825, traduite en français la même année. Il s'en est peut-être souvenu pour le nom de Bérengère qui est celui (Beren-garia de Navarre) de la femme de Richard Cœur de Lion qui joue quelque rôle dans l'intrigue. Notons au passage que ce roman est un des premiers en Europe, à l'époque contemporaine, à présenter un musulman sous un jour aussi sympathique et même admirable que celui où y apparaît Saladin.

Dans la liste de ses sources, Dumas oublie Schiller. Pourtant, dès 1823, il avait adapté en vers une pièce de théâtre du poète allemand *La Conjuración de Fiesque à Gènes* (*Die Verschwörung des Fiesko zu Genua*), publiée en 1783, et souvent traduite ou imitée en France entre 1820 et 1835. Le manuscrit de l'adaptation de Dumas, retrouvé par lui bien plus tard et donné à son éditeur Calmann-Lévy, a été étudié et des fragments en ont été publiés par Hippolyte Parigot en 1898²⁰. Or, dans cette pièce, un rôle important était joué encore par un Maure de Tunis portant le nom de Mu'ley Hassan. Dumas avait d'autant mieux remarqué ce « nègre, ce Maure patibulaire, noir comme Othello, demi-frère de Dumas par la couleur du visage et agile traître de drame, qui passe à travers les crimes d'une telle allure que "la plante de pieds lui

18. Dans Victor Hugo, *Œuvres complètes*, éd. chronologique... Jean Massin, t. II, Paris, Club français du livre, 1967, p. 431-438, à la p. 437.

19. *Mes Mémoires*... IV, p. 364.

20. Hippolyte PARIGOT, *Le Drame d'Alexandre Dumas, étude dramatique, sociale et littéraire d'après de nouveaux documents*, thèse, Paris, Calmann-Lévy, 1898, p. 435-464.

brûlé²¹ », qu'il reproche vivement dans ses *Mémoires* à Arsène Ancelet¹, précèdent adaptateur du drame, de l'avoir supprimé, n'osant comme Ducis le blanchir²². Dumas, petit-fils d'une esclave noire, souvent désigné (pas forcément méchamment) comme « mulâtre » ou « nègre », dont les traits pouvant rappeler cette origine étaient volontiers accentués par la caricature, ne pouvait qu'être sensible à ce qu'impliquait cette transformation. Alors que le More de Schiller était pendu à la fin (du moins dans la première version, seule connue en traduction par Dumas), notre auteur, au contraire, de façon sans doute significative, le fait, comme plus tard son Yaqoub, retrouver la liberté, regagner sa patrie et même y ramener ses compagnons libérés²³.

Ajoutons encore un Maure de théâtre que Dumas ne cite pas parmi les sources de son inspiration, mais qu'il ne pouvait pas ne pas avoir présent à l'esprit lorsqu'il partit à Trouville écrire son drame le 6 ou le 7 juillet 1831. Depuis le 29 (ou le 25 ?) juin en effet, on joue au théâtre de la Porte-Saint-Martin un drame en trois actes intitulé tout simplement *Farruck le Maure*. Il a même été recommandé par Victor Hugo et Alexandre Dumas. Plus tard, dans ses *Mémoires*, ce dernier jugera que « la pièce n'était pas bonne ». Grâce à l'acteur Bocage, dit-il, elle « eut un succès supérieur à celui que l'on en pouvait attendre ». En effet, elle tint

21. Hippolyte Partgot, *Le Drame...*, p. 26.

22. *Mes Mémoires...*, II, p. 306 s. (chap. 97). Évidemment, Dumas pense à l'adaptation d'*Othello* par Jean-François Ducis (représentée pour la première fois en 1792). Les vers de J.-F. Ducis (1733-1816) ont bien mérité d'être cités en exemple des affranchissements du classicisme en extrême décadence. Voir ce qu'en dit Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française*, 12^e éd., Paris, Hachette, 1912 (et réimpr.), p. 841-843, qui a remarqué aussi qu'il avait « éclairci le teint d'Othello », ou encore les bonnes pages écrites autrefois par l'angliciste Georges J. Duvival, *L'Œuvre shakespearienne, son histoire*, Paris, Flammarion, s.d. (1910 ?), p. 80 ss., 117. La justification avancée par Ducis lui-même mérite d'être donnée : « J'ai pensé que le teint jaune et cuivré, pouvant d'ailleurs convenir aussi à un Africain, aurait l'avantage de ne point révolter l'œil du public, et sur-tout celui des femmes », *Cenzures*, de J.-F. Ducis, Paris, Noyen, 1813, 3 vol., t. II, p. 162 s.). Écrit en 1792 ! Noter que, sur la gravure illustrant cette édition de 1813, Othello est quand même représenté avec un visage d'un beau noir.

23. H. PARTGOT, *Le Drame...*, p. 461, cf. p. 24 s., 32. Voir les vers de Dumas cités ci-dessous, p. 196. Il ne faudrait pas généraliser anachroniquement ce qui vient d'être dit en un « racisme » (terme vague, équivoque et dangereux) sans limite à l'image des réactions postérieures ou lointaines (coloniales, États-Unis, etc.). En 1789, la future mère d'Alexandre Dumas, à Villers-Cotterêts, écrivait à une amie : « Mon père a jeté son dévolu sur un homme de couleur. Il s'appelle Dumas [...] Il est aussi grand que le cousin Prévost, mais de plus belles manières. Tu vois [...] que c'est un beau garçon. » Elle épousa son beau dragon « de couleur », précisément en novembre 1792 (R. LANDRU, *À propos d'Alexandre Dumas*, Vincennes, 1981, p. 78, 80 ; cf. A. DUMAS, *Mémoires*, I, p. 502, n. 3).

l'affiche six semaines, autant que l'*Antony* de Dumas qui l'avait précédée et où Bocage aussi jouait le rôle principal. On n'arrêta que parce que Crosnier, le directeur, avait son programme établi et devait jouer ensuite la *Marion de Lorme* de Hugo. On ne pouvait faire attendre plus longtemps le chef de file du romantisme et *Marion* débuta le 11 août.

Farruck avait été accompagné d'une partition de Louis-Alexandre Piccini. L'auteur était un jeune homme de dix-huit ans, Victor Escousse, que le succès n'honorera plus par la suite. Après deux échecs, il se suicida au charbon de bois en compagnie de son ami Auguste Lebras, le 18 février 1832. Cet événement fit grand bruit. Béranger lui consacra un poème que cite Dumas²⁴. Or, V. Escousse avait mis en scène, dans un Portugal indéfini, un « vassal » maure farouche dont la fille tombe dans un précipice alors qu'un seigneur, don Alphonse, fiancé, mais excité par des compagnons libertins, la poursuit. Ce Farruck a, pour se venger, violé la fiancée du seigneur, Isabelle, qui a dissimulé le fait et s'est mariée. Un an plus tard, déguisé en ermite, il revient et fait entendre la confession d'Isabelle à Alphonse, caché. Furieux d'avoir été trompé sur la « pureté » de sa femme, Alphonse la poignarde. Farruck est vengé et, heureux, se dévoile, Alphonse se précipite sur lui comme les assistants se lançaient sur Yaqoub à la fin du drame de Dumas. Mais, ici comme là, les deux Maures opposent un obstacle infranchissable (apparemment !) : le parchemin d'affranchissement pour Yaqoub, un crucifix pour Farruck qui révèle ainsi sa conversion et clame : « Je suis prêtre ! » Ce parallélisme donne à penser.

6. Violer l'histoire

Dumas voulait donc écrire un drame. Il avait l'idée d'un thème auquel il tenait. Le contexte culturel et historique lui suggérait de situer l'action au Moyen Âge et d'y faire jouer un rôle essentiel (mais en position subordonnée) à un « Maure ».

24. A. DUMAS, *Mes Mémoires...* éd. citée, t. V (1968), chap. 216 (p. 7-11, notes p. 463) ; cf. Pierre Gascar, *Général de Nerval et son temps*, Paris, Gallimard, 1981, p. 53-60.

L'imagination de Dumas avait besoin, pour se déployer, d'être soutenue par l'histoire, quitte à broder sans retenue sur ses données. D'où sa méthode constante qui a valu une diffusion et une renommée, numériquement sans égales, dans le monde entier, à ses romans. Admettons charitablement que sa recherche d'un donné historique apte à lui fournir une intrigue précise n'ait pas été influencée par un canevras préalablement mis au point par Nerval cinq ou six ans plus tôt. Admettons ses explications qui sont intéressantes. « Je résolu, écrit-il, de placer mon drame au milieu (*sic*) du Moyen Âge, et de faire, de mes deux personnages principaux, une belle et sévère châtelaine et quelque esclave arabe regrettant sa terre natale, mais retenu sur la terre d'exil par une chaîne plus forte que son esclavage.

« Je me mis alors à feuilleter les chroniques du XV^e siècle, pour trouver un clou où accrocher mon tableau. J'ai toujours constaté l'admirable complaisance de l'histoire à cet endroit ; jamais elle ne laisse le poète dans l'embaras [...] Cette fois encore, le hasard me fut plus que fidèle, il me fut complaisant ²⁵. »

Pourtant, l'anecdote offerte par ce hasard complaisant, il ne fallait pas hésiter à la dépasser. « En matière de théâtre surtout, il me paraissait permis de violer l'histoire pourvu qu'on lui fit un enfant ²⁶. »

Il cite sa source en tête de l'édition de sa pièce. C'est un passage d'une chronique qu'il croit d'Alain Chartier (mort avant 1433). Il se base sur une vieille édition. On savait déjà à l'époque qu'elle était d'un auteur d'ouvrages surtout historiques, Gilles Le Bouvier, appelé, suivant la coutume, le Héraut Berry (env. 1386-1455) ²⁷.

L'incident (un événement de 1404) rapporté par le Héraut Berry se trouve raconté dans plusieurs autres sources dont beaucoup étaient accessibles. Mais Dumas ne se livrait pas à une enquête

25. A. DUMAS, *Mes Mémoires*..., t. IV, p. 339 s.

26. *Ibid.*, p. 340.

27. Voir R. BOSSUAT, *Manuel bibliographique de la littérature française du Moyen Âge*, Melun, Libr. d'Argences, 1951, p. 491. Depuis, l'ouvrage a enfin fait l'objet d'une excellente édition critique, *Les Chroniques du roi Charles VII par Gilles Le Bouvier dit le Héraut Berry*, éd. H. Courteault, L. Cèler et M.-H. Julien de Pommerol, Paris, Klincksieck, 1979, XLIV-543 p. (Société de l'histoire de France). Il faut noter que les *Grandes Chroniques de France*, qui furent imprimées dès le XV^e siècle, avaient intégré le texte du Héraut Berry pour les années 1402 à 1422.

historique. Son « clou » lui suffisait ²⁸, quitte à dramatiser et à arranger un peu l'anecdote, pour en mieux tirer des conclusions sympathiquement inspirées par l'idéologie des droits de l'homme. Si le comte de Savoisy a dû faire une petite croisée et a pu en ramener l'esclave Yaqoub, personnage central de la pièce, c'est qu'il a commis un sacrilège sanglant. Il a poursuivi un vassal, raconte lui-même Yaqoub à Bérangère (1^{er} acte, scène 3) — qui doit pourtant le savoir —, « malgré les cris du prêtre » jusque dans une église et l'y a frappé d'un coup mortel, le sang rejaillissant sur l'autel. Le pape, « excité par l'Université [pourquoi elle ?] à venger ce forfait », a condamné le comte à armer une galère et à porter « sur nos bords la désolation » en faisant des esclaves. Les « bords » en question se trouvent être l'Égypte comme on l'apprend par ailleurs.

Anticlérical et bon élève des philosophes des Lumières, Dumas souscrit, dans sa préface, aux plaintes de Yaqoub. « Le comte de Savoisy pense, dans sa religieuse crédulité, expier son crime en enlevant à son pays un jeune Arabe né pour le désert et la liberté. Le Saint-Père lui a ordonné une injustice pour racheter un meurtre : la raison n'accepte pas le marché. » Il s'en suivra malheur sur malheur, crimes et sang. « Comme l'expiation était un sacrilège, Dieu veut qu'à son tour l'expiation soit expiée, conclut Dumas. Je ne sais trop comment est mort le comte de Savoisy ; mais, en bonne justice, c'est ainsi qu'il aurait dû mourir. »

Nul ne saurait prétendre à une parfaite objectivité et à pénétrer infailiblement à travers nos sources jusqu'au tréfonds de l'histoire telle qu'elle s'est « réellement passée ». Notre perception, notre compréhension du passé sont toujours tributaires de nos conditions personnelles, sociaux et historiques. On s'acharne à nous le rappeler et j'en suis bien d'accord. Mais — c'est la mode intellectuelle d'aujourd'hui — on ne saurait, comme beaucoup d'esprits hypophosphoriques, en tirer (au moins en pratique) la conclusion que toutes les versions du passé se valent, qu'à l'égard de ce substrat indéfinissable de tout récit, de tout discours possible sur un

28. Il faut reconnaître pourtant qu'il a fait des lectures sur l'époque. Plusieurs détails en témoignent. Dumas resta quelque temps hanté par le personnage de Savoisy. Sept mois après son *Charles VII*, on joue à la Porte-Saint-Martin (avec en partie les mêmes acteurs) un nouveau drame de sa plume, en prose cette fois, demeuré célèbre, *La Tour de Nesle* (29 mai 1832). L'intrigue est située quelque cent ans plus tôt, en 1314, sous Louis X le Hutin. Sans aucune justification historique, l'auteur y introduit un comte de Savoisy, courtois, qui y joue un rôle modeste.

moment historique, on peut, sans remords, se laisser aller à la désinvolture et rejoindre celle que Dumas, écrivain, était, lui, tout à fait fondé à afficher.

Mais, s'il est permis à l'écrivain de violer l'histoire pour lui engendrer un bâtard ou un autre, pourquoi donc serait-il interdit de faire aussi à cette pauvre Cléo, dont on abuse tant, quelques enfants légitimes ? Je n'ai pas de drame à écrire. J'en ai profité pour consulter les sources primaires, persuadé de façon très classique que c'était encore le seul moyen de se rapprocher au moins de ce qu'il faut bien appeler la réalité historique. On attend avec gourmandise que ceux qui rejettent ce concept soient accusés d'un crime commis à une heure et une date, en un lieu donné alors qu'ils étaient à cent kilomètres de là à ce moment. Comment appelleraient-ils la position spatiale et temporelle qu'ils opposeraient au juge d'instruction ou au procureur ?

Voici dont le récit qu'on peut faire d'après les sources les plus proches des faits ²⁹. En dernière heure, j'ai pu bénéficier indirectement des recherches dans les archives, qu'a pratiquées Henri Forestier vers 1925 pour un mémoire resté inédit ³⁰. Grâce à

29. Le Hénaut Berry dans D. GODEFROY, *Histoire de Charles VI*, Paris, 1653, p. 414 ; éd. H. COURTEAULT, etc., p. 14 ; Pierre COCHON, *Chronique normande, dans Chronique de la Pucelle...*, éd. VALLET DE VIRVILLE, Paris, 1839, p. 367-368 ; variantes utiles dans l'éd. de Ch. DE BEAUREPAIRE, *Chronique normande de Pierre Cochon...*, Rouen, 1870, p. 326 s. ; Jean JOUVENEL DES USINS, dans D. GODEFROY, *op. cit.*, p. 160, ou dans l'éd. de J.A.C. BUCHON, *Choix de chroniques et Mémoires sur l'histoire de France (Pantheon littéraire)*, Paris, 1841, p. 419 s. ; Eugénierand DE MONSTRELET, *Chroniques*, I, chap. XIII (dans le *Choix de chroniques et Mémoires...* de BUCHON, Paris, Desrez, 1836, p. 25-26 ; éd. L. DOUET D'ARCO, Paris, 1857-1862, t. I, p. 73-75) ; *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, éd. et trad. L. Belaguet, Paris, 1839-1852, livre XXV, chap. XIV, t. III, p. 185-195 ; *Journal de Nicolas de Baye, greffier du Parlement de Paris, 1400-1417*, éd. A. Tueley, Paris, 1835-1838, t. I, p. 93-94, 100-114, 125-126 ; C.E. BULAEUS (Du Boulay), *Historia Universitatis Parisiensis...*, t. V, Paris, 1670, p. 95-108 ; Don Michel Feilhaber, *Histoire de la ville de Paris*, II, Paris, 1725, p. 732-734 ; IV, *ibid.*, p. 547-548 ; *Charitatum Universitatis Parisiensis...*, éd. H. Denife et A. Châteletan, t. IV, Paris, 1897, p. 129 s., 455, 650 ; L. DOUËT D'ARCO, *Choix de pièces inédites sur le règne de Charles VI*, Paris, 1863-1864, t. I, p. 261-264.

30. *Deux Bourguignons au service du roi de France. La vie politique de Philippe et de Charles de Savoisy, avec une introduction généalogique sur la famille de Savoisy*, these présentée à l'École des chartes par Henri FORESTIER, 1925, VII-241 ff manuscrits, planches. Conservé aux Archives départementales de l'Yonne sous la cote Rés. 669. On y trouve aussi un dossier de notes, copies d'actes, etc., constitué par Forestier en préparant son mémoire, sous la cote : liasse 37 J 8. Au moment de la rédaction de mon premier texte, je ne connaissais que le résumé de quatre pages publié dans : École nationale des chartes, *Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1926...*, Paris, 1926, p. 39-43. J'exprime ma vive gratitude à M. Claude Hohl pour avoir permis le transfert de ces documents aux Archives nationales à Paris, où j'ai pu les consulter.

l'amabilité de M. Claude Hohl, qui a succédé à ce chartiste dans la fonction d'archiviste en chef du département de l'Yonne, j'ai eu communication du texte de Forestier, pourvu de références abondantes à des documents d'archives. Grâce à ce mémoire manuscrit, dont je pouvais en certains cas contester les formulations et auquel je pouvais parfois ajouter, vu notamment les publications des soixante dernière années, j'ai pu surtout compléter et même corriger mon annotation. Mais ma rédaction s'en trouvait confirmée et renforcée, surtout sur l'incident qui fut à la base du drame de Dumas et de mon travail. Je signalerai scrupuleusement, le cas échéant, ce que j'ai tiré du texte de Forestier.

7. Piété et sacrilège à Paris

Le matin du 14 juillet 1404, une solennelle procession, organisée par l'Université de Paris, défilait dans les rues de la capitale. Partie de la chapelle du cloître des Mathurins, à l'angle de la rue Saint-Jacques et de l'actuelle rue du Sommerard (donc à peu près à l'emplacement des bureaux de l'éditeur du présent ouvrage), qui servait aux cérémonies et assises de l'Université ³¹, elle allait prier pour la santé mentale vacillante du roi Charles VI et pour l'unité de l'Église déchirée par le Grand Schisme. Elle gagna la rive droite par le Petit-Pont, la Cité et le pont Notre-Dame, puis tourna à droite ³². Son but était l'église du prieuré de Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers, à l'ouest de l'actuelle place des Vosges ³³. Une messe devait y être célébrée.

31. Les Mathurins étaient les mêmes que les trinitaires, religieux voués (depuis 1198) au rachat des captifs chrétiens en terre musulmane. Le cloître, où se déroulaient, encore au XVIII^e siècle, l'élection du recteur et les assemblées du corps de l'Université, se voit clairement sur le plan dit de Turgot (1734-1739). Il en subsiste encore un tronçon d'arcade aux nos 5-7 de la rue de Cluany percée en 1855 sur son emplacement.

32. Par la rue des Nonnains-d'Hyères, dit A.-L. Masson qui donne un tableau vibrant et pittoresque de cette procession et de toute l'affaire dans un ouvrage d'un clercisme naïf et bien daté, *Jean Gerson, sa vie, son temps, ses œuvres*, Lyon, E. Vitte, 1894, p. 227-233. Mais on s'interroge sur la source de certains détails.

33. Ce prieuré occupait le quadrilatère délimité aujourd'hui par les rues des Frances-Bourgeois, de Turême, Saint-Anoine et de Sévigné. Établi depuis 1229, il fut démoli en 1767. Bibliographie dans Dom L.H. COTTINEAU, O.S.B., *Repertorium topographico-bibliographique des abbayes et prieurés*, t. II (Macon, Protat, 1937), col.

La tête du cortège était peut-être déjà dans l'église quand l'incident se produisit, apparemment au niveau de la rue Saint-Antoine ou près de là. Des jeunes gens caracolant sur des chevaux qu'ils venaient d'abreuver à la Seine coupèrent les rangs des écoliers ou étudiants qui se trouvaient en queue, les éclaboussèrent, les bousculèrent, en blessèrent certains peut-être. Les étudiants réagirent en jetant des pierres aux cavaliers, en les souffletant, en les battant ou même en les jetant à bas de leurs montures, suivant les versions.

Ces cavaliers étaient des pages ou des domestiques au service d'un chevalier, Charles de Savoisy, seigneur de Seignelay, dont le somptueux hôtel, tout proche, sur l'actuelle rue Pavée, était séparé de l'église seulement (ou presque ?) par des lices destinées à des tournois. Furieux, ils se rabattirent sur cette demeure et s'y munirent de bâtons, d'épées, d'arcs et de flèches. Leur maître, qui se trouvait là, le sut-il, les encouragea-t-il, le leur ordonna-t-il même ? Les versions diffèrent. En tout cas, les jeunes gens attaquent les étudiants et les poursuivent jusque dans l'église où le prêtre cède-brait la messe. Sans s'en soucier, ils tirent des flèches, percent de saints tableaux et même, suivant un auteur, la tunique et la dalmatique du ou des diacres et sous-diacres. Le prêtre doit achever la messe à voix basse, en s'abritant derrière l'autel, alors que les assistants fuient, se cachent dans les armoires, sautant les murs en se blessant parfois³⁴. Vingt-quatre étudiants auraient été blessés.

8. Un galant seigneur devant ses juges

On avait outragé la religion et — surtout peut-être — l'Université de Paris, une puissance singulièrement sourcilieuse en ces temps troublés.

Dès le lendemain, les autorités de l'Université portaient plain-ter auprès du prévôt de Paris, Guillaume de Tignonville, du Parlement de Paris, de la reine Isabeau de Bavière (Chartes VI

2204. La place du Marché-Sainte-Catherine en garde le souvenir. Gravure représentant le cloître et le portail dans le livre d'A.-L. Masson (voir la note précédente).

34. Détails sur cette fuite éperdue dans un document d'archives (Arch. nat., M 67 A, pièce 4) que je connais par FORRESTIER, *Deux Bourgignons...* (ms), p. 94, n. 2.

traversait une de ses périodes de démence) et des dirigeants de fait, Louis d'Orléans, frère du roi et le rival de ce dernier, Jean sans Peur, duc de Bourgogne, leur cousin.

Ces grands personnages tergiversèrent. Charles de Savoisy n'était pas n'importe qui. Ce très riche seigneur, âgé alors d'environ trente-sept ans, était — depuis l'enfance sans doute — un compagnon favori du malheureux roi. Il avait une certaine réputation comme courtisan accompli, valeureux capitaine, galant et brillant dans les tournois. Si son courage dans les combats, maintes fois stimulé par l'amour, lui valait l'admiration de la féministe Christine de Pisan³⁵, son solide appétit, voire sa gloutonnerie le menaient à une désinvolture éhontée envers ses voisins de table dont il dévorait les plats, surtout s'ils étaient roturiers comme le poète Eustache Deschamps qui en conçut une haine violente envers lui³⁶. Il passait pour un favori du duc d'Orléans pour lequel il avait accompli certaines missions de confiance.

Savoisy prit vite conscience des dangers de sa situation. Il approcha les autorités universitaires, leur prodigua des marques de respect, promit des réparations et rejeta toute la faute sur ses serviteurs. Mais l'Université tint bon. Elle entendait se faire respecter ainsi que ses privilèges et devait le montrer sous peu par un autre exemple éclatant³⁷. Elle se renseigna. On crut apprendre que

35. Entre 1400 et 1402, dans le *Débat de deux amans*, vers 1683-1688, dans Christine de Pisan, *Œuvres poétiques*, publiées par Maurice Roy, Paris, Firmin Didot, 1886-1896, 3 vol., t. II, p. 99; cf. p. XI-XIV. Elle y admire la vaillance du « bon Charles de Savoisy », inspirée par l'amour comme dans le cas de Lancelot du Lac, de Bertrand du Guesclin et d'autres.

36. Le malheureux poète, en butte aux vexations des écuyers qui s'amusent à ses dépens, lui coupent les cheveux, le battent, l'enferment, n'ose plus aller souper à la cour par peur de Charles de Savoisy et de Philippe de Poitiers qui « l'opiment » (mangent un morceau) trop volontiers dans son plat (*Œuvres complètes*, publiées par le marquis de Queux de Saint-Hilaire et G. Raynaud, Paris, Firmin Didot, 1878-1903, II vol., IV, p. 38). Qui veut suivre un régime d'amalgamement n'a qu'à prendre ces deux chevaliers pour médecins (p. 39). Avec six autres, ils reçoivent sa solennelle malédiction (ballade 803, p. 316-317). J'ai découvert ces instructives mentions dans Christine de Pisan et Eustache Deschamps grâce au mémoire d'Henri Forstier.

37. Le prévôt Guillaume de Tignonville, le 26 octobre 1407, en vertu d'une commission générale qui lui avait été donnée, fit pendre deux étudiants qui avaient assassiné un homme sur le grand chemin. Sous la pression de l'Université indignée (même scénario que pour Savoisy : greves, menace de quitter Paris, sermon de Gerson, etc.), l'autorité céda. Tignonville, destitué le 5 mai 1408, dut, avec tous ses archers, aller détacher du gibet les deux corps, les baisser sur la bouche en public et les remettre à l'évêque et à l'Université. On ensevelit les deux assassins aux Mathurins, cloître de l'Université, avec deux épitaphes vengeresses. Tignonville, il est vrai, avait, entre-temps, suscité l'ire du duc de Bourgogne dont il avait déviolé, par une enquête serrée et rapide, la culpabilité dans le meurtre de Louis d'Orléans, le 23 novembre précédent. Voir plus bas.

la famille de Savoisy était « d'origine obscure et chétive ³⁸ ». Surtout, l'année précédente, en janvier 1403, les serviteurs du comte s'étaient déjà distingués en attaquant (sur l'ordre de leur maître paraf-i) et en blessant grièvement le « procureur du roi en son hôtel », Jean de Morgueval. Celui-ci avait eu le tort d'arrêter un de leurs camarades — voleur, assassin et banni du royaume — dans la chambre même mise à la disposition de leur maître en qualité de chambellan à l'hôtel Saint-Pol, le palais royal pratiquement. Il fallut l'intervention du duc d'Orléans pour obtenir des lettres de rémission (difficilement entérinées par le Parlement) en faveur de Savoisy et de ses hommes, ces derniers en étant quittes pour une aumône de soixante écus d'or à l'Hôtel-Dieu ³⁹.

L'Université avait donc des armes contre Savoisy. Il est clair aussi — peut-être surtout — qu'elle trouvait là une belle occasion d'attaquer la coterie du duc d'Orléans. On n'en était pas encore au paroxysme, aux luttes sanglantes que devait déclencher trois ans plus tard, le 23 novembre 1407, l'assassinat de Louis d'Orléans par les séides de Jean sans Peur. Mais, derrière les relations tantôt aigres, tantôt apparemment cordiales, la lutte des deux ducs était déjà affirmée et les partis étaient nettement tranchés. Une grande partie des nobles, jaloux de leurs prérogatives féodales, désireux de continuer sans entrave dans leur mode de vie aristocratique, jouissant de très confortables prébendes, se reconnaissaient dans Louis d'Orléans, prince intelligent et cultivé, mais léger et prodigue. Toute une configuration de forces sociales voyaient au contraire leur champion dans Jean de Bourgogne qui affichait des intentions réformatrices : « les membres de la vieille noblesse bourguignonne..., le clergé, la bourgeoisie et le peuple, à la tête desquels marche, pour leur donner une âme, l'Université de Paris ⁴⁰ ».

On peut se permettre de signaler un élément sans doute secondaire, mais qui se réfère au thème ici développé. Les prises de parti, les décisions ponctuelles, les affiliations de groupes se fai-

38. *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, t. III, p. 190-191 : *de fragilio et tenui exordio generationis*

39. Cf. *Journal de Nicolas de Baye*, I, p. 53 s., 56. C'était une somme considérable que leur maître dut payer. H. Forestier a trouvé dans les documents d'archives bien des détails instructifs sur cette sombre affaire, voir son mémoire, p. 83-90. Cf. aussi F. AUBERT, *Le Parlement de Paris de Philippe le Bel à Charles VI*, I, Paris, 1886, p. 211 ; II, Paris, 1890, p. 220, et ci-dessous, p. 177, n. 72.

40. Jacques D'AVOURT, *La Querelle des Armagnacs et des Bourguignons*, Paris, Gallimard, 1943, p. 90.

saient suivant les lignes de force des intérêts et des passions collectifs auxquels fait allusion l'historien qu'on vient de citer. Mais, comme il est de règle, elles étaient modulées, colorées, tantôt modérées et nuancées, tantôt accusées jusqu'au fanatisme parfois, selon les personnalités, le caractère et l'histoire privée des individus. Parmi ces facteurs d'une particulière importance quand il s'agit de chefs, dans la configuration historique étudiée ici, on peut relever, comme j'en ai déjà eu l'occasion ailleurs, l'élément en question où les relations avec l'Orient musulman entrent en ligne de compte, sans qu'on puisse en mesurer exactement l'impact. On y reviendra d'ailleurs ci-dessous dans un contexte plus large. Jean sans Peur, duc de Bourgogne seulement depuis la mort de son père, en avril 1404, et auparavant comte de Nevers, haïssait violemment Louis d'Orléans, ce qui devait l'amener à le faire assassiner trois ans plus tard. Parmi les multiples raisons de cette haine, il y avait certainement la rancœur du chef de l'armée des croisés coalisés qui s'était fait vaincre le 25 septembre 1396 à Nicopolis (Nikopol, actuellement en Bulgarie) par le sultan ottoman Bayezid (Bajazet) I^{er} dit Yildirim, « la foudre ». Beaucoup de ses compagnons avaient été massacrés devant Jean qui avait souffert neuf longs mois dans les geôles turques. Or, le sultan avait de très amicales relations avec Jean-Galéas (Gian Galeazzo), duc de Milan, et on accusait couramment la fille de celui-ci, Valentine, épouse de Louis d'Orléans, d'avoir contribué à la défaite des troupes chrétiennes en communiquant à son père des informations confidentielles dont il aurait fait part au sultan ⁴¹.

Revenons à Paris en juillet 1404. L'Université, décidée à poursuivre Savoisy, eut recours aux moyens habituels de chantage qu'elle utilisait à cette époque pour forcer la décision : grève des cours et des prédications, placards où le duc d'Orléans est dénoncé derrière Savoisy. Elle aurait même menacé de quitter Paris.

Les autorités se résignèrent à céder. Le Grand Conseil royal assis-gna Savoisy à résidence en attendant le jugement et renvoya l'affaire au Parlement de Paris, instance judiciaire suprême du royaume.

Le jugement eut lieu le 19 août. Réquisitoire et plaidoyer furent prononcés par des étoiles de l'éloquence de l'époque. L'accusateur fut le cordelier, docteur en théologie, Pierre Aux-Bœufs (Petrus

41. Voir un peu plus de détails et de références dans ma longue note ci-dessus, p. 62, n. 71. Cf. aussi ci-dessous, p. 188.

ad Boves), au demeurant secouru par un discours d'une éloquence moins truculente et moins directe, ne nommant personne, mais qui démontrait au nom de l'Université, par de hautes considérations théologiques et philosophiques, la nécessité de punir les coupables. Discours prononcé par rien moins que l'illustre théologien, chancelier de l'Université, Jean Gerson, alors au sommet de sa réputation intellectuelle au niveau européen. L'avocat de Savoisy, Guillaume Cousinot, est un partisan obsiné du duc d'Orléans qui plaidera, après la mort de celui-ci, pour sa femme et pour son fils.

De façon non moins parlante, Pierre Aux-Bœufs collaborera en mars 1408 à la rédaction de l'apologie de Jean sans Peur par Jean Petit, prononcée à l'assemblée solennelle pour la justification du duc de Bourgogne⁴². Jean Gerson, moins homme de parti, s'attirera plus tard l'ire de celui-ci. Mais, pour l'heure, sa pensée politique le fait se ranger derrière lui dans le soutien qu'il apporte aux projets de réforme.

Les orateurs noient sous des flots d'éloquence l'échauffourée du 14 juillet. Leurs raisonnements mêlent le droit, la philosophie et la théologie. Ils invoquent, à la mode de l'époque, aussi bien les auteurs grecs et latins que l'Ancien et le Nouveau Testament. Ils dramatisent et enflent l'affaire sans mesure. Quand on lit ce qui nous a été transmis de leurs discours, on se rend compte que Racine n'exagérerait nullement avec son procès du chapon, dans *Les Plaideurs*.

L'enjeu, dit Gerson — ce maître de la spiritualité mystique se montre aussi expert en roueries rhétoriques que d'autres —, eût pu décourager Démosthène et Cicéron aussi bien que saint Jean Chrysostome et saint Augustin. Il retrace la généalogie de l'Université, fille du Roi, depuis Adam et Abraham, l'Égypte, Athènes, Rome et Charlemagne. Pierre Aux-Bœufs évoque, lui, la guerre de Troie. Chez les Grecs comme chez tous les païens et les Sarrasins, on respecte les lieux saints, on punit le sacrilège. Les orateurs

42. Sur Pierre Aux-Bœufs, cf. A. COVILLE, « Le véritable texte de la justification du duc de Bourgogne par Jean Petit » (in *Bibliographie de l'École des chartes*, 72, 1911, p. 57-91), p. 61 (p. 5 du tirage à part) ; J. BARTHEAU, in *Dictionnaire de biographie française*, IV, 1948, col. 785-786 ; appréciation sévère (mais suspecte de *partisanship*) de son discours au concile de Paris (18 novembre 1406) par L. SALEMBIER, *Le Grand Schisme d'Occident*, 4^e éd., Paris, Lecoffre, 1902, p. 214. Le nom vient, je suppose, de celui de l'ancienne église de Saint-Pierre-aux-Bœufs (d'après les animaux sculptés sur la façade ou parce que les bouchers s'y réunissaient), dans la Cité, sur l'actuelle rue d'Arcole. On peut voir encore le portail qui a été remonté en 1837 à l'église Saint-Séverin.

esquissent des chantages. En cas d'impunité, dit Gerson, on dira que le Parlement ne châtie que les pauvres et les gens sans amis puissants. Le prévôt de Paris — Orléanais connu — a-t-il fait son devoir et n'a-t-il pas cherché à étouffer l'affaire, demande le cordelier ? Savoisy ne serait peut-être pas responsable du comportement de ses gens ? C'est douteux, mais, en tout cas, il s'entourerait bien mal et, dit Pierre Aux-Bœufs, « à tel pot tel cuiller, à tel chien tel os », ou, plus savamment, *Rex iniquus iniquos ministros habet*. En face des gens de Savoisy — comparés aux Madianites, à Hérode et aux assassins de Thomas Becket —, les étudiants étaient de « petits et foibles enfants », des « aigoureux » sans armes, répondant par la non-violence à l'attaque qu'ils subissaient⁴³.

Cousinot est le plus sobre. Savoisy n'a rien fait. Il était, sur la prescription d'un médecin, dans son lit, malade, fatigué par une longue chevauchée, souffrant d'un abcès, revenant de Rouen où il était allé armer « une gailote de compagnons d'armes ». Il y a eu une rixe obscure où se sont mêlés les gens de mauvaise vie du « bordreau de Tyron », situé à proximité⁴⁴. Les étudiants semblent bien avoir commencé. Le comte révere l'Université où certains de ses frères et parents ont étudié ou étudient⁴⁵. Son père

43. La rhétorique de l'époque est analysée excellemment autant que succinctement par J. HUIZINGA, *Le Déclin du Moyen Âge*, trad. fr., 2^e éd., Paris, 1948, p. 281 s., précisément sur l'exemple voisin de la « justification » de Jean sans Peur par Jean Petit (assisté par Pierre Aux-Bœufs) en 1408. Le texte du discours (en français) de Gerson se trouve dans ses *Opera omnia*, Antwerpiae, 1706, t. IV, col. 571-582, reproduit d'après l'unique manuscrit (Bibl. nat., français 24841). Il est connu sous le titre *Esotie misericordes*, d'après le texte évangélique (*Luc* 6, 36) que Gerson invoque au départ, non sans paradoxe et provocation, puisqu'il s'agit de demander une condamnation. Il a été fort admiré par Gustave LANSON : « Il suffit de lire dans son unique plaidoyer la vive et dramatique narration de la procession des écoliers bousculés par les gens du sire de Savoisy, pour reconnaître qu'en nommant Cicéron, il indique son maître et son modèle » (*Histoire de la littérature française*, 19^e éd. [et éditions antérieures], Paris, Hachette, s.d., p. 165). Voir l'analyse détaillée qu'en donne Louis MOURIN, *Jean Gerson prédicateur français*, Bruges, 1952, p. 165-168. Ce dernier auteur revient à plusieurs reprises sur des thèmes ou des détails du discours. Voir par ex. p. 24, 382, etc.

44. La rue Thion existe encore, un peu raccourcie par le percement de la rue de Rivoli et ses suites. Le « bordreau de Tyron » était, en effet, une des maisons de prostitution autorisées par une ordonnance du prévôt Hugues Aubriot en date du 18 octobre 1367 ; détails dans Arsène PÉRIER, *Un prévôt de Paris sous Charles V. Hugues Aubriot*, Dijon, 1908, p. 105 ss. (corriger Tyran en Tyron). Cf. J. HILLAR-REY, *Évocation du vieux Paris*, 2^e éd., I. Paris, Ed. de Minuit, 1960, p. 206.

45. Il eût pu ajouter (mais tous devaient le savoir) que son cousin, Henry de Savoisy, clerc et futur archevêque de Sens, était membre de ce même Parlement devant lequel il comparait. Il en était, dès 1397, mais à la Chambre des enquêtes.

l'a défendue, contrairement à ce qu'on a insinué. Si des malfaiteurs se sont mêlés à la bagarre, il sera le premier à les poursuivre. Hors l'affaire Morgueval (difficile à nier), le comte n'a jamais commis d'excès, mais le roi et la justice l'en ont absous et « onques autre villain cas ne fist ».

En fait, s'il était évident que Savoisy engageait constamment à son service des gens peu recommandables, personne n'a prouvé qu'il avait vraiment excité ses gens et eu une responsabilité directe dans le sacrilège. Mais le Parlement devait avoir ses raisons qui n'étaient pas toutes à énoncer clairement.

L'arrêt fut prononcé et entériné le 22 août, en son Grand Conseil, à l'hôtel Saint-Pol, par le roi qui avait retrouvé quelque lucidité. Solemnellement, le premier président du Parlement énonça la sentence en présence des ducs de Berry et de Bourbon, oncles du roi, du roi de Navarre, son cousin, des autorités de l'Université, de « comtes, barons, chevaliers et écuyers », de membres du Grand Conseil royal et du Parlement, d'autres encore.

La sentence était sévère. Dans un délai de trois jours devait commencer la démolition du bel hôtel Savoisy. Les matériaux seraient donnés à l'église Sainte-Catherine. Savoisy devait aussi constituer une « rente amortie » de cent livres parisis pour fonder des chapelles dont la collation appartiendrait à l'Université. Il devait payer 2 000 livres tournois à la même Université dont 1 000 pour indemniser les blessés⁴⁶.

Du moins échappait-il à toute peine corporelle du fait qu'il était tonsuré et célibataire⁴⁷. Les serviteurs n'avaient pas cette chance. Si, reconnu innocent, l'un d'eux était relâché le 1^{er} septembre, et un second le 12, le Parlement en condamnait trois autres le 6. Ferran Descalles, espagnol, Gilleguin le Queux et Gérard l'Aurussier

⁴⁶ Il ne passa à la Grand-Chambre, l'organisme qui jugeait Charles, que cinq ans après le procès, le 11 décembre 1409 (cf. F. AUBERT, *Le Parlement de Paris*, II, p. 33, 344 et n. 7.)

⁴⁷ On peut consulter encore aujourd'hui à la bibliothèque de la Sorbonne une liasse de 32 documents sur parchemin et sur papier sous le titre : « Bénéfices au patronage de l'Université : chapelles de Savoisy ». Cf. *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de France, Université de Paris et Universités des départements*, Paris, 1918, p. 356.

⁴⁸ Beaucoup d'enfants étaient tonsurés pour bénéficier des privilèges cléricaux. La jurisprudence était très complexe, mais le mariage était au minimum un cas rendant plus difficile le maintien de ces privilèges. Ici, personne ne paraît mettre en doute la compétence de la juridiction temporelle, Savoisy ne relève donc pas du *privilegium fori* (compétence des tribunaux ecclésiastiques), mais il bénéficie tous jours du *privilegium canonis* et sa personne ne peut être violente sans sacrilège puni d'excommunication majeure. Voir aussi ci-dessous, p. 192.

devront faire amende honorable en chemise, une torche allumée en main, un genou en terre, en demandant le pardon de l'Université et de son recteur. Ils seront fustigés à chaque station de leur trajet, de l'église Sainte-Geneviève au Châtelet en passant par Saint-Séverin et le lieu de leur forfait. Ensuite, relâchés le 12, ils devaient, avant le 21, quitter le royaume dont ils étaient bannis pour trois ans.

L'Université — elle devait le monter pendant plus d'un siècle — attachait bien plus d'importance au symbole ostensible de sa victoire que constituait la démolition de l'hôtel Savoisy. Elle se hâta de rendre ce châtement irréversible. En vain les amis de Savoisy voulurent sauver ce bâtiment « qui, par la beauté de son architecture, par sa grandeur et son merveilleux entablement de pierre pouvait rivaliser avec les maisons royales » (Religieux de Saint-Denis, traduction Bellaguet). Ils proposèrent à cet effet que Savoisy fût autorisé à le vendre comptant au roi de Navarre (Charles III le Noble), cousin de Charles VI. Mais l'Université s'y opposa. « Tout ce que le roi obtint, ce fut qu'on éparçna, moyennant une somme payée sur le champ, les galeries magnifiques construites sur les murs de la ville et qui étaient ornées de peintures de toutes sortes » (*mirae pulchritudinis et picturarum varietate ornata deambulatoria super muros urbis constructa*) (ibid.)⁴⁸.

En effet, selon les documents d'archives dont l'éminent spécialiste de l'histoire de Paris qu'est M. Michel Le Moëtl a bien voulu me communiquer la substance (lettre du 25 juin 1985), l'hôtel de Savoisy occupait au moins la majeure partie d'un quadrilatère encore inscrit dans la topographie parisienne. Borné au sud par la rue du Roi-de-Sicile, il s'étendait entre la rue des Juifs (actuellement rue Ferdinand-Duval) à l'ouest et la rue de la Couture ou du Petit-Marivaux, dénommée très tôt et jusqu'à aujourd'hui rue Pavée, à l'est. Au nord, il allait jusqu'au petit cul-de-sac dit Coquerelle qui prolongeait vers l'est la rue des Rosiers (celle-ci l'absorba en 1850) et butait contre le rempart de Philippe Auguste que son jardin débordait. Ce rempart était conservé, au début précautionneusement, malgré son remplacement comme fortification extérieure par l'enceinte de Charles V achevée seulement en 1383.

Comme le prescrivait la sentence, on commença donc la démolition dès le mardi 26 août, au son d'instruments de musique pour plus de solennité.

⁴⁸ *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, t. III, p. 193 ; texte p. 192.

9. Le seigneur bourguignon

Il est peut-être temps de s'interroger sur le grand seigneur, objet de la vindicte universitaire et futur héros d'Alexandre Dumas ⁴⁹.

Les enquêteurs de l'Université l'avaient bien vu, il n'était pas d'une noblesse très ancienne. Si quelques personnages disparates appelés de Savoisy apparaissent dans des documents du XIII^e siècle, on n'avait pas de trace de sa famille avant le XIV^e siècle ⁵⁰. Savoisy est un petit village de la Côte-d'Or. Hemonin, qui était un très petit seigneur de la région, y avait sans doute quelques terres ou quelques droits, mourut avant 1346. Un de ses fils, Eudes (qui épousa une femme de la famille de Joinville) fut le père d'un archevêque de Sens. Mais un autre, Philippe (mort en 1398) s'éleva à de hautes destinées. Il combattit à Poitiers en 1356 et y fut fait prisonnier. Il était déjà au service du Dauphin Charles, duc de Normandie. Il eut sa faveur et il en obtint d'importantes et profitables fonctions quand celui-ci exerça la régence du royaume, son père, Jean II, étant captif en Angleterre.

Son protecteur devenant le roi Charles V (1364-1380), Philippe fut de son conseil et chargé de missions de confiance. Sous son successeur Charles VI, ce fut un important personnage politique et il fut nommé, en 1388, grand maître de l'hôtel de la reine, Isabeau de Bavière. Il avait acquis plusieurs domaines en Brie et, en 1373, la seigneurie de Seignelay, près d'Auxerre, dans la région d'origine de la famille. De ses enfants (fluit au moins), les plus marquants furent Pierre, évêque du Mans, puis de Beauvais, mort en 1412, et notre Charles.

Charles de Savoisy fut, semble-t-il, élevé auprès de Charles VI (né en 1368), sensiblement du même âge, dont il garda toujours l'amitié et l'affection. En 1386, il était nommé chevalier d'honneur de ce roi avec une pension et, en 1388, chambellan.

En 1389, il fut — malgré deux historiens, je le croirais volontiers, plutôt que son père au moins quinquagénaire — le héros

49. Voir ci-dessus, p. 163 et 160, n. 30.

50. Une généalogie et des détails sur la famille sont consignés dans la monumentale *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France, des pairs, grands officiers de la couronne et de la maison du Roy* par le P. ANSELME (Pierre de Guibours), 3^e éd., Paris, 1733, p. 548-552 et t. II, p. 277. Quelques additions dans le t. IX, 2^e partie, par M. POTIER DE COURCY, Paris, 1879, p. 664, 856, 993. Les recherches de H. Forstner, consignées dans le mémoire manuscrit cité, permettent beaucoup d'additions, de précisions et de corrections. J'en ai tenu compte.

d'une amusante anecdote. Selon un chroniqueur, lors de l'entrée solennelle à Paris d'Isabeau de Bavière, le 22 août, le roi aurait obligé « Savoisy » à se déguiser en même temps que lui-même, à le prendre ainsi en croupe sur un cheval et à se presser dans la foule assistant au somptueux défilé. Au Châtelet, les deux hommes furent frappés par les sergents chargés de maintenir l'ordre à coups de fouet dans cette cohue ⁵¹. Le soir, à l'hôtel Saint-Pol, ils montrèrent en plaisantant aux dames et demoiselles les traces de ces coups. Cela fit bien rire, parait-il ⁵².

Dans les années qui suivent, on a des attestations récurrentes, notamment des dons en argent, de sa faveur persistante auprès du roi. Il sert en Italie (vers 1395) Louis II d'Anjou, comte de Provence, prétendant au trône de Naples, lequel est aussi, à Paris (on l'appelle couramment le roi de Sicile), un des princes qui dirigent le royaume de France. Mais surtout, Charles de Savoisy est attaché à Louis d'Orléans, frère du roi. C'est à ses frais qu'il va, dès 1390-1391, guerroyer en Prusse aux côtés des chevaliers Teutoniques, comme le faisaient alors beaucoup de nobles européens, contre les Litaniens ou peuples voisins, non encore christianisés, traités par conséquent de Sarrasins. On y assimilait des populations récemment devenues chrétiennes, mais déclarées commodément mal converties, ce qui permettait de « se maintenir en forme » dans « une espèce de chasse à l'homme » ⁵³. Aussi croyait-on, en

51. Le texte parle de « grosses boulayes ». Le grand *Dictionnaire de l'ancienne langue française* de F. GODFREY, Paris, 1880-1902, t. I, p. 700 s, traduit par « masses » (avec citation de ce passage), ce qui a embarrassé quelques commentateurs. L'abrége de J. BONNARD et A. SALMON, *Lexique de l'ancien français*, Paris, 1901, p. 60 c, donne, plus vraisemblablement, « fouet à lanternes ». Déjà LA CURNE DE SAINT-PALAIS, *Dictionnaire historique de l'ancien langage français*, III, Niort-Paris, 1877, donnait (toujours en citant ce texte) « baguette de boulean, verges » (p. 78).

52. JOUVENEL DES URINS, dans D. GODFREY, *op. cit.*, p. 72; dans l'édition BUCHON, *Choix de chroniques et Mémoires...*, p. 366. Buchon reproduisait déjà ce texte, dans une note de son édition de Froissart dans le *Panthéon littéraire* (t. III, Paris, 1835, p. 6), d'après les *Grandes Chroniques* de Saint-Denis et en s'étonnant que Froissart, témoin oculaire, amateur d'aventures « qui avaient un air un peu romanesque », n'ait pas mentionné cette anecdote. Le texte se trouve en effet aussi dans les *Grandes Chroniques de France*, Paris, 1514, 3 vol., vol. III, f^o LI. Charles VI aimait à se déguiser. Cf. aussi ci-dessus, p. 186 s.

53. Cf. E. JARRY, *La Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans* (1372-1407), Paris et Orléans, 1889, p. 55. Comp. J. DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient au XIV^e siècle, expéditions du maréchal Boucicaut*, Paris, 1885-1886, 2 vol., t. I, p. 161, 164, 176, 228 s., 241, 284. Je cite les expressions qu'emploient D. CANTIMORI et E. SESTAN, aux articles « Teutonico (ordine) » et « Prussia » respectivement de l'*Enciclopedia Italiana* (t. 33, 1937, p. 749 s. et 28, 1935, p. 428). Le sujet des belliqueux exercices des chevaliers européens en Prusse

revanche, avoir vu des païens de Lituanie et des marches de Prusse guerroyer à Nicopolis en 1396 contre l'armée de Jean sans Peur.

Charles figure encore parmi les chevaliers qui vont conquérir pour Louis d'Orléans le Périgord en 1398⁵⁴. Il en reçoit fréquemment des dons et, en retour, lui-même lui fait don de chevaux en 1398. Comme il est fameux, on l'a vu, par ses prouesses dans les tournois et que Louis d'Orléans encourage les joutes entre ses fidèles et les Anglais, on l'envoie en 1400 tournoyer en Angleterre.

En janvier 1403, on l'a déjà dit, premier accroc, l'affaire Morgueval où déjà les serviteurs de Charles se distinguent par un forfait qu'il a sans doute ordonné et sûrement voulu couvrir. C'est encore le duc d'Orléans qui le tire d'affaire⁵⁵. En juillet de la même année, c'est lui que celui-ci (serait-ce déjà pour le tenir quelque temps à l'écart du lieu du scandale ?) choisit pour l'envoyer annoncer au pape d'Avignon, Benoît XIII, qu'il soutient, la bonne nouvelle du retour (conditionnel) de la France à son obédience, à laquelle elle s'était soustraite depuis cinq ans (malgré le duc) pour faire pression sur ce pontife en vue de la réunification de l'Église⁵⁶.

L'année suivante, intervient la rixe du 14 juillet et ses conséquences catastrophiques pour Savoisy. Louis d'Orléans, qu'on a mis en cause, choisit ce moment pour faire une tournée de ses domaines vers Soissons et ne rentre à Paris qu'après la condamnation⁵⁷. On peut penser que Savoisy en conçut quelque amertume.

a été repris récemment par Werner PARAVICINI dans des travaux dont je dois la connaissance à Françoise Aulrand. Voir son article « Die Preussenseiten des europäischen Adels » (*Historische Zeitschrift*, 232, 1981, p. 25-88). De bons exemples sont le chevalier modèle qui a « fait la Prusse » chez Geoffrey CHAUCEUR, *Cantebury Tales*, prologue, vers 53 (autour de 1390) et le *Petit Jehan de Saintré*, récit fantastique écrit vers 1459, où Antoine DE LA SALLE nous montre la victoire (à partir de la Prusse) sur une immense armée mahométane aux temps de Jean II (1350-1364). C'est peut-être le même auteur qui met en scène, dans la *XV^e des Cent Nouvelles nouvelles*, un chevalier, de retour de ses combats en Prusse avec les Sarasins, qui surprend sa femme avec un « gentil écuyer ». Sur la présence à Nicopolis, d'après Froissart, cf. DELAVILLE LE ROUX, *ibid.*, p. 259. Les Polonais, Lituanien et Russes coalisés capturèrent encore en 1410 beaucoup de chevaliers occidentaux combattant avec les Teutoniques à la bataille de Grunwald-Tannenberg, désastre pour l'ordre.

54. E. JARRY, *op. cit.*, p. 219.

55. Voir plus haut, p. 164.

56. Noël VALOIS, *La France et le Grand Schisme d'Occident*, III, Paris, 1901, p. 347. Voir ci-dessous, p. 175.

57. E. JARRY, *op. cit.*, p. 314. Il est possible que, comme le suggère H. Forestier, la hâte mise à terminer le procès et à exécuter la sentence ait eu pour motif d'en finir avant le retour du duc et de mettre celui-ci devant des faits accomplis.

Quoique la sentence n'en parle pas, deux chroniqueurs affirment qu'il avait été banni. Monstrelet paraît plus dans le vrai quand il dit que le chevalier, banni des cours du roi et des princes, « s'en alla demeurer hors du royaume de France en étrange pays, assez désolé et en grand déplaisance ». Seul le Héraut Berry ajoute qu'il fut excommunié et alla trouver Benoît XIII pour se faire absoudre.

En tout cas, il avait réfléchi, pris conseil et conclu qu'il lui fallait quitter Paris quelque temps, se faire valoir par des entreprises militaires lui apportant renommée et profit, puis se faire pardonner par la puissante Université de Paris. Il partit pour Marseille, possession de Louis II d'Anjou en tant que comte de Provence, et y fit armer deux galères avec des équipages fournis par ce dernier. La course lui donna la chance de s'emparer d'un vaisseau sarasin qui lui procura un riche butin et sans doute des captifs. Ce ne sont que des textes tardifs de seconde ou de troisième main qui font de cette équipée fructueuse une condition de la levée d'une excommunication⁵⁸. C'est avant le départ, semble-t-il, que Benoît XIII (alors à Nice) concéda à Savoisy, en février 1405, en considération sans doute des sympathiques contacts antérieurs, quelques privilèges rituels adaptés à la vie aventureuse qu'il allait mener⁵⁹. A cette date, il n'est donc pas ou plus excommunié.

Il avait des préoccupations plus importantes. « Vers ce temps-là, écrit le Religieux de Saint-Denis, l'illustre chevalier Charles de Savoisy, voulant effacer, dit-on, la honte du traitement que l'Université lui avait fait subir l'année précédente, et fatigué du repos où il languissait [repos relatif, on l'a vu — M.R.J.], résolut d'aller signaler sa vaillance contre les ennemis du royaume⁶⁰. » La France venait en effet de se décider à reprendre ouvertement la guerre contre l'Angleterre. Savoisy s'était déjà occupé, semble-

58. L'excommunication était alors très souvent prononcée à la légère, pour des motifs futiles par toutes sortes d'instances ecclésiastiques et on en était abusé de même. Au début du xv^e siècle, on y était de plus en plus insensible (H.-Ch. LEA, *A History of Inquisition of the Middle Ages*, New York, 1888, III, p. 140, trad. franç. par Salomon Reinach, *Histoire de l'Inquisition au Moyen Âge*, Paris, 1900-1902, III, p. 140; Paul ADAM, *La Vie paroissiale en France au xiv^e siècle*, Paris, Sirey, 1964, p. 179-206). Le concile de Trente déplore, en 1563, cette situation qu'il entend de réformer, cf. *Conciliorum oecumenicorum decreta*, 3^e éd., Bologne, Istituto per la scienza religiosa, 1973, p. 785 (*decretum de reformatione generalis*). On pouvait et on peut encourir l'excommunication (dite *laica sententia*) par le seul fait de la perpétration du délit sans sentence formelle de condamnation. Ce fut peut-être le cas pour Savoisy.

59. Noël VALOIS, *op. cit.*, p. 447, n. 2. Il se voit concéder le droit d'avoir un autel portatif, d'entendre la messe avant le jour et de choisir son confesseur.

60. *Chronique...*, XXVI, chap. 17, t. III, p. 316-323.

t-il, d'emprunter dans ce but des navires à la Castille et il était allé armer une galiote en Normandie à la veille du fatal incident de juillet 1404 ⁶¹.

En tout cas, le capitaine castillan Pero Niño, envoyé combattre les Anglais, avec trois galères armées à Santander (en attendant mieux), par le roi de Castille Enrique III sur la demande de son allié Charles VI (mars 1405), vit arriver à l'été 1405, à La Rochelle, « un chevalier français avec deux galères qu'on appelait mosén Charles de Sabasil. C'était, écrit l'alférez ⁶² (enseigne) de Pero Niño, un noble chevalier, officier de la maison du roi de France, banni de la cour pour deux ans à cause de certaines choses qui peuvent advenir à des chevaliers de grand état. Ce chevalier était brave, entreprenant, courtois, bien équipé et riche. Certains disent qu'il était amoureux d'une grande dame et bien le paraissait-il et il le donnait à entendre aussi dans ses devises ⁶³ ».

Pero Niño et « mosén Charles » se plurent. Le Français, plus âgé de dix ans environ, fut l'élément sage et prudent, mais courageux. De concert, les deux hommes allèrent ravager les côtes britanniques de la Manche et même de la mer du Nord. L'hiver interrompit leur équipée et ils se séparèrent d'octobre 1405 à juin 1406. Après de nouvelles razzias où trois baleníers de Harfleur se joignent à eux, Savoisy, « tout triste », prévient son compagnon qu'il

61. Il y a eu, semble-t-il, comme souvent, des confusions chronologiques chez les chroniqueurs. On concilie mal le récit du Religieux de Saint-Denis sur des démarches décevantes de Savoisy en Castille pour obtenir des vaisseaux (livre XXV, chap. 7, t. III, p. 158-161), d'où soupçons et défi du chevalier, peut-être au début de 1404, avec un texte de Jouvenel des Ursins sur un incident plus ou moins parallèle après les événements de juillet (in GODERROY, *Histoire de Charles VI*, p. 161), avec la lettre du duc de Bourbon au roi Enrique III, datée du 7 juillet 1404 (document d'archives cité par Ch. DE LA RONCIÈRE, *Histoire de la marine française*, II, *La guerre de Cent Ans, révolution maritime*, Paris, Plon, 1914, p. 185) et, enfin, avec ce que dit le *Victorial* (voir ci-dessous). Comp. G. DAUMER, *Étude sur l'alliance de la France et de la Castille au XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 1898, p. 66-68.

62. *Alférez*, terme qui a persisté dans l'armée espagnole, vient évidemment de l'arabe *al-faris*, « le cavalier », qui ne signifie pas normalement le « porteur d'étendard ». Il est attesté dès le X^e siècle. Cf. E.K. NEUVONEN, *Los arabismos del español en el siglo XIII*, Helsinki, 1941, p. 62-65.

63. *El Victorial, Crónica de Don Pero Niño, conde de Buahna*, por su alférez Gutierre Diaz de Games, edición y estudio por Juan de Mata Carrizozo, Madrid, Espasa-Calpe, 1940, p. 186 s.; cf. *Le Victorial, Chronique de Don Pedro Niño, comte de Buahna*, par Gutierre Diaz de Games, son alférez (1379-1449), traduit de l'espagnol... par le comte Albert de Cironcourt et le comte de Puymaigre, Paris, V. Palmé, 1867, p. 269. Je me suis inspiré de cette traduction.

a épuisé ses ressources et ne peut plus retenir ses hommes. Il lui fait ses adieux ⁶⁴. Mais il n'avait pas dit toute la vérité à son ami castillan.

10. Changement de cap

Savoisy avait dû utiliser le repos de l'hiver, peut-être pour aller à Seignelay, en tout cas pour s'informer de la situation politique en France, consulter ses amis, les faire agir et arrêter une décision. Le 28 juillet 1406, une ordonnance royale est prise pour réduire les dépenses de l'État et, dans ce but, le nombre des membres des conseils royaux ; mais Savoisy est nommé parmi les cinquante et une personnalités retenues, outre les princes du sang et les membres y figurant de par leur fonction ⁶⁵.

Il va donc reprendre sa place. Bien conseillé apparemment, il rend bientôt un important service à l'Université. Celle-ci, soutenue par Jean sans Peur, venait d'obtenir du Parlement, le 11 septembre, malgré l'opposition de Louis d'Orléans, que l'Église de France fût libérée des taxes perçues par la Curie de Benoît XIII depuis 1398 : premier pas vers une nouvelle soustraction à l'obédience du pape d'Avignon ⁶⁶. Les partisans de celui-ci, cramponnés à un dernier espoir, tâchent d'empêcher que l'arrêt soit scellé. Mais « Messire Charles de Savoisy fit telle et si grande diligence que les lettres furent scellées et publiées, et lors il fut fort en la grâce de l'Université de Paris ⁶⁷ ». Le chroniqueur exagère un

64. Le récit des courses conjointes de l'Espagnol et du Français sur les côtes anglaises a été remarquablement résumé et commenté par Charles DE LA RONCIÈRE, *Histoire de la marine française*, II (voir plus haut, n. 61), p. 186-204.

65. DOULÉ D'ARCO, *Choix de pièces inédites...*, I, p. 290 (pièce n° 125). Il s'agit plutôt, dans le cas de Savoisy et d'autres, d'une nomination que d'une confirmation, cf. Noël VALOIS, *Le Conseil du Roi aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*, Paris, Picard, 1888, p. 105 ss. Noter que Savoisy est maintenu sur l'ordonnance du 28 avril 1407 réduite à 26 noms (*ibid.*, p. 109 s.).

66. Sur tout le contexte fluctuant des prises de parti autour du schisme papal, en cette circonstance, cf. E. DELARUELLE, E.-R. LABANDE et P. OURLIAC, *L'Église au temps du Grand Schisme et de la crise concluse (1378-1449)*, I, Paris, Bloud et Gay, 1969 (A. FUCHE et V. MARTIN, *Histoire de l'Église*, t. XIVV), p. 123. Sur l'ordonnance, cf. F. AUBERT, *Le Parlement de Paris...*, II, p. 230.

67. JOUVENEL DES URSENS, dans D. GODERROY, *Histoire...*, p. 179 ; dans l'édition de BUCHON du *Parthénon littéraire* (1843) citée ci-dessus, p. 431 ; cf. dans le même sens, *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, XXVII, chap. 3, t. III, p. 389-390. Il me semble que F. AUBERT, *ibid.*, p. 247, commet une confusion quand il met

peu ! Le roi recommanda « avec douceur » aux universitaires de récompenser Savoisy de ses bons offices. Dès le 15 septembre, des lettres royales, entérinées « avec le consentement du procureur de l'Université » le 6 octobre, lui permettraient de rebâter son hôtel⁶⁸. Mais on avait dû aller un peu vite. L'Université, bien décidée à ce que l'outrage ne fût pas si facilement pardonné, continua à s'opposer à la reconstruction et cela pendant encore cent onze ans⁶⁹ !

Savoisy dut s'y résigner et sut s'accommoder au mieux d'une situation qui n'avait rien de pitoyable, en naviguant entre les partis en lutte de plus en plus aigüe, en utilisant et en « monnayant » sa familiarité avec le malheureux roi aux périodes de lucidité imprévisibles. A la fin de 1406, il retourna à La Rochelle pour partir sur mer à l'expédition de Louis d'Orléans qui s'attaquait sur terre à la Guyenne anglaise. Ces opérations combinées échouèrent à prendre Bourg sur la Dordogne, accroissant seulement l'impopularité du prince qui avait levé un fort impôt pour les financer⁷⁰. Peut-être, en suivant Louis, Savoisy voulait-il faire une

déjà en scène, de la même façon, Savoisy à propos de l'arrêt du 17 juillet condamnant la lettre de l'Université de Toulouse en faveur de l'obédience à Benoît XIII. Il est piquant par ailleurs qu'en septembre, et plus tard, Savoisy se trouve appuyer une initiative dans laquelle se distingue son accusateur Pierre Aux-Bœufs !

68. NICOLAS DE BAYE, *Journal...*, I, p. 175. Plus précisément, les délégués de l'Université « ne voulant pas s'exposer au reproche d'ingratitude » acquiescèrent à la demande du roi « et répondirent du consentement des autres suppôts qu'étaient absents » (*Chronique du Religieux de Saint-Denis*, XXVII, chap. III, t. III, p. 388-391). Visiblement on s'était empressé d'utiliser ce consentement fragile, vite désavoué par les absents !

69. L'Université ne consentit à la reconstruction de l'hôtel qu'en 1517, mais à certaines conditions (fenêtres et porte murées sur la rue théâtre du foirain) et notamment moyennant la pose d'une inscription qui subsista longtemps, commentant et dénigrant celui-ci. Voir son texte dans D. MICHEL FELIBIEN, *Histoire de la ville de Paris*, II (Paris, 1725), p. 734. Le terrain, au moins, appartenait alors à Claude de Savoisy, petit-fils de Charles, qui le donna en bail à rente, selon un titre de 1517 (collection Galignères, Bibl. nationale, ms. français 22300, f° 389). Galignères s'interrogeait sur une éventuelle reconstruction antérieure sur la base d'un acte de 1422 (ms. français 22389, f° 1). L'inscription a été vue par Belleforest avant 1579 et par Mézeray, mort en 1683. Déplacée au cours de travaux, elle fut donnée au conseiller d'État N.-J. Foucault (1643-1722) qui eut pour secrétaire le traducteur des *Mille et Une Nuits*, Antoine Galland. Il la plaça dans le jardin de sa maison, devenue l'hôtel d'Aubray, rue Neuve-Saint-Paul (aujourd'hui rue Charles-V), où le retour de l'Université vint constater sa présence et la copier le 3 juin 1735 (procès-verbal dans le dossier Savoisy à la bibliothèque de la Sorbonne). A la place de l'hôtel démolit se succédèrent divers bâtiments. La façade orientale, dans sa partie nord, a pour suite la façade actuelle du 13, rue Pavée, portant l'écusson « hôtel d'Herbouville » qui remonte au règne de Louis XV (cf. E. DUVERNOY, « L'hôtel de Lorraine à Paris », *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île de France*, 49, 1927, p. 183-193).

70. Cf. H. FORESTIER, *op. cit.*, p. 42, et son mémoire manuscrit p. 116 s ;

dernière tentative pour montrer qu'il lui restait fidèle, qu'en aidant les ennemis de son ami Benoît XIII il cherchait tout juste à obtenir le droit de rebâter son hôtel. En tout cas, Louis faisait comme s'il en était ainsi, car, le 3 mai 1407, il lui faisait don d'un diamant d'une grande valeur⁷¹.

Mais les grâces du duc d'Orléans et les refus de l'Université ne détourneraient pas Savoisy de s'orienter de plus en plus nettement vers le parti bourguignon⁷². L'assassinat de Louis par les séides de Jean sans Peur le 23 novembre 1407 n'y changera rien. Son ascension semble le précéder avant tout. Dès mai 1407, il occupe la très haute position de grand échançon de France. Les honneurs et les prospérités s'accumulent. Il est chambellan du roi. Il en reçoit de multiples dons. C'est un grand du royaume. Le 8 mars 1408, il est assis à côté de l'héritier de la couronne, Louis, duc de Guyenne, à la séance solennelle où Jean Peit prononce une longue justification du crime de Jean sans Peur en présence de ce dernier. Le jeune prince (âgé de onze ans) provoque quelque sensation quand, étonné d'entendre son défunt oncle accusé, entre autres méfaits, d'avoir comploté contre son père, il se penche vers Savoisy pour lui demander « si c'estoit beaux oncles d'Orléans qui voloit faire morir monseigneur le Roy ». Quels furent les sentiments de Savoisy lui-même en écoutant cette diatribe préparée avec la collaboration du cordelier Pierre Aux-Bœufs qui l'avait accusé avec tant de virulence moins de quatre ans auparavant ?

MONSTRELET, éd. DOUËT D'ARCO, I, p. 132-134, chap. 28 ; comp. *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, XXVII, chap. 14, t. III, p. 451 (qui ne nomme pas Savoisy). Sur le contexte de cette malheureuse équipée, cf. J. CALMETTE et E. DÉREZ, *La France et l'Angleterre en conflit*, Paris, PUF, 1937 (G. GLOTZ, *Histoire du Moyen Âge*, VII, 1), p. 282.

71. F.-M. GRAVES, *Quelques pièces relatives à la vie de Louis d'Orléans*, Paris, 1913, p. 222. Voir la p. 194 sur une « houppelande de satin cramoisi fourrée de gris » donnée par le duc en 1402 au même Charles de Savoisy.

72. Savoisy n'avait probablement jamais pris une attitude vraiment hostile aux ducs de Bourgogne. Le père de Jean sans Peur, Philippe le Hardi (mort le 27 avril 1404), lui avait fait don en 1391 d'un levrier et de joyaux (cf. *Itinéraires de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur*, éd. E. PERRI, Paris, 1888, p. 539). Je ne puis vérifier s'il avait obtenu ses lettres de rémission pour l'affaire Morgueval, en janvier 1403, parce que « défendu auprès de Charles VI par le duc de Bourgogne », comme l'écrit Félix Aubert en se référant à une pièce d'archives. Archives nationales, X la 4786, f° 46 (*Le Parlement de Paris*, II, p. 220). C'est l'intervention de Louis d'Orléans qui paraît bien plutôt en cause. Voir le mémoire de FORESTIER et ci-dessus, p. 164 et n. 39.

73. A. COVILLE, « Le véritable texte de la justification du duc de Bourgogne par Jean Peit », in *Bibliothèque de l'École des chartes*, 72, 1911, p. 63 (p. 7 du tirage à part) ; le même, *Jean Peit, la question du tyrannicide au commencement du XV^e siècle*, Paris, 1932, p. 110.

La même année 1408, il est capitaine de Bar-sur-Seine aux émoluments de 500 livres et il s'agrandit aussi dans l'Auxerrois en achetant à crédit les terres de Coulanges-la-Vinouse et du Val-de-Mercy. C'est en 1409 ou 1410, paraît-il, qu'il commence à Selgenlay la construction d'un nouveau château. Sa désignation comme chancelier de France en 1410 paraît plus que douteuse. Mais, cette année-là, en juillet, il épouse Yolande de Rodemach, dame d'Autry et fille d'une dame de Grancey qui doit lui apporter des biens. Il est également seigneur de plusieurs domaines en Brie⁷⁴.

Son retour semble complet ou à peu près, ce qui n'est pas sans exemple à l'époque⁷⁵. Il avait reçu de magnifiques étrennes de Jean sans Peur pour le 1^{er} janvier 1409. Quant à son mariage, il se fait, en 1410, à Grancey, en Bourgogne, en présence de témoins bourguignons. Absent, il est représenté par son cousin Henry, fidèle partisan du duc. Le 1^{er} janvier 1412, celui-ci comble les nouveaux époux de beaux cadeaux de noces, dont de la vaisselle d'argent doré.

Il est souvent présent au Conseil royal dans cette période où le parti bourguignon domine cette institution. Il y acquiesce aux ordonnances inspirées par Jean sans Peur, par exemple la confiscation des biens de Jean de Montagu, grand maître de l'hôtel du roi, accusé de dilapidation et décapité en octobre 1409, en réalité pour son soutien à la famille de feu Louis d'Orléans. C'en est au point que Charles d'Orléans, le fils du duc assassiné, le désigne, au printemps 1411, parmi les dix conseillers royaux qui auraient consenti ou participé au meurtre de son père, qui aurait calomnié et éloigné du roi ses bons serviteurs orléanais⁷⁶. Apparemment, l'accusation ne semble pas trop invraisemblable.

On le choisit pour sa familiarité avec le roi qu'il peut influencer dans ses périodes de lucidité et dans celles de démençe plus ou

74. Tout cela est documenté par les ouvrages du P. ANSELME et de H. FORESTIER cités ci-dessus.

75. Exemples donnés par Peter S. LEWIS, *Later Medieval France: the polity*, New York, 1968; trad. fr. *La France à la fin du Moyen Âge*, Paris, Hachette, 1977, p. 214 s.

76. MONSTRELET, éd. DOUTER, D'ARCO, II, p. 118; cf. J. D'AVOUR, *La Querelle...*, p. 133; COVILLE, *Jean Petit...*, p. 405; Noël VALOIS, *Le Conseil du Roi aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Picard, 1888, p. 123 ss. Savoisy est, en effet, au Conseil royal, par exemple, un des signataires du mandement du 3 octobre prescrivant les Orléanais, MONSTRELET, *ibid.*, II, p. 192 ss.; cf. D'AVOUR, p. 148. N. VALOIS, *ibid.*, p. 131, n. 7, donne des références aux pièces d'archives attestant sa participation au Conseil dans la période toute bourguignonne d'août 1411 à juillet 1412.

moins accentuée. En janvier 1412, Charles VI le place parmi ses exécuteurs testamentaires⁷⁷. De mai à juillet, il participe au siège de Bourges dans l'armée du roi qui est jointe à celle de Jean sans Peur et, sur la route, à Auxerre, en mai, il reçoit des habitants « un présent considérable de vin de pino⁷⁸ ». Au moment des mouvements révolutionnaires parisiens d'avril à août 1413, il est suffisamment proche du duc de Bourgogne, qui pacifise démagogiquement avec les bouchers de Simon Caboche⁷⁹, pour craindre la réaction des modérés. Celle-ci débouche vite, à l'accoutumée, sur une répression débordant toute limite. Jean de Courcelles et lui sont considérés par le Religieux de Saint-Denis comme « deux des plus intimes chevaliers du duc de Bourgogne » qui furent Paris avec bien d'autres⁸⁰, avant que Jean sans Peur lui-même ne s'y décide, le 23 août, essayant en vain d'entraîner le roi. Seul, le Héraut Berry dit même que le duc s'était servi, pour persuader le dément Charles VI de l'accompagner d'« un chevalier qui gouvernoit le Roy nommé messire Charles de Savoisy⁸¹ ». Mais, selon le Religieux, Savoisy avait déjà quitté la capitale.

En août 1415, l'invasion anglaise provoque une relative unité de la noblesse française, malgré l'abstention de Jean sans Peur qui laisse quand même ses frères (mais non son fils) participer à la lutte⁸². C'est l'écrasement et même l'extermination à Azincourt le 25 octobre. Savoisy a la chance de n'être que fait prisonnier et emmené avec d'autres (dont Charles d'Orléans) en Angleterre⁸³.

77. FÉLIBIEN, *Histoire...*, II, p. 803.

78. Cf. FORESTIER; Abbé Jean LEBBEUF, *Mémoires concernant l'histoire civile et ecclésiastique d'Auxerre et de son ancien diocèse*, Auxerre, 1848-1855, 4 vol., vol. III, p. 286. Sur le siège de Bourges, cf. D'AVOUR, *La Querelle...*, p. 155 s.

79. Par exemple, il est un des signataires du mandement du Conseil royal du 24 mai 1413 qui garantit aux révolutionnaires parisiens l'impunité, MONSTRELET, ch. 104 (II, p. 360).

80. *Chronique...*, XXXIV, ch. 33 = t. V, p. 144 s.

81. Dans GODEROY, *Histoire...*, p. 427 et dans l'éd. H. COURTEAULT, etc., p. 60. Le même réci sans Savoisy dans MONSTRELET, chap. 114, in *Choix de chroniques...* (1836), p. 287; éd. DOUTER, D'ARCO, II, p. 400 s. et dans JOUVENEL DES USINS, in *Choix de chroniques...* (1843), p. 485 s. Cf. J. D'AVOUR, *La Querelle...*, p. 198.

82. Voir l'excellent tableau de la situation politique chez E. PERRON, *La Guerre de Cent Ans*, Paris, Gallimard, 1945, p. 207 s.

83. Voir le texte latin du sauf-conduit délivré à Savoisy et à sa suite par Henri V, daté de Westminster le 6 décembre dans Th. RYMER, *Foedera, conventiones, litterae... inter reges Angliae et alios*, IX (2^e éd.), Londres, 1729, p. 323. Sur la condition des prisonniers de qualité et le problème des rançons, cf. M. DEFORUNEAU, *La Vie quotidienne au temps de Jeanne d'Arc*, Paris, Hachette, 1952, p. 203 s., et un exemple dans Pierre CHAMPON, *Vie de Charles d'Orléans*, Paris, 1911, p. 160 s. On comprendrait mal sans ces indications le sauf-conduit en question.

La rançon exigée dut être considérable. On lui fit crédit et on l'aida. De retour en France, sa présence ne semble pas attestée à Paris et dans les régions dominées par la faction armagnaque depuis 1413. Ce n'est qu'après le retour de Paris, révolté contre les Armagnacs, à l'hégémonie bourguignonne, le 29 mai 1418, qu'on note à nouveau sa présence au Conseil royal en octobre 1418⁸⁴. C'est évidemment plus qu'une coïncidence. A la tête des troupes bourguignonnes qui ont réoccupé Paris se trouvait Claude de Beauvoir, seigneur de Chastellux, qui épousera bien plus tard la fille de Savoisy. Celui-ci est paré à cette époque, dans les documents, du titre de premier chambellan.

Le meurtre de Jean sans Peur à Montereau le 10 septembre 1419 n'est pas de nature à le détourner du parti bourguignon, qui se figeait dans l'opposition irréductible au Dauphin meurtrier, le futur Charles VII, et était poussé à se rapprocher du roi anglais, Henri V de Lancastre, conquérant de la Normandie.

Une chronique violemment armagnaque, la *Geste des nobles*, qu'on a pu attribuer longtemps à Guillaume 1^{er} Cousinot, l'avocat de Savoisy en 1404, mentionne avec une vigoureuse réprobation le conseil où le roi, « qui sans entendement estoit, fut conseillé et contraint » de consentir au traité de Troyes déshéritant Charles VII, proclamant Henri V régent et héritier du royaume de France. A Henri sont données « lettres patentes à la relacion de ce conseil où furent Charles de Savoisi », divers membres notables du parti bourguignon, « Jehan le Govais et autres bourgeois, marchans, bouchiers, escorcheurs et plusieurs mutriers de Paris⁸⁵ ». Savoisy était encore en vie quand ce traité fut signé à Troyes le 21 mai 1420, peut-être aussi le 2 juin quand son cousin Henry de Savoisy, archevêque de Sens, bénit dans la cathédrale de Troyes le mariage d'Henri V et de Catherine de France, fille de Charles VI⁸⁶. En effet, le 1^{er} juin, on enregistre qu'il achève une maison à Appoigny, tout près de Seignelay. Mais, le 3 août, il était mort et sa veuve rédige son testament. Deux ans plus tard disparaissait à son tour, le 21 octobre 1422, son dolent ami le roi fou

et, ouvrant le testament de celui-ci, on devait constater que, parmi les exécuteurs testamentaires décédés, se trouvait Charles de Savoisy.

Il laissait quatre jeunes enfants. Un garçon Philippe (II) fut fort actif au temps de Charles VII et, plus tard, lors des luttes entre Louis XI et Charles le Téméraire. Malgré le traité d'Arras (1435) qui rattachait tout l'Auxerrois au duc de Bourgogne, Philippe, revenant les dernières positions de Charles de Savoisy, suivit indécidément le parti du roi. Une de ses deux sœurs, Marie, épousa en 1435 le gouverneur d'Auxerre, Claude de Beauvoir, seigneur de Chastellux, une des têtes du parti bourguignon comme on vient de le voir.

La famille de Savoisy s'éteignit rapidement, après Philippe II et son fils Claude, par défaut d'héritiers mâles. Seignelay tomba dans le domaine du genre de Claude et de ses descendants. Le grand ministre Colbert, qui avait acquis vers 1663 la baronnie de Seignelay, la fit transformer en 1668 en marquisat-pairie. Il s'attacha à embellir son nouveau domaine. Il fit réparer et compléter le château que Charles de Savoisy avait laissé inachevé par manque d'argent après le paiement de sa rançon aux Anglais. On a une intéressante peinture le représentant après les travaux de Colbert⁸⁷. Arrangé dans un goût plus moderne vers la fin du XVIII^e siècle, il fut vendu comme bien d'émigré en 1798 et entièrement démolit entre cette date et 1817. Les archives féodales qu'il contenait avaient été brûlées solennellement sur la place publique de Seignelay le 18 novembre 1793⁸⁸.

Quant au nom de Savoisy, attaché à une seigneurie, il passa par achat à une famille noble, originaire du Vivarais, fixée en Lorraine au XIV^e siècle, puis en Bourgogne, les Vaillant de Savoisy⁸⁹.

87. Il s'agit d'un tableau du célèbre peintre flamand, Adam Frans Van der Meulen (1632-1690). Il peut être daté des années 1665-1668. Il a été exposé, comme appartenant à une collection particulière, à l'*Exposition Colbert et Seignelay*, à la mairie de Seignelay, en août-septembre 1983, sous le n^o VI, 41. Voir le catalogue. On trouvera dans W.-B. HENRY, *Mémoires historiques sur la ville de Seignelay*, 2 vol., Avallon, 1833-1853, une gravure faite d'après ce tableau.

88. W.-B. HENRY, *loc. cit.*, II, p. 19.

89. Cf. H. FRÉROT, « Les tombes châtilionnaises (suite) », *Bulletin de la Société archéologique et historique du Châtillonnais*, 2^e série, 4^e fasc., 1897-1899, p. 593-632, 602-613. Un comte Béniéne Joseph Vaillant de Savoisy fit un discours en 1791 à l'Assemblée primaire de Châtillon-sur-Seine pour le renouvellement de l'Assemblée nationale selon un manuscrit de la bibliothèque de l' Arsenal (n^o 1380) que cite FORESTIER dans son mémoire, p. 3, n. 3.

84. Voir le mémoire de H. FORESTIER, p. 131. Isabeau de Bavière lui fait donner 2 000 livres pour l'aider à payer sa rançon en 1418, cf. *Linéaires de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur, ducs de Bourgogne...*, éd. E. PERRI, Paris, 1888, p. 613 s.

85. Dans *Chronique de la Pucelle ou Chronique de Cousinot...*, éd. VALLET DE VIRVILLE, Paris, 1859, p. 177 s.

86. Cf., entre autres, J. D'AVOÛT, *La Querelle...*, p. 322.

11. Des Sarrasins

J'ai été mené à cette étude par la présence de l'esclave sarrasin Yaqoub dans le drame de Dumas. Mais jusqu'ici nous n'avons guère rencontré de Sarrasins. Dumas, pourtant, ne les avait pas inventés.

Son unique source était le Héraut Berry (mort vers 1455). On a vu que celui-ci était le seul à parler d'excommunication et de demande d'absolution au pape. Il dit seulement, en conclusion de son passage sur l'incident de 1404 et, après avoir, le seul encore des chroniqueurs avec Pierre Cochon, mentionné les courses sur mer de Savoisy et la prise d'un riche butin sur les Sarrasins (mais Cochon ne parle pas de captifs) : « Et puis s'en retourna en France et fut faite sa paix, et refis son hostel à Paris, en le comprenant tel comme il estoit par avant; mais il ne fut pas achevé l'indication contredite par les autres sources, M.R.J. » Les compléments ajoutés après la mort de l'auteur, dans la version transmise par la plupart des manuscrits, continue ainsi : « et fit faire son houstel ou chasteil de Signelay en Auverrois, moult bel, par les Sarasins qu'il avoit amenez d'oultremer, lequel chasteil est à trois lieues de Auverre⁹⁰ ».

D'où venait cette information : source valable, bruit, rumeur, fable ? Nous n'en saurons sans doute jamais rien. Mais elle n'a rien d'in vraisemblable. Les esclaves noirs, tatais et surtout maghrébins, capturés sur mer abondent dans les sources de l'époque, pour le Midi de la France au moins⁹¹, et rien n'empêchait de les déplacer vers le Nord.

Que Charles de Savoisy ait ramené des esclaves sarrasins serait nettement confirmé si nous connaissions la source (non citée) de l'assertion d'un savant, il est vrai consciencieux. Auguste Vallet de Virville a cité en 1855, sans référence et sans date, un écrit selon

90. Voir ci-dessus, p. 158, n. 27, p. 160, n. 29 et p. 176, n. 69. Il vaut peut-être la peine de noter ici que Gilles Le Bouvier, alias le Héraut Berry, né en 1386, mort vers 1455, a apparemment continué à rédiger sa chronique presque jusqu'à sa mort et qu'il a voyagé au Proche-Orient (Égypte, Palestine, Syrie, la Petite Arménie, Trébizonde, etc.) au moins à partir des années 1440. Il parle de tous ces pays et de quelques autres (en exagérant sans doute l'étendue de ses parcoures personnels) dans son traité de géographie, un des plus anciens en langue française. *Le Livre de la description des pays*, édité par E.-T. HAMY, Paris, 1908 (voir l'introduction d'Hamy).

91. Cf. Charles VERLINDEN, *Les Esclaves musulmans du Midi de la France, in Islam et chrétiens du Midi (XII^e-XIV^e s.), Toulouse, Privat, 1983 (= Cahiers de Fanjeaux, 18), p. 215-234.*

lequel Isabeau de Bavière avait une Sarrasine que lui avait donnée, tout enfant, Savoisy ; elle en fit une converse et la fit nourrir par ses sœurs des Hautes-Bruyères⁹². Vallet de Virville, qui professait à l'École des chartes, était un savant très scrupuleux et très érudit, expert du recours aux sources, aux archives et aux manuscrits. Il n'avait pas l'habitude d'affirmer sans preuve. On aimerait quand même connaître sa source.

Le seul document qui allait plus loin est perdu. Un historien local consciencieux, le curé doyen de Quarré-les-Tombes (à quelque 60 kilomètres au sud de Seignelay), W.-B. Henry, dans une histoire de Seignelay qu'il a commencé à publier en 1833, a consulté des chartes anciennes et aussi « un Mémoire historique et très ancien relatif à la construction du château ». On le « montrait encore dans le siècle dernier », mais il « a complètement disparu ». Pourtant, ajoute-t-il, « c'est de cette source que j'ai tiré quelques notions sur les anciens châteaux, ainsi que sur le nombre et la solde des prisonniers mahométans⁹³ ».

Ainsi, en 1410⁹⁴, Charles de Savoisy aurait entrepris de rebâtir, sur les ruines d'un ancien édifice, ce nouveau château dont des vestiges subsistent encore. « Il employa, pendant cinq ans, les bras de 400 prisonniers mahométans qu'il avait fait prisonniers dans son expédition sur mer, et auxquels il donnait trois deniers par jour... » Il aurait même, lorsque des hommes d'armes, dans le cours des luttes entre Armagnacs et Bourguignons, menaçaient

92. A. VALLET DE VIRVILLE, « Isabeau de Bavière » (*Revue française*, 15, 1858, p. 299 = p. 33 du tirage à part), article que j'ai connu grâce au mémoire de Forestier. Le prieuré des Hautes-Bruyères, de l'ordre de Fontevrault, était composé d'un monastère d'hommes et d'un monastère de femmes, sis sur le territoire de la commune actuelle de Saint-Rémy-l'Honoré (département des Yvelines) au nord de Rambouillet et au sud-ouest de Maurepas. Cf. *Magasin pittoresque*, 39, 1871, p. 140, et Dom L. H. COTTINEAU, *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieures* (op. cit., ci-dessus, p. 161, n. 33), t. I, col. 1386. Dom Cottineau signale un mémoire manuscrit de Lejeune sur l'histoire de l'abbaye, daté de 1842. Mais c'est une coquille qui l'y situe à la bibliothèque de l'École des chartes. En réalité, il est sous le n° 1120 à la bibliothèque municipale de Chartres, en assez mauvais état.

93. W.-B. HENRY, *Mémoires historiques...*, t. I, p. 253 s.

94. *Ibid.*, t. II, p. 230, 279. A cette dernière page, on trouve reproduite la source d'Henry. Il s'agit d'une « note sur la construction du château trouvée dans les archives de la commune ». Selon ce document dont il est difficile d'apprécier la valeur, « Savoisy, toujours traversé par l'Université qui s'opposait à la reconstruction de son hôtel, fit venir en 1410, à Seignelay, des Sarrasins qu'il avait fait prisonniers [ou étaient-ils auparavant ? M.R.J., avec lesquels il entreprit, en place de l'ancien château, d'en construire un en l'honneur du Seigneur et des douze apôtres, selon le vœu qu'il avait fait s'il rentrerait en grâce [sic]... ».

Seignelay et son château inachevé, fait prendre les armes aux prisonniers et constitué « une garnison imposante en les joignant aux habitants de Seignelay et à ceux des campagnes voisines ⁹⁵ ».

On serait heureux d'en savoir plus. C'était aussi l'avis de l'abbé Henry. Mais il n'a pu avancer, d'une part, qu'une étymologie pseudo-arabo-turque et tout à fait absurde pour le nom d'un quartier de Seignelay ⁹⁶ et, d'autre part, que des traditions locales, à bases plus fabuleuses qu'historiques ⁹⁷. Elles avaient le seul intérêt d'associer encore des souvenirs sarrasins à Seignelay. Elles devaient préexister à la construction du château et se rattachent à tout un folklore, très répandu en France, qui signale un peu partout des traces d'anciennes présences sarrasines, thème repris et développé par les vieux historiens et notamment les hagiographes. Ici, il est dit que Seignelay est le lieu où saint Ebbon, archevêque de Sens, aurait repoussé un raid de Sarrasins en 727, cinq ans avant Poitiers.

Il semble en effet qu'un détachement de musulmans d'Espagne ait poussé, à peu près à cette date, une *razzia* loin vers le nord,

95. *Ibid.*, t. I, p. 247-252. Il est exact que la région fut parcourue par des bandes armées, pillardes et dévastatrices, surtout depuis qu'un conflit ouvert, en 1411, oppose le duc de Bourgogne et son vassal, Louis II de Chalon, comme de Tonnerre, qui se rallie au parti armagnac. L'Auxerrois subit souvent des répercussions des luttes pour Tonnerre et au-delà. Il restera troublé ainsi par des routiers jusqu'en 1443. Cf. E. PÉTRI, « Le Tonnerrois sous Charles VI et la Bourgogne sous Jean sans Peur » (*Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 45, 1897), p. 247-315), et J.-Louis BAZIN, « La Bourgogne, de la mort du duc Philippe le Hardi au traité d'Arras (1404-1435) » (*Mémoires, Société d'histoire d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune*, 22, 1897), p. 51-269).

96. C'est la *Biquami*. Le *Dictionnaire universel* (de Trévoux) nouvelle éd., I, Paris, 1771, p. 909) lui a fourni le mot *biquar* (« terme de relation : cuisinier du divan d'Alger, *cogus* », sur l'autorité de la fameuse *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, du P. Pierre DAN, 2^e éd., Paris, 1649, p. 97. Dan a transcrit à sa manière le terme turc *vekil-harc* (orthographe turque actuelle), en arabe *wakil al-khardj*, « l'intendant de la dépense ». Cf. par ex. Walsin ESTERNHAY, *De la domination turque dans l'ancienne Régence d'Alger*, Paris, 1840, p. 235; Pierre BOYER, *La Vie quotidienne à Alger à la veille de l'intervention française*, Paris, Hachette, 1963, p. 128. Henry imagine que c'était dans ce quartier que les travailleurs sarrasins se retireraient pour prendre leur repas et passer la nuit !

97. On peut sans doute rattacher à cette catégorie l'indication suivante : « Sur le Thurneau, situé au nord-ouest de Seignelay, on a trouvé, en 1859, 7 ou 8 siliques formés dans le sol crayeux et profonds de 2,50 m environ, larges de 2 m au fond et de 0,50 m à l'orifice. On attribue ces excavations aux Sarrasins que Charles de Savoisy, seigneur de Seignelay, capitaine des gâtes (*sic*), avait ramassés avec lui, capifs, au commencement du XV^e siècle, lorsqu'il fit reconstruire son château » (M. QUANTIN, *Répertoire archéologique du département de l'Yonne*, Paris, Impr. impériale, 1868, p. 67 b). « On » a dû être influencé pour cette « attribution » par l'abbé Henry.

jusqu'à Autun et peut-être jusqu'à Sens. La figure de l'évêque Ebbon est très nébuleuse et rien n'est assuré sur ses éventuelles prouesses guerrières. Dans les récits un peu anciens on ne parle pas de Seignelay ⁹⁸. Mais des traditions locales devaient exister, toutes prêtes à accueillir une nouvelle présence sarrasine, à l'intégrer dans leur structure mythique, à proliférer autour d'elles. C'est là un des modes typiques de manifestation du mythe islamique en Europe.

12. Fascinations en chaîne

Le cas particulier présenté ici a son intérêt en lui-même dans le cadre de deux « séries » historiques différentes que séparent cinq siècles. Mais, tel que permet de l'étudier en détail une documentation relativement abondante dans les deux cas, on peut en tirer au plan général de très instructives conclusions.

L'Occident a-t-il eu la fascination de l'Islam ? Le titre quelque peu provocateur que j'ai adopté pour mon livre gagnerait à être nuancé et expliqué. Je voulais, en le choisissant, répondre surtout à des spécialistes à l'horizon étroit qui énonçaient que l'Islam n'intéressait guère les hommes de notre Moyen Âge puisque les traductions occidentales de livres de religion musulmans avaient été rares et surtout peu diffusées.

C'est faire de la réflexion des intellectuels théoriciens la mesure de toutes choses, distorsion idéaliste mille fois récurrente. J'ai souligné que bien d'autres visions du monde musulman coexistaient, comme celle des commerçants, celle des chevaliers, celle des diplomates, celle de certains écrivains et qu'elles intéressaient vivement tous ces gens ⁹⁹.

L'Islam n'est certes pas, sauf le temps d'une croisade, d'un *djihād* ou d'un autre, la préoccupation prioritaire du monde occidental. Comme toutes les sociétés, celui-ci s'intéresse avant tout à lui-même, à son fonctionnement, à sa continuité. Dans un tableau

98. Cf. E. LÉVI PROVENÇAL, *Histoire de l'Espagne musulmane*, 2^e éd., t. I, Paris et Leyde, 1950, p. 53-65 et, sur saint Ebbon, *Vies des saints et des bienheureux...* par les RR. PP. bénédictins de Paris, t. VIII, Paris, Letouzey et Ané, 1949, p. 517.

99. Cf. *supra*, p. 39 ss.

général de l'époque considérée ici, comme l'admirable et classique *Déclin du Moyen Âge* de J. Huizinga, l'Islam n'apparaît pour ainsi dire pas. Mais le monde de l'Islam est, depuis le VIII^e siècle, le voisin et l'adversaire global. Depuis la conversion des Scandinaves, des Baltes et des Slaves, achevée pour l'essentiel au XI^e siècle, il n'est guère d'autre société connue qui échappe à « la normale », c'est-à-dire à une culture orientée par la foi chrétienne. Et elle y échappe de façon militante et souvent agressive. Le voisin est, en règle générale, l'étranger le plus connu et l'étranger est, par excellence, l'ennemi virtuel ou effectif. On sait que le mot latin *hostis*, avant de désigner couramment l'ennemi, a signifié l'étranger ou du moins l'étranger proche¹⁰⁰.

Le monde de l'Islam n'est pas toujours sur le devant de la scène, mais il est toujours présent à l'arrière-plan comme l'adversaire idéologique global de la société chrétienne, celui auquel se heurte l'ensemble de celle-ci, malgré ses propres divisions, que l'on peut et que l'on doit combattre suivant les temps, avec lequel on peut aussi, à l'occasion, trafiquer et négocier de l'extérieur. Le souvenir des multiples contacts du passé constitue une riche mémoire collective. Elle s'étend même, car les concepts d'étranger à la foi commune, d'infidèle et de Sarrasin ou mahométan, ou encore de Maure, se recouvrent aisément. Dans sa plaidoirie pour Jean sans Peur en 1408, Jean Petit cite Mahomet et le moine Sergius, mais il évoque aussi le souvenir de Julien l'Apostat qui aurait adopté la loi des Sarrasins. Sarrasins et païens, c'est tout un¹⁰¹.

D'où l'évocation de l'Islam aussitôt que l'occasion s'y prête. Il est toujours présent à l'arrière-plan (on pourrait tenter le néologisme sub-présent), dans le souvenir, dans le mythe ou dans la réalité.

L'entrée solennelle d'Isabeau de Bavière à Paris en 1389 est exemplaire. A première vue, rien ne préte à l'intrusion de l'Islam dans cette cérémonie très chrétienne, très monarchique, très européenne (franco-germanique), très féodale. Pourtant, si on en lit attentivement la description par ce témoin oculaire que fut le Flamand Jean Froissart, on peut relever des signes et des souvenirs. Ainsi, « toute la grand'rue de Saint-Denis estoit toute couverte à

ciel de draps camelos¹⁰² et de soye, si richement comme se on eust les draps pour néant ou qué on fust en Alixandrie ou en Damas ». En chemin, le cortège s'était arrêté un moment pour regarder une pantomime, le *Pas Saladin*, épisode légendaire de la troisième Croisade où Richard Cœur de Lion combat une armée sarrasine. Le surlendemain, les bourgeois de Paris apportent des présents au roi, à la reine et aussi à la duchesse de Touraine, qui vient de se marier à Louis, frère du roi, plus tard duc d'Orléans. Pour celle-ci, les porteurs sont deux Parisiens « figurés en fourme de Mores », le visage noir, « bien richement vestus », la tête enveloppée de linges blancs « comme si ce fussent Sarrasins ou Tartares¹⁰³ ».

C'est une période d'assimilation des emprunts culturels d'origine islamique : les jeux, les blasons, les modes, des plats dont on a oublié la provenance, sauf exceptions... Au catastrophique bal des Ardents, trois ans plus tard, les mêmes grands personnages, comme nus par une frenésie diabolique, dit le moine historiographe de Saint-Denis, chantent et rient de façon non moins inconvenante que leurs danses, « *trijudando choreas sarracenicis inepiunt* », ils se lancèrent dans des danses « sarrasines »¹⁰⁴.

Charles de Savoisy ne s'intéresse peut-être pas beaucoup aux mœurs de ses esclaves sarrasins. Mais, lorsqu'il saccage les côtes d'Angleterre de concert avec son ami Pero Niño, celui-ci doit bien lui raconter ses courses de l'année précédente sur les côtes maghrébines, la beauté de la ville de Tunis qu'il a attaquée, les mœurs curieuses des Mores et des « Mores arabes » (*los Moros alárabes*)¹⁰⁵. Comment n'aurait-il pas causé longuement avec l'alférez Guérrre Diez de Games qui racontera l'histoire de son maître, un homme de culture hispanique que l'on peut arabisée ? Pour lui, le grand Alexandre n'est-il pas Alixandre Almagedon avec l'article arabe¹⁰⁶ ? A Gibraltar, note-t-il bien, Pero Niño a reçu des

102. Étoffe à poils longs, souvent de poil de chameau, importée d'Asie Mineure, de Syrie ou du Kurdistan, cf. W. HEYD, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge*, Leipzig, 1885-1886, II, p. 703-705. Le mot viendrait de l'arabe *khamlat(s)*, « étoffe garnie de franges », avec influence de *djamaï*, « chameau », et de ses dérivés européens.

103. J. FROISSART, *Œuvres*, éd. KERVYN DE LETTENHOVE, t. XIV (Bruxelles, 1872), p. 5-25. Cf. aussi JOUVENEL DES URSINS, édition BUCHON citée ci-dessus p. 160, n. 29), p. 365-370, et ci-dessus, p. 170 s.

104. *Chronique du Religieux...*, XIII, chap. 16=t. II, p. 64-67. L. Balguyet traduit curieusement : « Ils dansèrent la sarrasine ».

105. *Victorial...*, p. 119 ss. (trad. fr., p. 177) ; p. 125 (trad. fr., p. 185 s.).

106. *Victorial...*, p. 13 (cf. la trad. fr., p. 18 : Alexandre le Macédonien). Le *ç* se prononçait *ts*.

100. Cf. E. BENVENISTE, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Éd. de Minuit, 1969, I, p. 92 ss., 361.

101. Cf. aussi plus haut, p. 171 s.

Maures une *adifa* avec des *atayfes* pleines d'*alcuzuz* 107. Notre chevalier bourguignon a pu non seulement piquer avec gloutonnerie dans le plat du poète Eustache Deschamps, son voisin de table, mais aussi se laisser aller à converser quelques instants avec ce bourgeois qui évoque souvent le monde des Sarrasins dans ses œuvres 108.

Le passé et la culture sont constamment mobilisés à nouveau par les événements. La duchesse de Touraine est Valentine Visconti dont le père, Jean-Galeas (Gian Galeazzo) Visconti, duc de Milan, entretenant, on l'a déjà dit, une amitié fort suspecte avec le sultan turc Bayezid qui étend les conquêtes de son père dans les Balkans chrétiens 109. Dans le cortège caracolé le jeune Jean, comte de Nevers (le futur Jean sans Peur), qui ira se faire battre sept ans plus tard par le même Bayezid à Nicopolis et enfermer dans les geôles turques. On est fort inquiet de ces avancées musulmanes et intéressé par ce souverain musulman que l'on appelle curieusement (comme son père Murād I^{er}) l'Amorrah-Baquin. Mais, providentiellement, surgira sur les arrières de celui-ci un certain Tambellanus, *magnus rex Tartarorum*, qui ne manquera pas d'envoyer une lettre à Charles VI pour l'informer de l'heureuse nouvelle de sa victoire sur Bayezid à Ankara en 1402. Le roi de France s'en réjouit fort 110.

107. *Victorial...*, p. 101 (trad. fr., p. 148). Les traducteurs français sont inspirés par la guerre d'Algérie. Pour l'*adifa* (*ad-diyāfa*), ils notent : « on dit en Algérie la *difla* » ; *atayfor* (de *at-tayfūr*, « assiette creuse ») a passé en espagnol. Quand le texte parle de l'*alhorra* (*al-hurma*) d'un noble méridien (p. 125, 126), ils traduisent : la *smala* (p. 185, 187). Le mot *alhorra* est passé en espagnol et définit « camp mauresque ».

108. Cf. l'index de l'édition de ses *Œuvres complètes* par le marquis de Queux de Saint-Hilaire et G. Raynaud, Paris, 1878-1903. Certains auteurs ont pris au sérieux les formulations poétiques selon lesquelles il aurait parcouru dans sa jeunesse la Grèce, la Syrie, la Palestine et l'Égypte, aurait été esclave chez les Sarrasins, attaqué par des lions, etc. Tout cela semble bien purement fictif, cf. L.H.P. TARBÉ, *Œuvres inédites d'Eustache Deschamps*, Reims, 1849, p. XII ; E. HOEFFNER, *Eustache Deschamps. Leben und Werke*, Strasbourg, 1904, p. 39-42.

109. Cf. *supra* p. 62, n. 71 et p. 165.
110. *Chronique du Religieux...*, VI, ch. 19 (= t. III, p. 134-137) ; cf. *le Livre des faits de Jean Bouceicaut*, édité par BUCHON à la suite de Froissart (*Panthéon littéraire*, Paris, 1835), p. 609. L'auteur se réjouit de la défaite de Bayezid, mais il est lucide : « N'eust pas fait meilleure compagnie celyz Tamburlan aux chrétiens que avoit fait le Basat, si longuement eust vescu ; car ja n'eust été saoul de conquérir terre. » Références sur la correspondance de Tamerlan avec les rois occidentaux dans L. BRÉHIER, *Vie et mort de Byzance*, Paris, Albin Michel, 1947 (= *L'Évolution de l'humanité*, 32), p. 474.

Les textes du temps, quand ils veulent parler de cruautés ou de dévastations indicibles (on n'en a que trop souvent l'occasion pendant la guerre de Cent Ans) disent couramment que les Vandales ou les Sarrasins n'eussent pas fait pire. Les paysans, pillés et dévastés par les hommes de guerre, se disent : « Mieux nous vaudrist servir les Sarrazins que les Chrestiens 111. » Quand on veut faire pénitence, s'éprouver soi-même, on part au loin « combattre les Sarrazins 112 » ou faire un dangereux pèlerinage sur leur territoire. C'est pour ainsi dire l'ennemi de service. Écœuré par d'éprouvantes difficultés avec une femme bien-aimée et par le meurtre d'un très intime ami auquel il s'est cru obligé, le sieur de Carrouges, en compagnie de quatre amis, quitte incontinent la France (comme on l'a vu ci-dessus) et entreprend « d'une grant volenté, d'aler veoir le Saint-Sépulcre et l'Amorrah duquel il estoit en ces jours 13861 moult grans nouvelles en France 113 ».

C'est que les hommes de guerre voyagent beaucoup à cette époque. A la curiosité, à l'espoir du gain, aux motivations religieuses s'ajoute, prédominant souvent, l'aiguillon de l'idéologie de la chevalerie. Beaucoup parcourent le monde à la manière des chevaliers errants raillés par Cervantes. Mais le thème de la lutte contre les infidèles ennoblit encore ces aventures. « On ne s'imagine pas, écrit Nicolas Jorga, la facilité avec laquelle on partait, à cette époque, pour guerroyer dans les *pays de croisade*, l'Orient et la Prusse 114. »

Les croyants convaincus et sérieux n'ont aucune illusion sur ce qui pousse les chevaliers et se plaignent particulièrement des conséquences désastreuses de leur frivolité. A la veille du départ de la croisade contre Bajazet qui va aboutir à la catastrophe de Nicopolis, en 1396, Philippe de Mézières est on ne peut plus clair. De telles expéditions qui évitent soigneusement les zones décisives, l'Égypte et la Syrie, sont dues à l'amour des chevaliers, et surtout des Français, des Anglais et des Allemands, pour « une des plus

111. *Journal d'un Bourgeois de Paris*, 1405-1449, éd. A. Tuetey, Paris, 1881, p. 164. Le même ouvrage, dû à un partisan des Bourguignons, compare à plusieurs reprises les ravages et cruautés des bandes armagnaqes à ceux qu'eussent pu faire les Sarrazins (p. 11, 162). Elles « faisoient des maux tant que oncques firent tyrans sarrazins » (p. 163). Cf. aussi ci-dessus, p. 63.

112. Cf. par exemple HUIZINGA, *op. cit.*, p. 110 ss.

113. FROISSART, III, ch. 49 = éd. KERVYN DE LETTENHOVE, t. XII, Bruxelles, 1871, p. 39 ; cf. éd. BUCHON (*Panthéon littéraire*, Paris, 1835), p. 537 s. ; cf. plus haut, p. 152 s. et n. 15.

114. N. JORGA, *Philippe de Mézières, 1327-1405 et la Croisade au XV^e siècle*, Paris, Bouillon, 1896, p. 32, n. 2.

grandes dames du monde », Vaine Gloire. « Il suffisait, résume Jorga, que quelques chevaliers renommés se décidassent à partir pour la Barbarie, la Prusse, Grenade ou la Hongrie et les pays du Danube, pour que les autres les suivissent comme des brebis. Leur expédition n'avait rien de cette humilité qui convient aux vrais pélerins : ils allaient tous comme des rois, "les menistrelx (serviteurs) et les hyraux (hérauts) precedens a grans pourpes et a grans paremens (pièces d'étoffes riches sur les armures, etc.), en robe et en vaisselle d'argens, faisans les grans disners des viandes outrageuses (nouritures en quantité excessive)". Ils dépensaient dans un mois plus qu'ils ne devraient le faire pendant trois et se montraient dignes d'être appelés plutôt les serviteurs du dieu infernal. » Ils se fatiguaient vite et, au moment où il eût fallu frapper un coup décisif, se hâtaient de revenir, abandonnant leurs frères d'Orient à la vengeance des Infidèles irrités 115.

Pour Dieu ou pour le démon des vanités d'ici-bas, les hommes de guerre ne cessent de parcourir le monde. Entre tant d'autres exemples, un personnage bien réel comme le maréchal Jean II Boucicaut (mort vers 1421), qui guerroya dans toute la Méditerranée et en Europe orientale, se trouve en somme doublé sur le plan de l'imaginaire par le chevalier des *Contes de Canterbury*, censé rencontré par Geoffrey Chaucer (mort en 1400) à Tabard Inn, vers 1390, ou par Jehan de Saintré. L'étendue de leurs pérégrinations batailluses est impressionnante. Mais aussi bien un intellectuel comme Pierre Col, chanoine de Notre-Dame de Paris, un de ceux qui intervenient dans la polémique déchaînée autour du *Roman de la Rose*, revient en 1416 d'un voyage en Espagne, en Italie, en Égypte et peut-être en d'autres lieux plus lointains qui l'avait écarté de la France depuis deux ans 116. Et si Honoré Bonet, prieur de Salon (Selonnet dans les Alpes-de-Haute-Provence, et non pas Salon-de-Provence dans la Crau), n'a pas tellement voyagé, lui aussi est hanté par les Sarrasins. Il évoque l'ombre de Jean de Meung (dont il habite l'ancienne maison à Paris), le second auteur du *Roman*, pour mettre longuement en scène, en 1398, un Sarrasin « aussy noir comme charbon ». Ce Sarrasin est accompagné de trois autres exclus au moins temporaires de la société

115. N. JORGA, *Philippe de Mézières, 1327-1405...*, op. cit., p. 489 s. Comp. Dora M. BELL, *Étude sur « Le songe du vieil pèlerin » de Philippe de Mézières*, Genève, Droz, 1955, p. 181 et passim.

116. A. COVILLE, *Gontier et Pierre Col et l'humanisme en France au temps de Charles VI*, Paris, Droz, 1934, p. 188 ss. Sur Jehan de Saintré et le chevalier de Chaucer, voir ci-dessus, p. 171, n. 53.

« normale » française : un juif banni avec tous les siens du royaume depuis quatre ans, un dominicain ou jacobin, mal vu comme tous les membres de son ordre pour s'opposer à la thèse populaire de l'Immaculée Conception de la Vierge, enfin un médecin. Cette corporation était couramment accusée dans le peuple d'être impuissante devant la maladie du roi, si même elle ne l'avait pas provoquée. Le Sarrasin est un sujet du sultan turc Bajazet (Bazat), noble, bon écrivain et savant *faqih*, polyglotte, envoyé étudier la situation du monde chrétien (et surtout de la France), qui compte aussi bien faire un rapport aux souverains musulmans de Grenade et de Fez (Mérinides), en plus de Sarrasins soumis qu'il doit rencontrer en Aragon. Il s'étend à loisir sur les défauts et les failles des chrétiens et de leur société qui donnent beau jeu aux musulmans. On peut noter que le jacobin, chargé par le défunt poète de répondre au « noir malostru » sur la division de l'Église, lui explique que tout cela vient du phénomène universel de la tyrannie. C'est même de celui-ci que la foi sarrasine tire son origine puisque les chrétiens orientaux, pressurés par l'empereur Justin, se sont tournés vers le « capitaine » Mahomet qui les a entraînés dans le schisme 117.

Entre les deux zones accessibles d'« infidélité » qui subsistent encore, la Prusse et l'Orient musulman, ce dernier est, de beaucoup, le plus attrayant pour les amateurs d'aventures et de richesses. Dans son Épître à Richard II d'Angleterre, en 1395, Philippe de Mézières trouve, pour l'exalter, presque des accents de tiers-mondiste contemporain : « Quand, par la grâce de Dieu, vous aurez conquis le Turque, l'Égypte et la Surie, qui sont remplies de toutes manières de richesses et délices, par la bonté du doux Jhesu et par la vertu de la foi, vous ferez pou de compte de vos royaumes d'Occident, qui sont et frois et engelez et à orgueil et à avarence et à luxure souventefois enclins 118. »

Les souvenirs mythifiés d'un passé lointain qui a tourné au folklore, où Saladin va rejoindre Gargantua, ne peuvent que renforcer la conception d'un monde distant, ennemi de toujours, riche, puissant et dangereux, le monde de l'Autre assurément, mais d'un Autre qui se situe au même niveau.

Si nous confrontons la vie de Savoisy à ce tableau des passions

117. Ivor ARNOLD, *L'apparition Maître Jehan de Meun et le Somnium super matieru scismatis d'Honoré Bonet*, Paris, Belles-Lettres, 1926, passim.

118. N. JORGA, loc. cit., p. 487.

du temps, ce qui frappe plutôt, contrairement aux impressions de Dumas, c'est qu'il ne s'est guère senti mobilisé par les incitations aux croisades antisarrasines. Il a pourtant connu certainement Philippe de Mézières qui a passé sa longue vie (1327-1405) à y exhorter. Ce dernier n'a-t-il pas été précepteur du futur Charles VI au moment où Charles de Savoisy était élevé en sa compagnie ? Mais le seigneur bourguignon semble être resté sourd aux multiples objurgations du prédicateur ardent de la Croisade. Il ne semble pas avoir jamais adhéré à l'Ordre de la Passion, utopique cohorte destinée à reconquérir la Terre sainte, dont Mézières ne se lassera jamais de préciser l'organisation dans les moindres détails, y compris, dans ses derniers jours, comme résident laïc au cloître des Célestins, tout proche des lieux des ébats profanes de Savoisy.

D'ailleurs, malgré leur proximité dans l'espace, les relations ne pouvaient être bonnes entre le vieux théoricien de la Croisade sobre et pure et le jeune et bouillant chevalier avide de richesses et de plaisirs. Une quinzaine d'années avant le procès de 1404, en 1388-1389, Philippe condamne par avance l'impunité relative des trublions sans scrupules, faux clercs prémunis par leur théorie tonsorue : « Avons trouvé dans nos loys positives que, se tous ceulx de Paris, séculiers, princes, barons, chevaliers et bourgeois, gens de mestier et laboureurs (qui) sauront dire *dominus pars*, et ils (le) voudront, ... chacun s'en retournera a son mestier et office, mais toutefois, ils seront exempts de la juridiction du roy... », par telle manière que de la en avant, s'ils boutiront le feu à Paris et roberront les marchands ou efforcetont les femmes, le Roi qui est jure publicque et de Dieu tient l'espée pour faire justice des malfauteurs, n'osera faire justice desditz tonsurés 119. »

Tout ce qu'on peut citer au crédit de notre Savoisy dans la ligne de la Croisade est (en fermant les yeux sur ses motivations profanes très vraisemblables) son équipée en Prusse vers 1390. Il ne participera pas à l'expédition dite de Barbarie qui, en 1390, aussi, va assiéger Africa, c'est-à-dire Mahdiyya en Tunisie, à grand bruit, mais sans résultat. Il laisse son frère plus âgé, Jehan, partir (et sans doute mourir) à la croisade de Nicopolis en 1396 et il en héritera en 1399. On a vu que sa rapide expédition maritime du printemps

119. Philippe de Mézières, *Le Songe du vieil Pèlerin*, éd. G. W. Coopland, Cambridge University Press, 1969, 2 vol., II, p. 301. Je modernise un peu l'orthographe. Cf. R. GENESTAL, *Le Privilegium Fori en France*, tome I, Paris, Letoux, 1921, p. 5, n. 3.

1405 à partir de Marseille, si elle se conclut sans doute par le pillage d'un navire sarrasin au moins, n'avait rien d'une croisade. Bref, notre chevalier paraît bien plus préoccupé d'amours multiples (voir Christine de Pisan et Pero Niño), de joutes chevaleresques, d'acquisitions de terres en Bourgogne, d'honneurs et de prébendes à la cour de Paris, de butin aux dépens des Anglais, au mieux d'exploits patriotiques contre ceux-ci comme à Azincourt, que de la délivrance de la Terre sainte. Ses références étaient essentiellement, comme on dirait aujourd'hui, hexagonales.

Cinq siècles plus tard, quand Dumas reprend l'incident historique des années 1400, modelant les choses à sa fantaisie, prolongeant de quatre ans la vie de Charles de Savoisy, transformant le gentilhomme pro-bourguignon qu'il était devenu en patriote français de tendance armagnaque, le tableau est bien changé. Le Sarrasin est toujours l'étranger, il appartient toujours au Monde Autre. Mais ce monde est affaibli, pénétré, dominé, vaincu. En 1831, il y a déjà eu l'expédition d'Égypte où le père de Dumas s'est illustré, qui a échoué avant tout par l'action de l'Angleterre et non celle des indigènes, l'expédition de Morée avec la victoire des Occidentaux à Navarin (1827), la conquête d'Alger (1830).

Pour tous, l'Oriental, qui n'est plus l'adversaire menaçant, excite l'intérêt, la curiosité et, dans ce monde où le christianisme n'est plus l'âme et le ciment de la société, la curiosité parfois sympathique. Pour les hommes de gauche comme Dumas, formés dans le culte de la récente épopée révolutionnaire, l'appel à la liberté et à la justice peut de façon presque privilégiée s'incarner dans l'homme exotique réduit à l'esclavage. Cela surtout, comme c'est le cas pour son Yaqoub, quand il apparaît, en dernière analyse, comme une victime de la tyrannie cléricale détestée, de « l'infâme ».

A la limite, peu importe l'origine précise de l'esclave étranger. Comme l'école et la littérature ont perpétué le souvenir historique des Croisades, dont l'objectif (théorique au moins) a été la Palestine avec son prolongement égyptien, la brève croisière de Savoisy au large de la Provence a été transformée, assez anciennement déjà peut-être, en mini-croisade dirigée sur l'adite Palestine 120. Le

120. C'est W.-B. HENRY, cité ci-dessus, qui indique, en 1833, la Palestine comme lieu des captures de Savoisy (I, p. 239 s.), avec pour source citée (de façon

voisinage, dans le texte du Héraut Berry, avec la mention de l'absolution obtenue du pape a contribué à la faire interpréter comme une pénitence imposée pour prix de celle-ci. L'opinion de la tendance des Lumières peut, alternativement, s'indigner du caractère disproportionné imposé au chevalier bourguignon, comme elle le fait depuis le XVIII^e siècle au moins¹²¹, ou plaindre, avec Dumas, les innocentes victimes de la suggestion papale et condamner Savoisy¹²². Dumas, motivé par sa connaissance de l'Égypte, puisée dans les souvenirs de son père et des amis de celui-ci et dans la chronique napoléonienne en général, ravivée par l'actualité et par son édition toute récente des notations du peintre Albert Dauzat¹²³, fait de l'esclave sarrasin un Égyptien plutôt qu'un Palestinien.

Mais peu importe la localisation. On a bien intériorisé l'axiome de Rousseau : « L'homme est né libre et partout il est dans les fers. » La révolte de l'esclave est partout exaltée. Dans l'admirable début des *Burgraves* de Hugo (1843), la vieille Guanhumara, esclave dans le formidable château rhénan, refuse de répondre à qui lui demande :

Enfin si je suis corse, ou slave, ou juive, ou maure¹²⁴ ?

peu claire) le fameux polygraphe du XVIII^e siècle, François de Belleforest (je n'ai pu retrouver le passage) et l'*Histoire de France* de Cl. VILLARÉ en son tome XII publié en 1782. Mais la précision sur la Palestine ne se trouve pas dans les pages citées de ce dernier ouvrage (p. 414-418).

121. VILLARÉ, qui vient d'être cité, relève, assez justement, que la culpabilité directe de Savoisy ne résultait pas des documents de l'époque et conclut que c'était une invention des « écrivains les plus favorables à l'Université, dans la vue sans doute d'adoucir l'idée qu'on pourroit se former d'une poursuite si rigoureuse » (t. XII, p. 417). Les libéraux A. BÉRAUD et P. DUREY, en 1828, plaigent de même, en déformant et minimisant à l'extrême l'affaire, le malheureux Savoisy « si longtemps persécuté par l'Université parce que quelques-uns de ses gens, provoqués par des écoliers, avaient, en se défendant, jeté une pierre dans une église » (*Dictionnaire historique de Paris*, 2^e éd., Paris, chez J.-N. Barba, 1828, t. p. 425). Les mêmes expément, de façon plus justifiée, un débordement d'indignation devant la peine infligée à Guillaume de Tignonville (voir plus haut, p. 163, n. 37) en 1408 (II, p. 444-445).

122. Voir l'extrait de sa préface cité ci-dessus, p. 159. Dumas a dramatisé. Dans sa version, Savoisy lui-même, poursuivant un vassal, est entré dans une église. L'y a tué, « malgré les cris du prêtre », oubliant « que l'église était un lieu d'asile » et « le sang jaillit jusqu'à l'autel » (acte I, scène 3).

123. Voir ci-dessus, p. 146, n. 2.

124. Première partie, scène 4.

De toute façon, elle est la victime et elle est la haine, la vieille taupe qui mine la formidable forteresse des triomphants :

Mais ô princes, tremblez ! cette esclave est la haine¹²⁵ !

A la recherche moderne de ce que j'ai appelé la victime maximale, celle qui mérite au plus haut point le soutien, la complicité, l'engagement, le Sarrasin est privilégié. Mais aussi la femme. Hugo s'explique dans sa préface : « Il fallait que, dans ce palais lugubre, inexpugnable, joyeux et tout-puissant, [...] on vît errer [...] la grande figure de la servitude ; il fallait que cette figure fût une femme, car la femme seule, flétrie dans sa chair comme dans son âme, peut représenter l'esclavage complet¹²⁶. »

Douze ans plus tôt déjà, dans la même ligne, Dumas accentue la solidarité de l'esclave étranger et de la femme autochtone. Quand son chapelain lui parle du « mécréant », Bérengère de Savoisy répond :

Ah ! oui, l'autre victime... Yacoub. En nous créant
Tous deux, l'un près du Nil, l'autre près de la Loire,
Mon père, croyez-vous..., moi, je ne puis le croire,
Que Dieu lisait d'avance en l'avenir lointain
Que nous serions compris dans un même dessein ;
Que le même homme, un jour devenant notre maître,
Briserait le bonheur qu'en nous Dieu voulait mettre¹²⁷...

C'est ainsi motivé que Dumas choisit pour tenir le rôle de l'Orreste de Racine un esclave arabe victime de la féodalité et du clergé, un « moricaud romantique » comme dit sarcastiquement un écrivain plus récent¹²⁸. Il y a dans ce choix une saveur de revanche du petit-fils d'une esclave noire de Saint-Domingue. Dumas tenait à son Maure, même s'il le voulait « plus Arabe que Nègre¹²⁹ ». Il s'était indigné, on l'a vu, de voir le piètre Arsène

125. Première partie, scène 1, fin.

126. Victor Hugo, *Œuvres complètes*, éd. chronologique J. Massin, t. VI (Paris, Club français du livre, 1968), p. 571.

127. *Charles VII...*, acte II, scène 2.

128. Robert DE SMET, *Le Théâtre romantique*, Paris, Les Œuvres représentatives, 1929, p. 89.

129. *Mes Mémoires*, IV, p. 430.

Ancelot, adaptant le *Fiesque* de Schiller, supprimer le personnage du Maure, fourbe, criminel, mais agile, n'osant comme Ducis le blanchir¹³⁰. Lui-même, rédigeant en 1823 (en vers) sa propre adaptation du même drame, restée inédite, au lieu de faire perdre Mulley Hassan comme son modèle schillérien¹³¹, en avait fait le libérateur de ses frères :

Seul, calme au sein du trouble où flottent les esprits,
S'emparant d'un vaisseau devant nos yeux surpris,
Le Maure des forcats vient de briser la chaîne
Et fait voile avec eux vers la rive africaine,
Nous jetant mille cris par les vents emportés
Et laissant pour adieux nos palais dévastés¹³².

C'est une première version de Yaqoub qui, à la fin, libre par la grâce du parchemin seigneurial malgré le crime commis pour les beaux yeux de la blanche châtelaine, trouve des accents des plus « tiers-mondistes » pour cracher son mépris aux suzerains, vassaux et valets européens :

Vous qui, nés sur cette terre,
Portez comme des chiens la chaîne héréditaire,
Demeurez en hurlant près du sépulcre ouvert !
Pour Yaqoub...
(tirant le parchemin du comte et le montrant)
Il est libre !... et retourne au désert.

Au désert, dans cette Égypte que, selon son fils, le général républicain Dumas avait refusé de voir soumettre au « système de colonisation » de Bonaparte¹³³ ! C'est sur cette tirade et cette bravade

130. *Mes Mémoires*, II (1957), p. 306 s. Voir ci-dessus, p. 155 s.

131. Du moins dans la première version du drame, seule connue (en traduction) par Dumas.

132. Dans H. PARIQOT, *Le Drame...* p. 461, cf. p. 24 s., 32.

133. Selon sa préface à son drame en prose joué à l'Odéon en janvier 1831, *Napoléon Bonaparte ou trente ans de l'histoire de France* (dans son *Théâtre complet*, nouvelle éd., II, Paris, Calmann-Lévy, s.d., p. 2). Pour éviter les interprétations anachroniques, il faut bien noter que, selon Dumas, sur ce point, son père avait tort et qu'en réalité ce dernier, avec quelques autres généraux, critiquait l'objet même de l'expédition et y voyait, non sans raison, une opération servant surtout l'ambition de Bonaparte. Cf. par exemple, André MAUROIS, *Les Trois Dumas*, Paris, Hachette, 1957, p. 22 ss.

que, significativement, le rideau est tombé le 20 octobre 1831 sur la scène de l'Odéon.

On voit comment fonctionne la chaîne des fascinations. Dans la galerie, le magasin, la réserve des symboles possibles, le Musulman est toujours là, en arrière-plan ou sur le devant de la scène, comme un personnage familier. Le moindre incident peut redonner vie et diffusion à son usage ; à plus forte raison tout événement historique de conséquence. Activée ou non par de tels événements, la lecture permet d'en retrouver aisément les traces dans un passé plus ou moins lointain et, par exemple, au Moyen Âge, cet autre monde exotique implanté dans le paysage familial même, que les romantiques découvrent et explorent avec passion. Dès lors, le Musulman peut y être transféré avec facilité et même, si l'on veut, dans le cadre d'événements historiques réels, mais auxquels les passions de l'époque de l'écrivain attachent un sens nouveau. Ainsi, « comme de longs échos qui de loin se confondent », une fascination présente trouve à se nourrir des fascinations plus ou moins accentuées du passé, voire de fugaces passages en éincelles. Ainsi la sub-présence devient obsession, l'incident se fait mythe, enchantement ou épouvantail, que de temps à autre le réel fait éclater, apaisant ou féroce.

13. L'Autre ou les autres ?

On pourrait conclure cette conclusion en diverses directions, de diverses façons. Arbitrairement je choisirai celle-ci. Il n'y a pas d'Autre en soi et il est plutôt vain de chercher à théoriser sur cette base ; le résultat ne peut être que mince et d'une trop grande généralité pour être bien utile. Il y a des situations différentes, multiformes d'ailleurs, où deux sociétés portent l'une sur l'autre un regard. Ce regard est toujours différent lui aussi, toujours multiple, toujours soumis au changement. Sans doute les orientations dominantes de la société qui regarde comportent-elles plus ou moins de réceptivité, de capacité d'attention et de compréhension, d'empathie, virtualités que les relations de force entre elle et celle qu'elle considère mobilisent, freinent ou contredisent. Mais ces

lignes générales, abondantes en facettes déjà, sont loin d'épuiser l'indépassable polychromie du réel.

Bref, le problème de l'Autre est une question métaphysique ou peut-être de psychologie générale sur laquelle on peut aboutir sans doute à quelques conclusions intéressantes. Il est vain et dangereux de chercher en celles-ci autre chose qu'un préalable, un soubassement, une référence quand on entend aborder les problèmes posés par les sociétés concrètes du passé et du présent. Ceux qui s'y appliquent ont à scruter les problèmes *des* autres qui n'ont pas grand-chose à faire avec le problème de l'Autre. Celui-ci ne peut leur livrer aucune clé magique pour ouvrir les serrures compliquées qu'ils ont à manœuvrer.

Table

Introduction 7

I. LES ÉTAPES DU REGARD OCCIDENTAL SUR LE MONDE MUSULMAN 33

1. Le Moyen Age: deux univers en lutte 35
2. Croissance et déclin d'une vision moins polémique. 53
3. La coexistence rapprochée: l'ennemi devient un partenaire 60
4. De la coexistence à l'objectivité 65
5. Naissance de l'orientalisme..... 67
6. L'âge des Lumières 71
7. Le XIX^e siècle: exotisme, libéralisme, spécialisation. 77
8. L'ébranlement de l'eurocentrisme..... 91

II. LES ÉTUDES ARABES ET ISLAMIQUE EN EUROPE 101

1. L'orientation de départ: l'orientalisme traditionnel 104
2. La crise et les problèmes actuels 111
3. La situation actuelle 115
4. Les facès locaux 124
5. Les votes de l'avenir et du progrès 126
6. Quelques thèses pour conclure..... 129



La fascination de l'islam

de Maxime Rodinson

Le monde musulman est un monde fascinant, et c'est ce qui explique son succès. Mais il est aussi un monde complexe, et c'est ce qui explique son échec. Maxime Rodinson nous fait découvrir un monde qui est à la fois fascinant et complexe, et qui est aussi un monde qui est à la fois complexe et fascinant.

Le monde musulman est un monde fascinant, et c'est ce qui explique son succès. Mais il est aussi un monde complexe, et c'est ce qui explique son échec. Maxime Rodinson nous fait découvrir un monde qui est à la fois fascinant et complexe, et qui est aussi un monde qui est à la fois complexe et fascinant.

Le monde musulman est un monde fascinant, et c'est ce qui explique son succès. Mais il est aussi un monde complexe, et c'est ce qui explique son échec. Maxime Rodinson nous fait découvrir un monde qui est à la fois fascinant et complexe, et qui est aussi un monde qui est à la fois complexe et fascinant.

Le monde musulman est un monde fascinant, et c'est ce qui explique son succès. Mais il est aussi un monde complexe, et c'est ce qui explique son échec. Maxime Rodinson nous fait découvrir un monde qui est à la fois fascinant et complexe, et qui est aussi un monde qui est à la fois complexe et fascinant.

9 782701111151
Editions La Découverte
7,50 €

La fascination de l'islam

162

Maxime Rodinson

297

ROD

Sciences humaines et sociales

La Découverte / poche



Maxime Rodinson

La fascination

bourguignon et l'esclave sarrasin



BIBLIOTHÈQUES DE LA VILLE DE PARIS